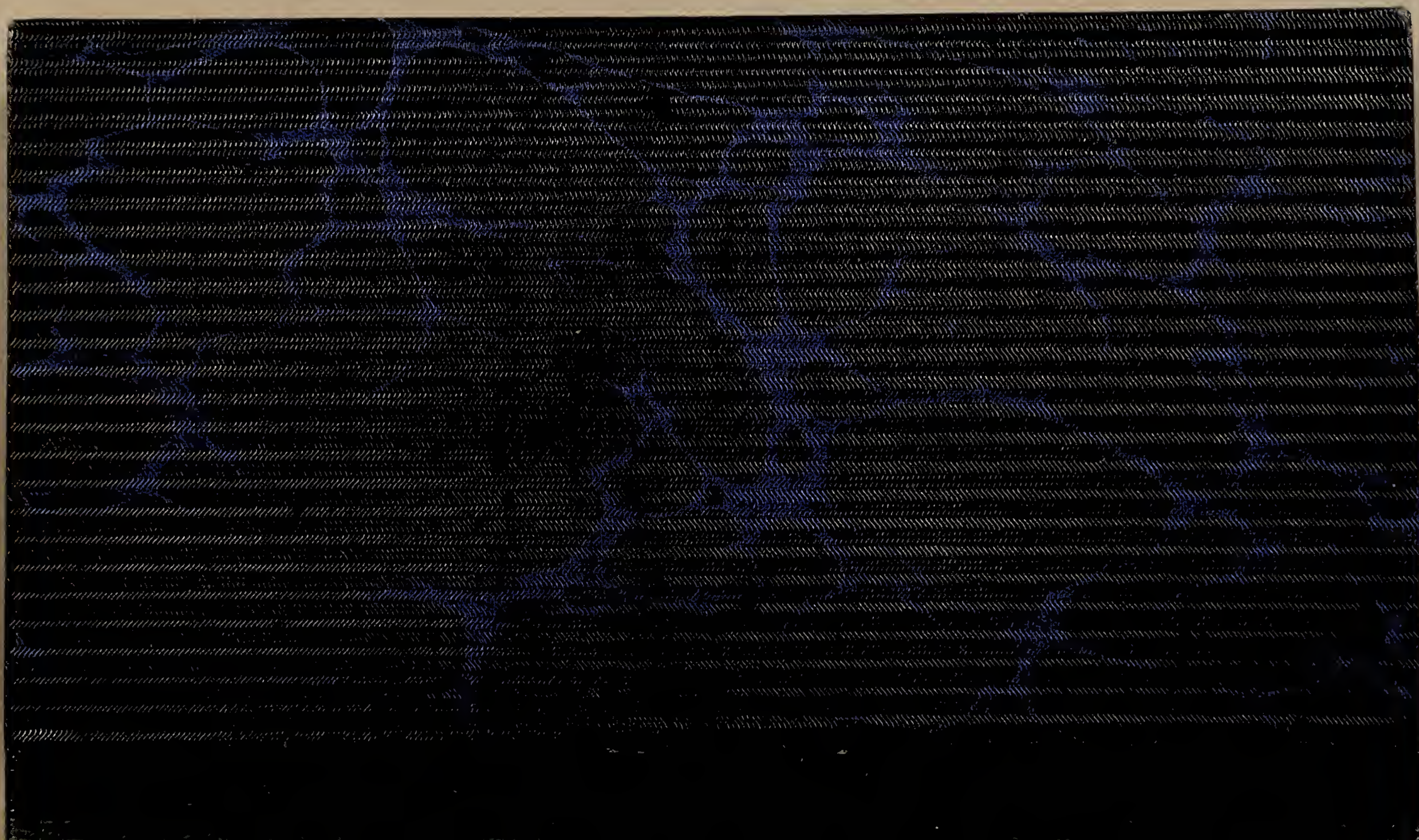


Sabin 59246 -

73:

Pour Le Roi : Pour Le Roi

C

by Corneille de Pauw

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS,
OU
Mémoires intéreſſants pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpece Humaine.

PAR M. DE P***.

Nouvelle édition, augmentée d'une *Diſſertation critique* par Dom PERNETY, & de la *Défenſe de l'Auteur des Recherches contre cette Diſſertation.*

Studio diſpoſta fideli.

LUCRECE.

TOME PREMIER.

A BERLIN.

M. DCC. LXXVII.

JOHN CARTER BROWN.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

COMME les Américains forment le chapitre le plus curieux & le moins connu de l'Hiſtoire de l'Homme, nous nous ſommes propoſés d'en faire le principal objet de nos recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelquefois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui-là ; & c'eſt ſans doute un ſpectacle grand & terrible de voir une moitié

de ce globe tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré ou monstrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planete avoit deux Hémispheres si différents, dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre dès qu'il en seroit connu, après un laps de siecles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps?

Cette étonnante révolution, qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que, par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européans: les Américains n'avoient que de la foiblesse; ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un instant. Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau Monde, si fameuse & si injuste, a été le plus grand des mal-

heurs que l'humanité ait essuyés.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déjà accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir & au sein de la jouissance : il se crut perdu sans ressource ; il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'Univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre seroit un séjour dangereux, où notre espece succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planete à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des Politiques à projets ne cessent, par leurs séditieux écrits,

d'encourager les Princes à envahir les Terres Auſtrales. Il eſt triſte que quelques Philoſophes aient poſſédé le don de l'inconſéquence juſqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le ſuccès de cette coupable entrepriſe : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaiſſeau qui, au ſortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paiſibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux beſoins & des richeſſes imaginaires, c'eſt agacer des Tigres, qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déjà que trop à ſe plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abuſé de ſa ſupériorité. Maintenant la prudence, au défaut de l'équité, lui dit de laiſſer les Terres Auſtrales en repos, & de mieux cultiver les ſiennes.

Si le génie de la déſolation & des torrents de ſang précedent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclairciſſement de quelques points de Géographie par la deſtruction d'une partie du globe ; ne maſſacrons pas

les Papous pour connoître au Thermometre de Réaumur le climat de la nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts des hordes barbares & d'en faire des Hommes; mais les Moralistes, qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces Sauvages en paix; plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres; & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi, autant qu'il a été possible, dans la partie historique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains

de la découverte du nouveau Monde, & qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleverſé par la cruauté, l'avarice, l'inſatiabilité des Européans. Il n'eſt preſque rien reſté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le ſouvenir de ſes épouvantables malheurs

Oviedo ſe plaignoit déjà de ſon temps, qu'on avoit été ſi preſſé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturaliſtes avoient eu le loiſir de les étudier : auſſi en nous livrant à ce travail, avions-nous déſeſpéré, d'abord, de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténebres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour ſe frayer une route au travers des contradictions & des obſervations vicieuſes des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reſte des hommes, & elles ont été ſans comparaiſon plus pernicieuſes. Leurs préjugés, qui ont voyagé avec eux, ont acquis une eſpece d'autorité en paſſant la ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque ſévérité qu'on uſe à l'égard de tant de témoins, il

faut encore du bonheur pour reconnoître & saisir la vérité, tant de fois travestie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les Lettres édifiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de fausſetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, ils auroient dû, par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire : on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand, après des recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions arriver de toutes parts : on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre, parce que nos systêmes les plus raisonnables ne peu-

vent jamais s'enchaîner assez exactement entr'eux pour former un cercle parfait qui embrasse l'immensité des phénomenes : il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance, & d'accoutumer le Philosophe à douter, malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique, plus que tout autre pays, offre des phénomenes singuliers & nombreux ; mais ils ont été jusqu'à présent si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines, en parties cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des che-

mins si hérissés ; ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espece dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'Histoire de l'Homme Naturel a été plus négligée qu'on ne le pense : cet Essai prouvera au moins ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux Naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédi-

lection pour le ſtyle pompeux & maniéré : en ſemant tant de fleurs ſur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'eſt apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni inſtruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclamation, ſi inutile quand on a raiſon, eſt plus que ridicule quand on ſe trompe.

Celui qui a épuiſé ſon ſujet & recueilli des obſervations neuves, vraies & intéreſſantes, peut, ſans danger, mépriſer ce ſtyle enflé, exceſſif & accommodé aux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux Eſprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de lettres, qui ont aſſez eſtimé leurs contemporains pour ne rien ſacrifier au mauvais goût de leur ſiecle.

La connoiſſance de l'Homme phyſique ayant été le premier objet de ces recherches, ce ſeroit une bizarrerie extrême de ne pas pardonner de certains détails qu'on par-

donne tous les jours à ceux qui décrivent des inſectes & qui compoſent des volumes entiers ſur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Egalement éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop ſcrupuleuſe, nous avons donc porté nos regards ſur tous les myſteres & tous les écarts de la nature animale ; mais dans l'expoſition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philoſophiques, & dès-lors tous les mots ſont ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu juſqu'à préſent que des notions fauſſes ſur les peuples les plus ſeptentrionaux de l'Amérique, nous nous ſommes vus à portée de répandre quelque jour ſur leur hiſtoire, ſur leurs mœurs, ſur leur ſéjour dans le voiſinage du Pole, en nous ſervant de Manuſcrits que des perſonnes reſpectables nous ont communiqués, & en conſultant les dernieres Relations que les Danois ont publiées touchant le Groënland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe ſavante. Il étoit impoſſible d'avoir

des avis plus récents, plus authentiques, & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme de Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Negres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problême qui a jusqu'à nos jours divisé les Naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypotheses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien, tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet: s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer; s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité cette méthode des siecles ignorants, où l'on abondoit en argu-

ments, & où l'on manquoit de démonstrations : on avoit enseveli les sciences sous tant de délires scientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de si-tôt d'une nuit qui paroissoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraisemblable, de faux & de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, & plus que misérable, qui erre dans les sables Magellaniques, étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs Voyageurs les ont vus, disent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur repliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos

erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des Sauvages de ſtature coloſſale au Sud de l'Amérique, il s'eſt écoulé deux cens quarante-ſept ans, qu'on a employés à ſe contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduiſit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi après avoir achevé ſa croiſſance : ceux qui ſe ſont refuſés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas diſputer davantage ; ils auroient dû tout au moins rapporter des oſſements & des ſquélettes de ces hommes prodigieux ; mais on conçoit aiſément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner eſt le ſeul qui ſe ſoit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuiſſe d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Bréſil, depuis que M. Hans Sloane a publié ſa Gigantologie, aucun charlatan n'a oſé reparoître avec des

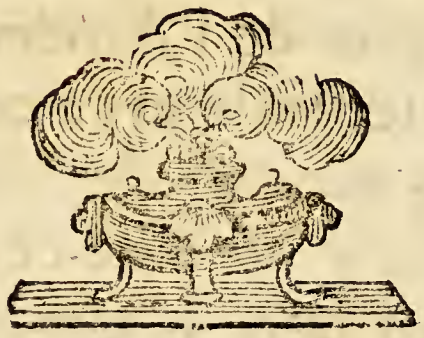
dépouilles supposées de Géants, qu'on employoit déjà pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suétone en convient en parlant des squélettes que cet Empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circoncision & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressants.

Comme les superstitions religieuses des peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison, & pour démontrer que, malgré la diversité des climats, l'imbécillité de l'esprit humain a été constante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon ouvrage : si je m'étois apperçu après coup qu'elles ne sont pas toujours instructives, & qu'elles n'occupent que de la place,

je les aurois retranchées sans hésiter, & me serois applaudi de ce sacrifice ; mais comme, dans une si grande diversité de matieres importantes, on a dû quelquefois se contenter soi-même, il est arrivé que les Notes renferment autant d'intérêt que le texte ; & si on les en détachoit, elles formeroient seules un recueil qui ne seroit rien moins que vuide de choses.



TABLE

TABLE
GÉNÉRALE

Du Tome premier.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ſes habitants, de la découverte du nouveau Monde, &c. p. 1.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'Eſpece humaine en Amérique, p. 108.

SECTION II.

De la couleur des Américains, p. 146.

SECTION III.

Des Anthropophages, p. 173.

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux, p. 202.

SECTION II.

Des Patagons, p. 237.

Table des Matieres.

RECHERCHES,

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ſes habitants, de la découvertte du nouveau Monde, &c.

JE placerai à la tête de cet Ouvrage quelques obſervations frappantes & déciſives, afin de donner d'abord une notion préciſe du climat du Nouveau Monde: je décrirai enſuite ſes habitants, leur conſtitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je ſuis capable. Quelle que ſoit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai cru entrevoir les cauſes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matieres qu'on diſcutera, quoiqu'également

intéreſſantes, ſeront néanmoins fort diſparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut ſe figurer qu'on va traverſer ſucceſſivement des terreins incultes & dépeuplés, & des payſages riants & pittoreſques.

Cette variété n'eſt pas une confuſion qui puiſſe brouiller les objets, ou troubler la compoſition du tableau, c'eſt une conſéquence qui réſulte bien plus du ſujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit, au moment de la découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupedes, qui s'y ſont trouvés plus petits d'un ſixieme que leurs analogues de l'ancien Continent.

Ce climat étoit ſur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organiſme d'une façon étonnante.

La terre, ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un déſert ſtérile & immenſe. Les premiers Aventuriers qui y firent des établiſſements, eurent tous à eſſuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la diſette.

Les Eſpagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Eſpagnols, faute d'autre nourriture. Les Floridès, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors quelle ſeroit un jour la férocité de leur vainqueur, ſi acharné à ſa conquête que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons Français envoyés dans ce monde infortuné, finirent par ſe dévorer entr'eux. Les Anglois qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés ſur les vaiſſeaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des ſpectres, & on ne trouva plus perſonne dans toute la Grande-Bretagne qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ſes abymes d'inépuiſa-

bles tréſors, la ſoif de l'or affronta tous les dangers, ſurmonta tous les obſtacles & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été juſqu'à préſent le progrès du travail & de l'induſtrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, pluſieurs Colonies ſécondaires abſolument hors d'état de ſe nourrir de leurs propres productions : elles ſe diſſiperoient, ſi les Métropoles Européanes n'avoient ſoin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plupart des iſles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, mal faiſantes & même mortelles, lorſque l'ardeur du ſoleil y occaſionnoit une eſpece de fermentation : il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de ſel marin, auquel les Phyſiciens de l'ancien monde avoient refuſé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, ſur les Mangliers & d'autres végétaux, un ſel qui renaît ſans ceſſe, parce qu'il s'éleve ſous la forme de vapeur, & ſe criſtalliſe enſuite ſur chaque feuille trempée de cette ſaumure.

Ce terrein fétide & marécageux faiſoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reſte de l'univers connu : on en exprimoit ce ſuc ſi redoutable dont les Sauvages armoient la pointe de leurs fleches, qui, en effleurant ſeulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte poſ-poſſible.

La principale nourriture des Américains établis à la Côte Orientale, étoit une Plante empoiſonnée, qu'on ne rendoit comeſtible que par adreſſe. Je parle de tant d'eſpeces de *Jucas* & de *Manihots*, qui ſont preſque toutes mortelles, lorſqu'on les mange crues, & comme elles ſortent du ſein de la terre. (1) C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui

(1) Le véritable contrepoiſon du ſuc de Manihot, &c.

tenoit lieu aux Indiens du ſeigle & du froment, qu'ils ne connoiſſoient point. Il faut avouer que l'hiſtoire de l'ancien Continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y ſoit la ſomme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier qui ait été contraint de tirer ſon premier aliment d'un végétal vénéneux ; hormis peut-être dans des temps d'une diſette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*Arum*, qui eſt de toutes les plantes Européanes la plus approchante du *Manihot*, par ſa qualité cauſtique, & nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes; ce qui provenoit du nître terreſtre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la premiere fois, dans la Nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette leſſive découper en un inſtant toute la toile en lambeaux & la réduire enſuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raiſon, à la violence du ſel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La ſurface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de Léſards, de Couleuvres, de Serpents, de réptilles & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon, qu'il tiroient des ſucs abondants de ce ſol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la ſeve nourriciere s'aigriſſoit, comme le lait dans le ſein des animaux qui n'exercent pas la puiſſance de ſe propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plupart d'une taille

---

ſe ſel d'Abſynthe délayé dans de l'eau de Menthe. On ſe ſert auſſi, dans quelques iſles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre ſuccès.

giganteſque dans leur eſpece, & multipliés au-delà de l'imagination. En jettant les yeux ſur les excellentes figures deſſinées à Surinam par mademoiſelle Merian (1), on eſt frappé de la groſſeur prodigieuſe des Papillons, qui égalent le volume de nos Oiſeaux.

Les plus anciens établiſſements des Européans en Amérique ne ſont pas encore de nos jours exactement nettoyés de bêtes immondes ou venimeuſes dont l'humidité de l'athmoſphere facilite la population. Panama eſt affligé par des Serpens, Carthagene par des nuées d'énormes Chauve-ſouris, Porto-Bello par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadaloupe & les autres Colonies des iſles par des Ravets & des Scarabées rongeurs, Quitto par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaiſes. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Pérou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs ſujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur impoſant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des ſacs pleins dans le Palais de Montezuma. Garcilaſſo dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de moineaux qu'on exige des payſans du Palatinat.

M. Dumont dit dans ſes Mémoires ſur la Louiſiane, qu'il y croît des Grenouilles qui peſent juſqu'à trente-ſept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux; il n'exiſte pas de monſtres ſemblables dans le reſte du monde.

Les Fourmis ravageoient tellement les contrées de ſud de l'Amérique, qu'on y ſurnommoit cet Inſecte le Roi du Bréſil : *il Rey di Breſil.* (2) Du

(1) Edition *in-folio* d'Ooſterwyck, 1719. Amſterdam. Voyez auſſi les quatre Volumes *du Tréſor de Séba.*

(2) Du temps que les Hollandois étoient en poſſeſſion

temps que, par un contraſte ſingulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains étoient entiéremes abâtardis, petits, puſillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Aſie & de l'Afrique, qui ne connoiſſent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourriſſoit une eſpece de Tigre ſi peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *Tigre poltron*, c'eſt le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les Ours avoient auſſi dans ce pays la taille rapetiſſée, & moins de bravoure que ceux de leur eſpece qui habitent dans l'ancien Continent. Il paroît même, ſelon les obſervations de M. du Pratz & de quelques autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuoſité ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abâtardiſſement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupedes juſqu'aux premiers principes de l'exiſtence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de ſix à ſept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride. (1) Les graines tendres qu'on y ſemoit d'un doigt trop avant, ſe glaçoient & ne germoient pas; auſſi a-t-on remarqué que la plupart des arbres indigenes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faiſoient tracer, comme par inſtinct, ſur la ſuperficie horizontale, pour éviter le froid de l'intérieur du ſol. Piſon, Margraff & Oviedo ont fait cette obſervation tant aux Iſles qu'au Continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourriſſoient une multitude de végétaux

---

du Bréſil, on préſenta à la Compagnie des Indes un projet pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la dévaſtent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moyen ſeroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

(1) Voyez *Piſon, Introduction à l'Hiſtoire Naturelle du Bréſil.*

implantés & paraſites, des Polipodes, des Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuſcutes, des Mouſſes & des Lichens, provenus du ſédiment d'un ſuc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'induſtrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux regnes ſouffroient ſans relâche. Toutes les plaies & les bleſſures négligées pendant deux ou trois jours y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaiſſeaux en ont été tranſportés (1) par une Eſcadre Françaiſe en Europe, où l'on ne les connoiſſoit pas il y a ſoixante ans : leur multiplication a été ſi prodigieuſe & ſi rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers aux dangers de la navigation, en criblant ſous le pied du Matelot la carene des Navires. Ces inſectes, qui ont fait trembler la Zélande, étoient auſſi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européans ont rendu les Rats & les Souris, qui n'y exiſtoient pas avant la découverte, & qui enſuite ont tellement pullulé, qu'ils ſont devenus un véritable fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Iſles les ſouris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les ſerpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Iſles Baléares & en Eſpagne. (2)

---

(1) Voyez un *Mémoire de M. des Landes, Commiſſaire de la Marine* : il nomme les vaiſſeaux & les Officiers qui commandoient ſur l'Eſcadre qui rapporta des Iſles de l'Amérique les premiers vers Tarêts en France.

(2) En 1524, un vaiſſeau de l'Eſcadre envoyée à la découverte des terres Auſtrales, par l'Evêque de Plaiſance, ayant paſſé le détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de Los Réis : dans ce navire ſe trouverent les premiers Rat qu'on eût jamais vus au Pérou, &

En comparant les expériences qu'ont fait avec des Thermometres, MM. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pérou, & l'infatigable M. Adanſon au Sénégal, on peut aiſément s'appercevoir que l'air eſt moins chaud au Nouveau monde que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement poſſible, la différence de température, je penſe qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'eſt-à-dire qu'il fait auſſi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés ſeulement de cett. Ligne, en Amérique. Les Thermometres n'ont guere monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été. (1) Québec, qui eſt à-peu-près à la même hauteur que Paris, a un climat ſans comparaiſon plus âpre & plus froid que Paris, la différence eſt également ſenſible entre la Tamiſe & la Baye de Huldſon, qui ont la même latitude.

Il n'exiſtoit au nouveau Continent, entre les Tropiques, aucun grand Animal quadrupede. Les Naturaliſtes qui ont depuis long-temps fait attention à cette particularité, ont ſoupçonné que les grands germes ne pouvoient ſe développer dans ce climat déſavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable ſeulement aux Inſectes & aux Serpents. Il paroît plutôt que la convulſion des éléments avoit jadis détruit en Amérique tous

---

depuis ils ont furieuſement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en ſoit trouvé des petits dans les Caiſſes & Ballots de marchandiſes. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui ſignifie une choſe qui eſt venue de la Mer. *Zarate, Conq. du Pérou, pag.* 155.

(1) En 1736, le 31 Mai au matin, le Thermometre marquoit à Quito, ville ſituée à 13 minutes ſeulement de l'Equateur.... 1011, à midi.... 1014. Le premier Juin au matin.... 1011 & à midi 1013 1-3. Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voyez *l'Hiſtoire naturelle de Sénégal, avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en* 1749, 50, 51, 52 & 53 *par M. Adanſon, Correſpondant de l'Académie des Sciences.*

les grands animaux de la Zone Torride : les oſſements prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorſqu'on traitera de la nature de ces Os foſſiles en particulier, dans la ſuite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigenes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plupart d'une taille peu élégante, & quelquefois ſi mal tournée, que les premiers deſſinateurs ont eu de la peine à ſaiſir leurs contours & à rendre leurs caracteres ſenſibles. On a obſervé que la queue manquoit au plus grand nombre de genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la diviſion des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere, ce qui eſt fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Pareſſeux & le Cabiai.

Les Autruches, qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts diviſés en Amérique.

Les animaux d'origine Europhéane ou Aſiatique, qu'on y a tranſplantés immédiatement après la découverte, ſe ſont rabougris : leur taille s'eſt dégradée ; & ils ont perdu une partie de leur inſtinct ou de leur génie ; les cartilages & les fibres de leur chair ſont devenus plus rigides & plus coriaces : la viande de bœuf eſt ſi pleine de filaſſes, qu'on a peine à la mâcher à Saint Domingue.

Les cochons ſeuls y ont acquis une corpulence étonnante, parce qu'ils ſe plaiſent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en inſectes & en reptiles : la qualité de leur chair s'eſt beaucoup perfectionnée, & les Médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'iſle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Caſtille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoiſſables : leurs ongles pouſſerent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Les Moutons de l'Europe ſouffrent auſſi une forte altération à la Barbabe ; & on ſait que les Chiens

amenés de nos Pays, perdent la voix & ceſſent d'aboyer dans la plupart des contrées du nouveau Continent.

Ceux d'entre les quadrupedes tranſmigrés qui ont le moins réuſſi, ce ſont certainement les Chameaux. Au commencement du ſeizieme ſiecle on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Pérou, où le froid dérangea leurs organes deſtinés à la reproduction, & ils ne laiſſerent aucune poſtérité.

Les Portugais ont eu pluſieurs fois l'idée de tranſporter des Eléphants au Breſil; mais il y a toute apparence que ces animaux y eſſuieroient le même deſtin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréroient pas, quand même on les abandonneroit dans les Forêts à leur propre inclination, le changement de nourriture & de climat étant infiniment plus ſenſible aux Eléphants qu'aux autres quadrupedes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Ceriſiers, les Noyers y ont foiblement proſpéré & preſque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'iſle de Juan Fernandès: ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou ſucculentes qui exigent une terre humide & pâteuſe, comme les Cannes à Sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les raves, ont ſurpaſſé l'attente même des cultivateurs. Notre Seigle & notre Froment n'ont pas pris, ſinon dans quelques quartiers du nord. Le Riz, qui aime à être ſubmergé, & les Féveroles, qui ſe plaiſent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuſes.

On peut juger plus ſûrement de la nature d'un climat par ſes productions végétales & animales, que par toutes ſes autres eſpeces d'obſervations, & c'eſt pourquoi nous nous ſommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins déciſives ou plus vagues.

Les Léſards Iguans ou les Coqs de joûte, dont tant d'Américains ſe nourriſſoient, y renforçoient,

ſans qu'on le ſût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan juſqu'à la Terre de Labrador, où finiſſoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut obſerver que la même eſpece de Léſards Iguans eſt fort nombreuſe dans l'Aſie Méridionale, où l'on en a mangé la chair de tout temps, ſans que jamais cet aliment ait produit le moindre ſymptôme du mal d'Amérique; ainſi il développe & aigrit ce virus par-tout où il le rencontre, ſans le faire germer dans le ſang de ceux qui en ſont exempts.

L'Iguan eſt un vrai Léſard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence: tout ſon corps eſt couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aiguës commencent au chignon du col, & vont en diminuant inſenſiblement juſqu'à l'extrêmité de la queue: les pointes qui paſſent ſur la convexité du dos, ſont les plus longues. Comme il dreſſe ou déprime cette denture à proportion qu'il eſt en colere, les Hollandois & les Français lui ont donné le nom de Coq de joûte. (1)

Cet étrange animal a ſous la mâchoire inférieure, une poche ou un ſac pointu comme un capuchon, que les naturaliſtes nomment un *goître*. La texture de ce goître eſt de la même ſubſtance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq d'Inde; ſa partie extérieure eſt hériſſée de quelques dents aſſez petites: l'autre côté, qui regarde la poitrine eſt entiérement édenté. Des écailles très-menues, d'un bleu mourant, d'un jaune brun & d'un rouge obſcur, tapiſſent cette eſpece de ſac au dehors.

L'Iguan a quatre pattes diviſées en cinq doigts,

(1) *Seba Theſaurus rerum naturalium*, pag. 149. T. 1. Tab. 95 & 96, &c.

garnis d'ongles crochus & effilés: ſon regard eſt horrible; il a les yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme ſon goître. Sa langue eſt fourchue, applatie, & ſa gueule oſſeuſe eſt garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col ſont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, ſinon quand il eſt en chaleur & qu'on l'inquiete: alors il s'élance avec force & mord opiniâtrément ce qu'il ſaiſit, ſans quitter priſe: ſa morſure n'eſt pas dangereuſe, ſa bave n'étant imprégnée d'aucune qualité venimeuſe.

On le chaſſe principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des ſommités de végétaux, il eſt plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ſes cuiſſes ſont plus charnues que le reſte du corps enſemble, & peuvent ſervir à repaître quatre perſonnes. On préfere les femelles, parce que leur chair eſt plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet. (1) Ces femelles pondent, ſur les rivages de la mer, depuis treize juſqu'à vingt-cinq œufs, ſans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert juſqu'à préſent, quatre à cinq eſpeces de ces Léſards en Amérique, qui ne different que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles: on en trouve au Bréſil, à la Guiane, au Mexique, à la Nouvelle Eſpagne, dans différents autres endroits du Continent, & dans les Iſles.

Tel eſt cet animal ſi funeſte à ceux qui en mangent lorſqu'ils ſont infectés du mal vénérien: non-ſeulement cet aliment irrite incroyablement cette in-

---

(1) Quelques voyageurs paroiſſent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en ſauroient trop exalter la délicateſſe & la tendreté; cependant Piſon le Naturaliſte aſſure qu'elle eſt fade, & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver déteſtable: elle a le même goût que les cuiſſes de Grenouilles en Europe.

diſpoſition, mais la ranime & la réveille lorſqu'elle paroît aſſoupie. Les Negres, qui ont en général un penchant marqué à ſe nourrir de Serpents & de Léſards par préférence à toute autre viande, ſont auſſi extrêmement friands de la chair de l'Iguan; mais pour peu qu'ils ſoient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les ſouſtraire à la mort, il faut leur adminiſtrer des remedes très-efficaces & ſur-tout des bouillons de Tortues. Les Européans mangent auſſi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété mal-faiſante: on ne la ſoupçonnoit pas.

Quelques Auteurs veulent que les Negres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales; mais cette opinion, cent fois réfutée, eſt d'autant plus riſible, que ces prétendus Auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Negres au Nouveau Monde: quoiqu'il ſoit difficile de la fixer (1), on ſait cependant avec cer-

(1) Il eſt conſtant que pendant les treize premieres années de la découverte de l'Amérique, les Eſpagnols n'y ont tranſporté aucun Negre. Ce ne fut qu'en 1517 que ſe fit le premier tranſport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenès, & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prêtre nommé Las Caſas, qui, par la derniere biſarrerie dont l'eſprit humain ſoit capable, fit un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injuſtice atroce, & imagina en même-temps de réduire les Africains en ſervitude, pour les faire labourer ce pays ſi injuſtement conquis, dans lequel il conſentit lui-même à poſſéder le riche évêché de Chiappa.

Le Miniſtere Eſpagnol accorda en 1516 un privilege excluſif pour l'achat & la vente des Negres, au ſieur de Chievres, qui ne ſe voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23000 ducats, à des Marchands Génois, qui formerent une Compagnie, qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles*: elle devoit fournir, la premiere année, quatre mille Negres des deux Sexes; mais

titude, qu'elle eſt poſtérieure aux temps où les compagnons de Chriſtophe Colomb, & ſur-tout un certain Margarita, & un Moine nommé Buellio, ramenerent le mal vénérien de S. Domingue. Dans l'hiſtoire générale de Ferreras, ce fougueux Miſſionnaire eſt appellé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de S. Benoît; dès qu'il fut débarqué à S. Domingue, il y excommunia Criſtophe Colomb, qui a été par conſéquent le premier Européan excommunié en Amérique: Buellio ne ſe contenta pas de cette baſſe méchanceté, il retourna en Eſpagne, où il infecta ſes compatriotes & intrigua tant

---

elle comprit trop bien ſes intérêts pour ne point éluder une partie de ſon contrat, & n'amena que mille pieces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'iſle de S. Domingue; on en envoya ſur le champ la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exhorbitant: en effet, on ne voit pas trop pourquoi on permit à Chievres de revendre une commiſſion qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des Negres pour les Indes Eſpagnoles, y gagnerent des ſommes conſidérables.

Cet odieux commerce, qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autoriſé & accordé aux Portugais, par une Bulle du Pape, de l'an 1440. L'Infant Henriquès de Portugal fut le premier Prince Chrétien qui ſe ſervit d'eſclaves Negres: Ferdinand le Catholique en fit paſſer auſſi quelques-uns en Amérique, pour ſon propre compte, dès l'an 1510, ſans demander la permiſſion au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Negres & de Baſanés; & ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt qu'on y vendit auſſi des Bréſiliens: on trouve dans une lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit vers ce temps 10 à 12000 Negres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 juſqu'à 50 ducats la piece: dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puiſqu'ils parloient Arabe, & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un diſcours ſur l'origine de la Traite des Negres, que je compoſai il y a quelques années.*

à la Cour qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme ſe voyant en proie aux fureurs d'un ſi vil fanatique, ſe repentit d'avoir découvert un Monde nouveau.

Les habitans des Antilles, où le mal vénérien ſéviſſoit plus qu'ailleurs, diſoient qu'il leur étoit jadis venu du Continent de l'Amérique : ceux du Continent aſſuroient qu'il leur étoit venu des Antilles ; perſonne ne vouloit l'avoir vu naître dans ſa patrie : mais ils tomboient tous d'accord qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européans reçurent en échange de la petite-vérole, qu'ils porterent à leur tour au Nouveau Monde. Le premier Américain de diſtinction qui mourut de cette petite-vérole tranſplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique : le premier Européan de diſtinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I ; mais juſqu'à cet événement, arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenſes ravages dans notre Continent. La rapidité de ſa propagation fut étonnante : les Maures chaſſés d'Eſpagne en inoculerent les Aſiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone juſques dans la France ſeptentrionale. En 1596, le Parlement de Paris, toutes les Chambres aſſemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amérique, de ſe montrer dans les rues, ſous peine d'être pendus ; ordonnant, ſous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. (1) Deux ans après, on voit

---

(1) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit, qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

» Pour pourvoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades, qui ſont de préſent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuſe, nommée la *Groſſe Vérole*, ont eſté adviſez, concluds & délibérez par le révérend Pere en Dieu, monſieur l'Evêque de Paris,

déjà cette même contagion ſe manifeſter en Saxe ; au moins les ſcholaſtiques de Léipſik ſoutinrent-ils des Theſes ſur la nature du mal vénérien, qu'ils ne connoiſſoient point, dès l'an 1498 : ils ſe dirent à cette occaſion des injures effroyables en latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte qui compoſa des vers ſur un ſi grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire : en liſant ſon Poëme, on s'apperçoit que les principaux ſymptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entiérement diſparu de nos jours : on oſe preſque croire qu'après s'être mitigée d'un ſiecle à l'autre, elle s'uſera par ſa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux ſe décompoſerent & ſe détruiſirent pour s'être, pour ainſi dire, trop étendus en ſuperficie. Enfin, un des plus grands Médecins de l'Europe a prédit que le ſang de notre dixieme génération ſera réellement purifié, & qu'on verra la nature

---

les Officiers du Roi, Prévôt des Marchands & Eſchevins, & le Conſeil, & l'avis de pluſieurs grands & notables perſonnages de tous eſtats, les points & articles qui s'enſuivent.

» Sera fait cry public, de par le Roi, que tout malade de cette maladie de *Groſſe Vérole*, étrangiers, tant hommes que femmes, qui n'étoient demourans & réſidans en cette ville de Paris, alorſque ladite maladie les a prins, vingt & quatre heures après ledit cry fait, s'envoiſent & partent hors de ceſte ville de Paris, ez pays & lieux dont ils ſont natifs, ou là où ils faiſoient leur réſidence, quand ceſte maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur ſemblera, ſur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puiſſent partir, ſe retirent ez portes de S. Denis & S. Jacques, où ils trouveront gens députés, leſquels leur délivreront à chacun 4 ſols pariſis, en prenant leur nom par eſcript, & leur faiſant défenſes, ſur la peine que deſſus, de non rentrer en cette ville, juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement garis de cette maladie, *&c.* «

ture & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il eſt à ſouhaiter, ſans doute, que cette prédiction ſoit plus heureuſe que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien pour l'an 1584, & jamais il n'occaſionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpoſition ſi différente du mal d'Amérique, que le Mercure eſt abſolument contraire aux Negres affligés des *Yaws*: d'ailleurs les caracteres & les ſuites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve, ſans replique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes: ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différents, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit ſouverainement abſurde de dire que les Américains auroient cherché des remedes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui, au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit auſſi aux Indes le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette. Il entreprit le voyage & ne ſe trompa point: les Sauvages de S. Domingue, en le voyant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrerent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces & l'aubier du Gaïac, avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiecle, & ſon luxe éclipſa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'athmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites

d'une inondation conſidérable qu'on y avoit eſſuyée dans les vallées & les bas-fonds, & dont je ne me ſuis pas propoſé de parler ici fort au long ; il n'eſt pas improbable d'attribuer à cet événement phyſique, admis comme vrai, la plupart des cauſes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants ; & il ſemble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypotheſe de M. de Buffon, qui ſuppoſe que la nature, encore dans l'adoleſcence en Amérique, n'y avoit organiſé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce ſentiment entraîne des diſcuſſions métaphyſiques, longues, obſcures, & qui heureuſement pour nous ſont inutiles. D'ailleurs il n'eſt pas aiſé de concevoir que des êtres quelconques ſeroient, au ſortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité ; il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas uſées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur eſpece ſeroit plus nouvelle.

Ceux qui ſe ſont imaginé que l'Amérique n'a jamais été ſujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages ſur la cime des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la Terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louiſiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entieres de dépouilles marines. Pourquoi les ſommets des Cordilieres fourniroient-ils des coquillages, puiſqu'on n'en trouve déjà plus ſur les plus hautes pointes des Alpes, qui ſont cependant de plus de ſix mille cinq cens pieds moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Pérou (1) ?

---

(1) Il eſt prouvé par des obſervations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications ſur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement ſur le ſommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des îles de différente hauteur & largeur, baignées par la

Comme le ſoleil enleve, par ſon action continuelle, les ſels les plus ſubtils dans toute la profondeur de l'*humus* qu'il deſſeche, il eſt croyable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus ſain & plus ſalubre. Il ſe peut que les végétaux s'y corrigent, parce que les fibres de leurs racines puiſent moins de ſucs cauſtiques & corroſifs : la multiplication des Inſectes & des Serpents y diminue ſenſiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Chriſtophe Colomb il ſuffiſoit d'y ſéjourner quelque-temps pour gagner la goutte ſereine & le mal vénérien ſans contact, les germes en étant comme répandus dans l'athmoſphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette derniere maladie que par le con-

---

ſurface des eaux, comme toutes les iſles connues de nos jours.

.... *Quod obſervationibus conſtet, in apicibus celſiſſimorum montium numquam reperiri petrificata, & vel rariſſime in faſtigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis inſulæ erant, variâ altitudine & latitudine, in ſummis aquis extenſæ ; quemadmodùm hodieque quotquot habentur inſulæ aquis circumdatæ, non eſſe videntur niſi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina, plus minus lata, de maris ſuperficie ſeſe efferunt, ut ſolum habitabile exibeant.* Seba Theſor. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit. d'Amſterd. 1765.

Par des obſervations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux ſe ſont élevées ſur notre planete, pendant les plus fortes inondations qu'elle a eſſuyées. M. Haller dit qu'on ne trouve aucune eſpece de coquillage ſur les plus hautes pointes des Alpes ; d'où l'on peut déjà calculer, à peu-près, l'élévation des eaux dans notre hémiſphere ; ce qui n'eſt guere favorable au ſyſtême qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puiſqu'en ce ſens on devroit découvrir des coquillages ſur les montagnes les plus élevées. Woodward, qui preſſentoit cette difficulté, aſſure hardiment qu'on en trouve ſur toutes les pointes montagneuſes ; mais cela eſt très-faux, par la ſeule inſpection.

tact immédiat de ceux qui en ſont infectés.

Les chiens Alains, que les Eſpagnols jetterent dans différentes iſles & pluſieurs cantons du nouveau Continent, furent bientôt auſſi atteints de la peſte vénérienne.

Ceux qu'on y mene à préſent ſe conſervent ſains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'uſage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens tranſplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre choſe qu'un vrai levain variolique dans ſa plus grande activité. (1)

On prétend que toutes les autres eſpeces d'animaux Européans dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier ſiecle de la découverte ; ce qui ſemble prouver au moins que le climat s'y eſt un peu amendé.

Il eſt certain que le travail des cultivateurs, qui ont éclairci les forêts, purgé la terre des bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, ſaigné les marais & défriché de grands eſpaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres cauſes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainſi que les ſommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terreins adjacents humides & bourbeux, juſqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux ſtagnantes & viciées, par la décompoſition & la reproduction des végétaux & des inſectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuiſibles à ceux qui n'y ſont point accoutumés.

M. Hume dit qu'il eſt ſurprenant que les petites armées Eſpagnoles, qui ſoumirent & dévaſterent ces grandes régions, n'aient preſque rien eu à ſouffrir des maladies. Il ſe trompe faute de s'être inſtruit

---

(1) Les chiens du Pérou, qui ſont de la premiere race tranſplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'athmoſphere en Amérique eſt la véritable cauſe de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du nouveau Monde.

dans les Hiſtoriens de ce temps-là. Les troupes commandées par les freres Pizarre, furent attaquées au Pérou de gouttes aux yeux & de puſtules peſtilentielles (1) : de tous les pelotons qui étoient ſous les ordres de Gonſalve, à peine échappa-t il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ſes troupes, atteint dans le tourbillon de ſes conquêtes, du mal vénérien, dont il ſeroit mort, ſi les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs ſimples, les Médecins Eſpagnols ayant déjà inutilement épuiſé les preſtiges & les reſſources de leur art. Fernand Soto ne fut pas ſi heureux, il expira dans la Floride, & ſon armée s'y ſeroit entiérement fondue par une épidémie, ſi les Sauvages n'avoient eu la ſimplicité d'indiquer encore un remede à leurs inſatiables oppreſſeurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête ; la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Eſpagnols pénétrerent, & la terre y étoit quelquefois ſi jonchée de cadavres, que les vivants ne ſuffiſoient par pour y enterrer la moitié des morts. A l'iſle de Cuba, où ſe fit la réunion de la petite-vérole à la grande, il expira plus de ſoixante mille hommes, que ce double fléau moiſſonna en moins de ſix mois : l'iſle de S. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus conſidérable.

L'hiſtoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité les colons de cette iſle,

---

(1) » Ils furent auſſi attaqués dans ce même lieu, de » cette eſpece de maladie dont nous avons parlé au cha» pitre quatrieme du premier Livre, c'eſt-à dire d'une » maniere de verrues, ou de clous fort dangereux, & » il n'y eut preſque perſonne dans toute l'armée qui en » fut exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pizarre les fit » réſoudre à partir, leur perſuadant que la malignité de » l'air dans ce lieu là leur cauſoit ces incommodités. « *Zurate, Hiſt. de la Conquête du Pérou, Liv. II. ch. I. pag. 80.*

& ceux de la Barbade, comme des ſpectres ambulants, qui traînent plutôt leur exiſtence qu'ils ne la ſupportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies ; cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler ; mais ces Iſles, ſituées dans la Torride, ont été, par une exploitation mal entendue, preſqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, de ſorte que la chaleur y eſt devenue plus nuiſible que jamais aux habitants blaſés par le feu des liqueurs ſpiritueuſes. Ainſi ces particuliers, & pluſieurs autres de cette nature, ne décident rien. Quand M. Franklin dit que les abattis immenſes qu'on a faits dans les forêts de la Nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela eſt encore croyable, puiſqu'on a donné par-là plus de priſe & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement ſur ces plages. C'eſt ainſi qu'on eſt parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais, en dégradant un bois de haute-futaie qui ſervoit, de ce côté là, de rideau contre les vapeurs ſulphureuſes du Royaume de Naples, & en laiſſant, par une indolence impardonnable, les marais Pontiens ſe renoyer après le deſſéchement fait ſous Auguſte.

A la premiere fondation des Colonies aux Iſles de l'Amérique, les Européans ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants : la malignité de l'athmoſphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moiſſonnoient dans l'adoleſcence. Maintenant les Colons y conſervent à peu près le quart des enfants qui leur naiſſent. Il eſt vrai cependant que le climat du nouveau Monde renferme un vice ſecret qui juſques à préſent s'oppoſe à la multiplication de l'eſpece humaine : les femmes d'Europe ceſſent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calim, qui avoit obſerve ce phéno-

mene, même dans l'Amérique ſeptentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & refroidi d'un inſtant à l'autre : je doute que ce ſoit la véritable cauſe de cette ſtérilité prématurée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, eſt ſur-tout apparent dans les Negres, qui y procréent ſi peu, qu'on eſt obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique ; ſans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit, quoiqu'on en ait amené à peu près quarante mille par an, depuis l'époque de 1517. Il y a eu des années où les recrues ſe ſont montées à ſoixante mille pieces de Negres, de Négreſſes, de Négrites & de Négrillons ; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & ſur-tout vers le commencement du ſeizieme ſiecle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute ſa ſtabilité ; de ſorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude ; & le total des Africains tranſplantés en Amérique, en un laps de deux cens cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la ſervitude, au centre d'une terre étrangere, qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres. (1)

---

(1) Si l'on compte les Negres dont on a beſoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de ſoixante mille pieces ne peut y ſuffire annuellement ; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été auſſi régulieres & auſſi conſidérables qu'elles le ſont à préſent.

Avant que la terre ne fût épuiſée à la Barbade, il y falloit cent mille Negres de recrue en trente ans. La Martinique & S. Domingue en emploient à peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a beſoin de ſept mille recrues par an.

Je crois qu'on me ſaura gré de ne toucher ici à aucune hypotheſe ſur l'origine de la population du nouveau Continent: je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraiſemblance dans le ſentiment d'un Auteur moderne qui accorde à peine ſix cens ans au genre-humain en Amérique. Les raiſons qu'il hazarde pour juſtifier cette date, ſe détruiſent les unes par les autres, & ne forment toutes enſemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie ſauvage, ſi le défaut d'agriculture & d'alphabet prouvoient inconteſtablement la nouveauté d'un peuple, les Lapons & les Negres ſeroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Profeſſeur de Chronologie ne connoît leur antiquité: ceux qui ſoutiennent qu'ils la connoiſſent, en impoſent. Elle paſſe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont propoſé des ſyſtêmes, ou quelque choſe de ſemblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en pas qui aient plus mal réuſſi que les Savants qui ont prétendu que les Groenlandais étoient des Colonies Iſlandaiſes & Norvégiennes, qui en paſſant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Occidentales juſqu'à la terre del Fuego, puiſqu'on ſait à préſent que les Groenlandais, loin d'être

---

Par le traité de l'Aſſiento, on a vu que les Eſpagnols devoient avoir, pour leurs poſſeſſions de terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont beſoin, pour le Bréſil ſeul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps paſſé, à-peu-près un pareil nombre à Congo, à Cacongo, à Angole; mais je doute que ce commerce ſoit maintenant dans cette même activité. Il ſeroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadaloupe, Surinam, la Virginie, la Louiſiane conſument de Negres; tous ces établiſſemens étant exploités par les mains des Africains, dont un ſeul, mis en bonne terre, rapporte à ſon maître 300 liv. tournois par an.

issus & venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur Continent, ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau Monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphere s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique ? Cela pourroit proprement se nommer sottise des deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Brésil : les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre Continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puisque, dans son *Traité des Oracles*, il dit positivement que les Apôtres allerent à pied, par la route des Indes Orientales en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays désert, & n'y rencontrerent qu'une femme Groenlandaise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

M. de Guignes soutient au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin ; mais il nous apprend en revanche, dans ce même Mémoire (1), que des Bonzes de Samarcand allerent porter le culte du Dieu *La* ou *Lam*, ou du *Grand-Lama*, en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonzes s'embarquerent, ajoute M. de Guignes, sur un navire chinois qui alloit tous les ans par le

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tome 28, page 503, édit. *in*-4° de l'Imprimerie Royale, 1761.

Kamſchatka au Mexique, quoique les Chinois avouent ſincérement qu'ils n'ont eu aucune connoiſſance ni du Kamſchatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur eſt jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoiſſent ces deux pays par oui-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut aſſez s'étonner qu'il ſoit venu dans l'eſprit d'un Savant de Paris de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvaiſes barques, de leurs ports à la terre de Jeſo-Gaſima, de-là au Kamſchatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oſeroient tenter avec les vaiſſeaux de la plus ſolide conſtruction & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand on été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'eſt comme ſi l'on aſſuroit que Confucius eſt venu par la nouvelle Guinée ou les terres Auſtrales, en Weſtphalie, pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer les femmes déifiées. (1)

---

(1) On ſait que les anciens Germains étoient perſuadés que la Divinité s'incarnoit de temps en temps dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tanquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda*, qui joua, ſous Veſpaſien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems obéiſſoit à ſon Gouvernement Théocratique : quand le camp preſqu'inexpugnable de Xanten, au Duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en préſent le Général Romain à *Velleda*, qui réſidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen ; mais cela n'eſt pas probable, puiſque cet endroit n'eſt

Nous connoiſſons aujourd'hui le culte du Grand-Lama & les dogmes de ſes Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre veſtige de cette religion originaire de la Tartarie : on y obſervoit même des pratiques diamétralement oppoſées : on y égorgeoit des victimes humaines, on y avoit des idoles, du temps que le culte Lamique, fondé ſur la tranſmigration des ames & l'unité de Dieu, avoit les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on ſeroit infailliblement exilé du Royaume de Laſſa & de tout le Thibet, ſi l'on y tuoit un ſeul agneau à l'honneur du Dalaï Lama. (1)

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a ſi long-temps & ſi patiemment nommés des

---

pas ſitué ſur la Lippe. *Velleda* fut à ſon tour priſe ſous Domitien, & montrée en triomphe à Rome.

[1] Cette averſion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait ſoupçonner à M. d'Anville, que leur religion tire ſon origine du culte Bramique des Indiens, & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra*, ne ſont qu'une même perſonne. Je ne voudrois pas répondre que cela eſt exactement ainſi.

On connoît très-peu de religions anciennes qui aient défendu de répandre le ſang des animaux & des hommes au pied des Autels ; cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue auſſi bien aux Légiſlateurs des Lamas, qu'aux Légiſlateurs des Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans ſon Atlas de la Chine, qu'on ne ſert au Grand-Lama qu'une taſſe de thé, & une once de farine paîtrie avec du vinaigre, par jour, pour toute ſa ſubſiſtance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela eſt exactement ainſi ; ou ſi l'on a ſoumis ce Pontife à un tel régime, c'eſt que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ſes excréments. Ce vinaigre, dont M. d'Anville fait mention, n'eſt autre choſe que le *Kunn* des Tartares : c'eſt une boiſſon qu'on fait avec du lait, & cette boiſſon n'eſt aſſurément pas du vinaigre. Quant au thé qu'on ſert au Dalaï-Lama, c'eſt le *Karaiza* ; c'eſt un arbuſte qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Théier de la Chine, & qu'on connoît ſous le nom *Thé noir*.

raiſonnements. On ſe tromperoit très-fort ſi l'on croyoit que les autres ſyſtêmes propoſés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, ſoient réellement ſupérieurs aux rêveries de Mœbius & de ſes ſemblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laiſſe pas le moindre loiſir pour réfléchir à de vaines ſpéculations, ſi abſurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une légere eſquiſſe du climat du nouveau Continent au frontiſpice de cet Ouvrage, nous examinerons la conſtitution de ſes habitants, également maltraités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la courſe, étoient deſtitués de cette force vive & phyſique qui réſulte de la tenſion & de la réſiſtance des muſcles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européans les terraſſoit ſans peine à la lutte : quelle différence donc entr'eux & les anciens Sauvages des Gaules & de la Germanie, qui avoient acquis tant de réputation par la puiſſance de leurs membres robuſtes, & de leurs corps maſſifs & infatigables.

La conſtitution des Américains, peu défectueuſe en apparence, péchoit foncièrement par foibleſſe : ils s'éreintoient ſous les moindres fardeaux ; & on a compté qu'en tranſportant les bagages des Eſpagnols, plus de deux cens mille d'entr'eux laiſſerent, en moins d'un an, la vie ſous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces tranſports qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Caſtillans ; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement ſenſible. Les anciens Auteurs diſent que leur ſtature diminuoit à meſure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxial : cette obſervation a été mal faite ; les habitans de la Zone Torride ne ſont pas communément auſſi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni auſſi petits que les nations Polaires. Il eſt vrai que les débris encore

exiſtants des anciens Péruviens fourniſſent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui paſſeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands ſinges, qu'on pouvoit détruire ſans remords & ſans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des évêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaiſoit à lui & au Saint-Eſprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de ſorte que, ſans cette déciſion d'un Italien, les habitants du nouveau Monde ſeroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille déciſion depuis que ce globe eſt habité par des ſinges & par des hommes.

Qui auroit cru que, malgré cette Sentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, ſi les Américains avoient aſſez d'eſprit pour être admis aux Sacrements de l'Egliſe? Pluſieurs Evêques (1) perſiſterent à les leur refuſer; pendant que les Jéſuites faiſoient communier, tous les jours, leurs Indiens eſclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, diſoient-ils, à la diſcipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de ſe nourrir de chair humaine. Si ces Miſſionnaires ne s'étoient ſervis de

---

(1) Ce Concile de Lima, dont il eſt ici queſtion, ſe tint, je crois, en 1583, & c'eſt le même où l'on condamna un viſionnaire, qui, trompé par une femme prétendue poſſédée, ſoutenoit que Dieu avoit voulu l'aſſocier à ſon eſſence, mais qu'il l'avoit refuſé comme de raiſon, c'eſt-à-dire par modeſtie: il ſoutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit; que le ſiege du Saint-Eſprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier héréſiarque de l'Amérique, à ſe taire; on ne le brûla pas, parce qu'heureuſement pour lui il étoit Docteur en Théologie.

la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en ſervitude ces Sauvages, qu'ils avoient baptiſés, ils ſont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguſte & de plus ſacré parmi les hommes pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puiſſe accabler notre exiſtence, l'eſclavage.

Les Américains étoient ſur-tout remarquables en ce que les ſourcis manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce ſeul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organiſme de la génération, puiſque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractere: il s'en faut néanmoins de beaucoup que ces peuples ne ſoient & très-féconds & très-portés à l'amour; mais auſſi n'eſt-il pas vrai que les Chinois & les Tartares ſoient abſolument imberbes: il leur croît à la levre ſupérieure, vers les trente ans, une mouſtache en pinceau & quelques épis au bas du menton. (1)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil ſur la ſurface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient diſtingués de toutes les autres nations de la terre: & c'eſt delà qu'on peut tirer quelques conſéquences ſur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes, auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, ſinon la petiteſſe de l'organe & la longueur du ſcrotum, qui étoit exceſſive dans quelques-uns; auſſi en faiſoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un uſage ſingulier, tant aux Antilles qu'au Mexique.

---

(1) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient, comme les Américains, dépourvus de poil ſur le reſte du corps: les femmes Chinoiſes l'abattent à la mode des femmes Turques & Perſanes; mais les hommes le conſervent au contraire des Orientaux.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les obſervateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractere imprimé par la nature ; mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produiſoit cette configuration monſtrueuſe, comme on le dira dans l'inſtant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains eſt entiérement dégarni de poil, on a eu recours à pluſieurs ſubtilités qui ne ſont & qui ne ſauroient jamais être des raiſons. Il s'y eſt trouvé des Naturaliſtes aſſez bornés pour attribuer ce défaut au continuel uſage du tabac que fument les Sauvages des deux ſexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le ſang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de ſel & plus limpide que le nôtre, occaſionne naturellement ce phénomene : nous ferons voir au contraire, que c'eſt l'effet de l'humidité de leur conſtitution, & qu'ils ſont imberbes par la même raiſon que les femmes le ſont en Europe, & dans les autres parties du monde : leur peau eſt chauve, parce que leur tempérament eſt extrêmement froid.

Charlevoix ſe trompoit ſans meſure, lorſqu'il s'imaginoit que les aliments ſimples & fades dont uſoient ces nations, empêchoient leur épiderme de ſe couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois (1), qui ſe nourriſſoient auſſi ſimplement

(1) Strabon & Tacite nous apprennent à la vérité, que, de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faiſoient déjà uſage du ſel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des diſputes pour la poſſeſſion des Salines ; mais il y a toute apparence que ceux qui habitoient fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoiſſance du ſel, dont tant de Sauvages ſavent ſe paſſer, quoique les nations civiliſées le regardent comme une portion de leur néceſſaire phyſique.

que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps fort velu. Or une même cauſe doit avoir les mêmes effets, & c'eſt ſe faire illuſion que d'expliquer, par des raiſons oppoſées, des faits ſemblables, ou des faits différents par les mêmes raiſons.

Il eſt croyable que les indigenes de l'un & de l'autre ſexe ſeroient devenus au nouveau Continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient uſé de ſel commun, pour aſſaiſonner leurs mets; mais la privation de ce ſtimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leur barbe; puiſque les Iſlandais & les Lappons, qui ne ſalent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil aſſez épais, & ſi long qu'il leur deſcend juſqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains, qui ſe ſervoient de ſel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut obſerver que les enfants ſauvages, & principalement ceux de l'Amérique ſeptentrionale, ont en venant au monde tous les membres chargés d'un duvet ras, qui ſe déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, ſans jamais plus repouſſer. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau eſt raſe & nette: ce n'eſt qu'au temps de la puberté que le duvet croît & ne tombe plus dans aucun inſtant de la vie, pas même lorſque les cheveux de la tête ſe déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il ſuffit qu'elles ſoient conſtantes & uniformes dans tous les individus bien conſtitués.

Cette obſervation doit donc prouver le ridicule des Ecrivains qui ont aſſuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de ſe dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs deſcendants, cette défectuoſité artificielle dans ſon origine. Je dis que cette eſpece d'opinion eſt ridicule, parce que les mutilations violentes qu'eſſuient les parents, ne ſe tranſmettent nulle part à la poſtérité, comme on en apportera des preuves bien con-

vaincantes, en traitant de la circonciſion : quelque répétées que puiſſent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reſte immuable & ne condeſcend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'aſſervir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre ſupérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le ſang de la plupart des Indiens occidentaux eſt aujourd'hui très mêlangé avec celui des Européans, des Negres, des Mulâtres, & des Hybrides de toute eſpèce, il leur naît un léger duvet à la région des aînes ; mais ils ont grand ſoin de l'arracher avec des pinces de coquilles, tant le préjugé leur eſt reſté que ces parties, pour être bien, doivent être raſes ; car ils n'uſent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race ſans la croiſer, ſont à préſent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, abſolument ſans poil ſur tout le corps. (1) Ce qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, eſt au contraire l'empreinte de la foibleſſe, & cette foibleſſe tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exiſter & de ſe nourrir de chacune d'elles en particulier, puiſque les Péruviens & les Mexicains, qui connoiſſoient quelques commodités de

(1) L'Abbé Lambert, ſi connu par le cahos de ſes Compilations, qu'il a intitulées l'*Hiſtoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue Hiſtoire, que les Samagos ou les chefs des Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, ſont les ſeuls qui laiſſent croître leur barbe ; c'eſt comme s'il eût dit que, chez les Juifs, les Rabins ne ſont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de ſi grandes ſottiſes, & pour ne pas ſavoir que tous les Américains ſont naturellement imberbes.

la ſociété naiſſante & ébauchée, & qui imprégnoient leurs viandes de ſel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui ſupportant tout le poids de la vie agreſte dans l'obſcurité des forêts, reſſembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reſte, on ne peut ſtrictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'uſage du ſel gemme ou marin, ſe ſubſtentoient de mets ſi inſipides, que leur conſtitution en ait pu ſouffrir. Car en faiſant rôtir ou boucanner la chair des animaux ſur des charbons, ou dans la fumée, les particules ſalines du bois recelées dans la cendre, ou dans la ſuie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faiſoient perdre une partie de ſa fadeur & de ſon inſipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le ſexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes deſtinés à la régénération : l'Amour exerçoit à peine ſur eux la moitié de ſa puiſſance : ils ne connoiſſoient ni les tourments, ni les douceurs de cette paſſion, parce que la plus ardente & la plus précieuſe étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiede & phlegmatique.

La maſſe de leur ſang étoit certainement mal élaborée, puiſque dans pluſieurs endroits les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leurs mamelles. (1) Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'aſſurer que dans les provinces

---

(1) » Qui novum perluſtrarunt orbem, narrant viros » benè omnes maximâ lactis abundare copiâ. «

Ceux qui ont voyagé en Amérique, aſſurent que preſque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. *Jonſton Thaumatographiæ, Art. de Sanguine menſtruûm, pag.* 464. On voit par ce paſſage, que le fameux Naturaliſte Jonſton étoit perſuadé que peu d'hommes, au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice ; cependant ſi cela a été ainſi de ſon temps, il faut qu'il ſoit ſurvenu quelque changement à la conſtitution actuelle des Américains.

de Sud de l'Amérique ces hommes alaitoient ſeuls les enfants; exagération ſuperflue dans un prodige qui n'en avoit pas beſoin, & qui mériteroit d'être diſcuté dans un Traité particulier, où le Diſſertateur, mis à ſon aiſe, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les cauſes dont il croiroit entrevoir l'exiſtence relativement à un effet ſi ſurprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail phyſiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être ſuffiſant pour éclaircir la difficulté.

Je ſuis donc perſuadé que l'humidité du tempérament cauſoit, dans les habitants du nouveau Monde, ce vice, qui devoit influer, comme il eſt aiſé de le comprendre, ſur leurs facultés phyſiques & morales. Auſſi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténebres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliſte n'a recherché, que je ſache, pourquoi les enfants mâles naiſſent par-tout avec du lait dans leurs mamelles : il ſemble que cela doit être occaſionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé ſous les enveloppes de l'uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher aſſez pour ſanguifier exactement le chyle.

J'ai ſouvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles. Ces parties étant toujours oblitérées, ne paroiſſent être d'aucun uſage. Auſſi a-t-on répondu que c'étoit ſans deſſein, ſans but & comme par

---

» Dans toute une Province du Bréſil, dit l'Auteur des » *Recherches Hiſtoriques, page* 372, les hommes ſeuls » alaitent les enfants, les femmes n'y ayant preſque pas » de ſein ni de lait. «

Quoique ce fait ſoit tiré des relations du Bréſil, qu'on peut conſulter, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt une exagération.

mépriſe que le ſexe maſculin avoit été pourvu de ces faux organes ; mais penſe-t-on que les parties de la ſtructure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, ſoient réellement inutiles dans le plan univerſel ? Il faut obſerver que tous les animaux mâles, dont les femelles alaitent, ont des mamelles : ſi j'oſois hazarder mon ſentiment ſur leur deſtination, je dirois que le fœtus, & l'enfant nouvellement né ſe déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteuſe formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il eſt néceſſaire d'en exprimer le lait, ſi l'on veut qu'ils ſe portent bien. Voilà donc à quoi ces organes ſervent dans notre ſexe ; ils ſont une fois dans la vie d'une utilité décidée, ainſi que le cordon ombilical, & cela a ſuffi à la nature pour en pourvoir tous les Etres bien conſtitués, & conformes au modele primitif de leur eſpece.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flaſque & plus humide que celui des hommes, elles ſe trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc auſſi dans les hommes de l'Amérique par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour : ils devoient donc être d'un génie borné, ſans élévation, ſans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foibleſſe devoit les rendre vindicatifs comme le ſont les femmes, qui ayant moins de forces pour repouſſer une injure, manquent par-là même de force pour la pardonner ; & l'inſtinct des Etres puſillanimes eſt de ne ſe croire jamais légérement offenſés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui réſultoient néceſſairement de leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur conſtitution, qui fait auſſi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raiſon de celui des

hommes : toutes les parties cartilagineuſes & oſſeuſes de leur machine, étant continuellement rafraîchies & humectées, ſe durciſſent plus tard, & durent par conſéquent plus long-temps.

L'immenſe quantité de Vers aſcarides & cylindriques, qui perſécutoient les Américains à tout âge (1), provenoit peut-être de la même cauſe que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfants mâles, qui naiſſent avec un fluide laiteux qu'on voit ſe diſſiper vers le cinquieme ou le ſixieme jour, & dès l'inſtant qu'ils ont éprouvé leur jauniſſe de ſanté, dont aucun enfant ſain n'eſt exempt.

Cette jauniſſe eſt produite par le premier épanchement du fiel dans la maſſe des humeurs; mais les vers cylindriques leur reſtent juſqu'à la dix-ſeptieme ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir aſſez d'acrimonie pour nettoyer le canal inteſtinal, en tuant, par ſon amertume, les inſectes logés dans ſes replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la tranſpiration inſenſible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être : auſſi avoient-ils généralement la pratique de ſe racler la peau, quelquefois juſqu'au ſang, de ſe froter avec des graiſſes pénétrantes & de ſe manier fortement les membres, pour les tenir ſouples & en prévenir l'engourdiſſement.

Les Sauvages ſeptentrionaux, d'ailleurs ſi peu induſtrieux, avoient néanmoins imaginé, par beſoin, des ſortes d'étuves où ils ſe faiſoient ſuer preſque tous les jours. Le grand & l'unique ſecret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers, conſiſtoit à augmenter la perſpiration, & à chaſſer le mal par les pores, en verſant dans

(1) Voyez Piſon *de Morbis indicis.*

les malades d'effroyables doſes de ſudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le ſang de tous ces peuples couloit plus paiſiblement que celui des Européans, à cauſe de la viſcoſité froide qui en diminuoit le ton & l'action ; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes, a été ſi violent & ſi exceſſif, qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cauſe de ce ſang gâté qui circuloit dans leurs veines ; mais il eſt ſurprenant que cette indiſpoſition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieilleſſe. Cétoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard. (1) Les Européans ſont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrege point tant leurs jours qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur ſinguliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent inſenſiblement la maſſe générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lepre & de l'Eléphantiaſe, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit ſoin d'en prévenir l'accroiſſement

---

(1) Le mal vénérien ne faiſoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occaſionnés en Europe au commencement de ſa tranſplantation. Cette maladie étoit, dans ſon climat natal, beaucoup plus bénigne que dans le nôtre : il y avoit des Provinces au nouveau Monde, où elle étoit auſſi tolérable que l'eſt le Scorbut dans quelques endroits de la Friſe. La Peſte naît tous les ans en Egypte, & ſe répand de-là ſur les pays circonjacents ; cependant ce fléau, qui n'eſt point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit par-tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à peu près le ſort du mal vénérien dans notre Continent, & celui de la petite-vérole tranſplantée en Amérique, où elle eſt devenue la plus cruelle des maladies.

extrême par des palliatifs: chaque malade nourriſſoit ſa maladie, & la nourriſſoit long-temps.

Les Américains, poſſeſſeurs de la Salſepareille, du Gaïac & de la Lobelia (1), pouvoient aiſément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès : ils mâchoient auſſi continuellement du Coca & du Caamini, qui en les faiſant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils ſe fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers inteſtinaux.

Les ſeptentrionaux pouvoient avoir d'autres vé-

---

(1) Il n'y a que 18 à 19 ans qu'on eſt parvenu à apprendre des Américains différents ſecrets, qu'ils avoient long-temps tenus cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniſte Suédois, & éleve du célebre *Linneus*, qui a voyagé en curieux & en ſavant dans l'Amérique ſeptentrionale, s'y eſt aſſuré que les indigenes ſe ſervent, avec grand ſuccès, de la *Lobelia*, qui eſt le *Rapuntium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, & qui, dans le nouveau ſyſtême Botanique, appartient à la claſſe des Monopétales irrégulieres, Pentantheres Monoſtyles : on la nomme vulgairement *Cardinale bleue*. On fait, avec les racines de ce ſimple, une décoction dont les effets ſont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres Sauvages emploient la racine d'une plante que Linneus, dans la deſcription du jardin de Clifford, nomme *Celaſtrus inermis, foliis ovatis, ſerratis, trinerviis*, & qui eſt fautivement nommée, dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celaſtus* : elle eſt plus rare à trouver que la *Lobelia*; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amſterdam & dans celui de Leide. M. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de Sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en uſant de ce ſpécifique. *Mém. de l'Acad. de Stockholm, an.* 1750. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remedes plus communs, & qu'on ne ſe bornât pas à en écrire des traités preſqu'auſſi-tôt oubliés qu'ils paroiſſent.

gétaux vermifuges & antivarioliques, d'un uſage indiſpenſable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens, l'Eſquine des Florides, la Caſſine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Saſſafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celaſtrus infuſées, le petit Tabac du Nord & les écorces du Saule, priſes en fumigation.

Tous ces ſimples amers & ſudorifiques convenoient à des tempéramens froids & ſurchargés d'une aquoſité nuiſible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni ſi actif, ni ſi exalté parmi eux que parmi les méridionaux ; cependant leurs filles les plus ſaines en apparence ne laiſſoient pas de communiquer aux Européans une eſpece de virus qui à la longue pervertiſſoit la qualité du ſang. Quand ces nations eurent pris la petite-vérole Européane, elle fit chez eux des ravages ſi rapides, ſi deſtructeurs, que pluſieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme ſi la peſte y eût voyagé. Le Paraguai ſemble être le foyer que cette maladie a choiſi au nouveau Continent, qui en a autant ſouffert que l'ancien Monde a ſouffert du mal vénérien ; & jamais il ne ſe fit un échange de calamités plus funeſte pour l'univerſalité du genre humain.

Il eſt ſans doute fort remarquable que la petite-vérole a été ſi meurtriere pour toutes les nations ſauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713 un vaiſſeau Hollandais l'apporta chez les Hottentots, qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus exiſtantes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, ſont anéantis aujourd'hui, & ce qui reſte ne ſera plus dans ſoixante ans. (1)

En

(1) En 1755, un autre vaiſſeau apporta une ſeconde fois

En 1733, les Miſſionnaires Danois porterent la petite-vérole au Groenland, & la mortalité y devint ſi exceſſive qu'on commença à craindre l'extinction de l'eſpece entiere dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Groenlandoiſes à la côte occidentale. (1)

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde que de très-grands terreins, anciennement habités, ſont de nos jours abſolument déſerts & abandonnés aux Ours. On ſait que la nation Lapponne eſt réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit lors du dénombrement fait à la fin du ſeizieme ſiecle.

Les Ruſſes ont infecté de ce même venin les Tunguſes-Koni & les Tunguſes-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguſes ont inoculé les Tartares Mongols, qui avouent que de temps immémorial aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégâts comparables à ceux de cette petite-vérole tranſplantée autour du globe en moins de dix ſiecles, ſans que les remedes, ou la ſuite ſucceſſive des générations, aient pu adoucir ſon principe, qui paroît avoir réſiſté au temps même, & qui renaît après une inoculation légere ; car tel eſt enfin le réſultat des raiſonnements des Médecins & des expériences des malades. Soit que l'inſertion ait

---

fois la petite-vérole au Cap de Bonne-Eſpérance, ce qui mit la colonie Hollandaiſe à deux doigts de ſa ruine.

(1) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groenland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que ſept mille. Les cantons les plus avantageuſement ſitués le long des côtes de la mer contiennent à peu près neuf cens ſoixante perſonnes ſur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarré. *Cranz, Groenlandiſchen Hiſtorie, tome I, page 17, imprimé en 1765 à Barby.* Ce calcul eſt conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

été faite par le nez à la façon des Chinois (1), ſoit en ſoulevant ou en piquant l'épiderme, à la mode des Circaſſiens, il eſt avéré que la petite-vérole recommence de nouveau, ſi le premier levain injecté a manqué de puiſſance pour entraîner une éruption complete, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poiſon héréditaire. Ne ſeroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, ſi l'on avoit mieux étudié les nuances des climats ? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impreſſions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale ?

Je me ſouviens même d'avoir lu un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuſe de communiquer la petite-vérole, dans les pays du Nord, eſt de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préſervatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroient auſſi la derniere attention. On ignore preſqu'entiérement leur procédé : on s'eſt contenté de ſoupçonner qu'ils ſe ſervent d'acides végétaux ; mais il eſt conſtant qu'ils poſſedent d'autres ſpécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de pluſieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleuréſie. Quant au mal de Siam, dont la

---

(1) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a eſſayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner ; elle occaſionnoit des ſymptomes affreux, des tranſports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite-vérole ſoit plus violent à Londres qu'à Pékin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitements différents.

cauſe réſide dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'eſt jamais étendu vers les régions boréales, & n'a fait qu'une ſeule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en paſſant, que rien n'eſt moins fondé que l'opinion de ceux qui ſoutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient preſqu'aucune connoiſſance de leurs Plantes indigenes : il y a aſſez de faits inconteſtables qui prouvent le contraire, & j'oſe dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique uſuelle que dans toutes les autres Sciences enſemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de Bonne-Eſpérance, qui excelloient dans la connoiſſance des ſimples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoiſonner & la néceſſité de guérir ſes bleſſures le forcent, malgré lui, à eſſayer les herbes qui naiſſent autour de ſa cabane, ſans quoi il ſeroit au-deſſous des animaux, qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à diſtinguer les plantes nuiſibles d'avec les alimentaires.

Ayant poſé que le défaut de chaleur, & l'humidité ſurabondante & viſqueuſe ſont les principaux caracteres de la conſtitution des peuples Américains, il s'enſuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenſes chevelures : en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde dont les cheveux ne fuſſent longs, liſſes, & très-épais, comme ceux des femmes ; on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un ſeul individu à cheveux bouclés, crêpus ou lanugineux ; ce qui indique que les hommes, même ſous l'Equateur, avoient un tempérament auſſi humide qu l'air & la terre où ils végétoient. Ils ne griſonnoient preſque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge, parce que les ſucs capillaires étoient ſans ceſſe rafraîchis en eux

par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général; & c'eſt apparemment là la cauſe pourquoi ils ont toujours mieux reſiſté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans & les Negres, qui y deviennent d'abord étiques; & quoiqu'on leur fourniſſe le *Coca* & l'*Herbe Paraguaiſe*, ils y meurent bientôt: les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque-temps, pourvu qu'on ne leur impoſe qu'une très-petit tâche, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil ſur les parties naturelles & tout le reſte du corps. Amér. Veſpuce dit que les premieres d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cauſe de leur grand embonpoint, qui faiſoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (1)

Les Sauvageſſes du Nord étoient auſſi fort corpulentes, groſſes, peſantes, & d'une taille mal priſe; caractere commun à tout le ſexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le ſang de Circaſſie & de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient ſans ſecours, avec une facilité & une preſteſſe qui ſurprit étrangement les Européans, il s'enſuit qu'outre l'expanſion du conduit vaginal, tous les muſcles de la matrice étoient en elles peu-ſuſceptibles d'irritation, à cauſe des fluides qui les relâchoient.

---

(1) Il y a ſans doute de l'hyperbole dans les deſcriptions que quelques Auteurs font de ce prétendu tablier; on en parlera plus au long dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'article de la *Circonciſion* & de l'*Inſibulation*.

Il ſemble que la dégénération, dans toutes les eſpeces animales, commence par les femelles : celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de pluſieurs autres défauts eſſentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reſte de l'univers; & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient alaités juſqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du Sud, & juſqu'à ſept ordinairement dans les Provinces ſeptentrionales. (1) Pluſieurs Relations diſent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans à qui la mere donnoit le ſein; & ce qui eſt plus frappant encore, on y a vu des femmes preſque ſexagénaires ſervir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du ſiecle paſſé, en faiſant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient ſujets alors, rapportent que les femmes ſauvages y étoient fort ſouvent incommodées d'une ſi grande réplétion de lait, qu'elles ſe voyoient contraintes, lorſqu'il ne leur naiſſoit pas d'enfants, ou que les maladies les emportoient, de ſe faire tetter par de petits chiens dreſſés à cet uſage.

Cette ſurabondance de la liqueur laiteuſe, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraiſemblablement en elle le flux ſexuel, qui étoit rare, & non périodique, dans pluſieurs

---

(1) Chez la plupart des Sauvages *Chaſſeurs* & *Pêcheurs* les femmes doivent alaiter leurs enfants plus long-temps que par-tout ailleurs : c'eſt une incommodité de plus, qui réſulte de leur façon d'exiſter. Les meres ne ſauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait : n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reſte de reſſource que dans le ſein maternel. Car la chair boucannée, le poiſſon ſéché, les poudres nutritives, les végétaux crus ou rôtis, ne ſauroient ſubſtanter des enfants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & groſſiers tueroient : auſſi ſe révoltent-ils quand on leur en préſente, & leur eſtomac les rebute comme par inſtinct.

individus. Quelques Naturaliſtes, ſur les témoignage deſquels il paroît qu'on peut ſe repoſer, aſſurent que dans pluſieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomene auſſi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'eſpece humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeſte dans le ſang: & ce vice eſt preſque ſans exemple; car quoiqu'on ait rapporté la même choſe des Samoyedes, on ſait aujourd'hui, à n'en pas douter, par les derniers avis que les Phyſiciens d'Archangel nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes ſont ſoumiſes à la loi générale, ainſi que les Lappones, entre leſquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite; mais alors le maraſme & les eaux intercutanées les attaquent, & le Profeſſeur Linneus a reconnu, par ſes recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux ceſſoit, avoient une eſpece d'hydropiſie dans les pieds (1), ce qui n'eſt point ſurprenant.

L'évacuation périodique du ſexe n'eſt pas fort copieuſe dans les pays ou exceſſivement froids, ou exceſſivement chauds: cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les colonies ont calculé que la doſe de l'émanation des femmes indigenes, lorſqu'elle eſt la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes. (2)

Quoique ni la ſuppreſſion abſolue des regles, ni leur retard paſſager, n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins com-

(1) Voyez la FLORA LAPPONICA de M. Linneus.

(2) On avoit déjà fait cette obſervation du temps de la Hontan, qui en parle dans ſes Mémoires.

pter ce dérangement entre les cauſes phyſiques qui rendoient les Indiennes ſi peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoibliſſement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animoſité des peuplades acharnées à leur deſtruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la ſtérilité de la terre, la multitude de ſerpens & d'animaux armés d'une ſalive empoiſonnée, enfin la nature même de la vie ſauvage, y conſpiroit contre la propagation : & cela n'a pas beſoin d'être expliqué ; car ſi l'on excepte le ſeul exemple des Negres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreſte, il n'y a pas de peuple ſauvage qui ſoit nombreux ou qui puiſſe le devenir.

On a ſupputé que dans la Virgine, lors de l'arrivée des premiers Anglais, il n'exiſtoit que cinq cens perſonnes ſur un terrein de ſoixante lieues en quarré, tandis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de M. Vauban, nourrir commodément huit cens hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue eſt de cent lieues gauloiſes, ſur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté, au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cens lieues en tout ſens, ſans rencontrer une famille, une cabane, ſans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été viſiblement exagérée par les Ecrivains Eſpagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des iſles Lucaïes, & enſuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique : ſi cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déſerte en 1521 ? Ne ſeroit-il pas abſurde de ſuppoſer que Fernand Cortez, accom-

pagné ſeulement de quatre cens aſſaſſins, eût en un laps de trois ans égorgé & défait un Peuple de trente milions? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuſe contrée, l'eſpece entiere, le temps n'auroit point ſuffi pour verſer tant de ſang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été ſurpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelqu'attention les Relations de l'Amérique connues de ſon temps, ſe ſoit perſuadé que la population y ſurpaſſoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Aſie. Erreur ſi palpable que ce ſeroit trop faire que de la réfuter. Quand on ſuppoſeroit encore, pour un inſtant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de ſa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en ſeroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la ſurface habitable, le nouveau Continent n'étoit qu'une ſolitude prodigieuſe, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il eſt également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuiſſants en amour, les femelles par conſéquent infécondes, & qu'il y naiſſoit, ſans comparaiſon, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de ſon cabinet répandoit par-tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cens millions en Amérique, ſans reſpecter l'ombre même de la vraiſemblance. Les Arithméticiens politiques qui ont ſuivi Riccioli, lui ont rabattu, ſur ſon calcul, deux cens millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore aſſez. Un Savant d'Allemagne, nommé Suſmilch, & qui s'eſt ſignalé par ſon opiniâtreté à faire, pendant quarante ans, des recherches ſur le nombre d'hommes répandus ſur la totalité du globe, aſſure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y compriſes les Iſles de ſa dépendance : cependant dans ſa table il en met cinquante milions de plus qu'il n'y en ſuppoſoit réelle-

ment.

ment. (1) Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il ſuffit de dire que, ſi cet Ecrivain eût puiſé dans des ſources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui ſont les ſeuls mémoires ſur leſquels il ſe fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'indigenes, c'eſt-à-dire de véritables Américains, qui ne ſont ni métiſs, ni iſſus de métifs: car il n'eſt pas ici queſtion de ce ramas d'aventuriers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre hémiſpere, pour débarraſſer le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples ſauvages du nouveau Monde de ne pas approcher les femmes affectées de leurs indiſpoſitions naturelles, ſoit que le contact du flux y fût dangereux, ſoit que l'inſtinct ſeul y eût enſeigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets connoiſſoient, entre les autres affaires ſérieuſes de leur adminiſtration, du temps où chaque fille de leur diſtrict avoit commencé à ſentir la criſe de ſon ſexe pour la pre-

(1) Selon la *Table des vivants de Suſmich*, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroît être fait avec la derniere ponctualité, & il eſt peut-être impoſſible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Aſie en contient 650 millions, ce qui eſt bien moins un calcul qu'une eſtime : elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette ſupputation eſt, à coup ſûr, fautive, puiſque l'on ne connoît que les côtes de cette vaſte portion de l'ancien Continent, & la population de ces côtes eſt très-conſidérable, à en juger ſeulement par la traite des Negres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puiſqu'il s'enſuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze perſonnes ſur un mille anglais en quarré, ce qui n'eſt pas, au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reſte, il eſt étonnant que l'Aſie contienne elle ſeule plus d'habitants que le reſte de l'univers connu; quoiqu'elle n'ait, ſelon Tempelman, que 10257487 milles anglois quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

miere fois : on pratiquoit, à cette occaſion, pluſieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finiſſoit par expoſer la patiente à la morſure des fourmis, qui, en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale ; car que peut-on ſoupçonner de moins abſurde touchant les motifs d'une coutume ſi inſenſée en apparence ?

Il eſt avéré que tous les Indiens étoient Poligames, ſi l'on en excepte quelques hordes particulieres qui ne tirent pas à conſéquence pour la totalité. On pourroit croire que cette poliganie dépoſe contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament ; mais c'en eſt, au contraire, une preuve de plus : dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés ; & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans : dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouſe.

Les Iroquoiſes craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit ſouvent de ſe faire avorter, ſoit par la preſſion, ſoit par la maſtication d'une certaine herbe qui nous eſt inconnue : quand la groſſeſſe ſe manifeſtoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la conſtitution de la vie ſauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroiſſoient guere plus ardents, & quoique ce ſoit le génie des Sauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur exiſtence inſupportable : ils s'arrogeoient ſur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille ſelon leur caprice ; tout commerce ceſſoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le ſexe étoit eſclave ; non ſoumis à la clôture, on le ſoumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'eſtimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement ſur cet article ; car ce que les Jéſuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les

jeunes Américains faiſoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouſer, eſt non-ſeulement exagéré, mais inventé à plaiſir, pour jetter tant ſoit peu d'intérêt dans l'hiſtoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'Egliſe Iroquoiſe & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Bréſil, les jeunes gens ne ſe paſſionnoient guere, & épouſoient ſouvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaiſon, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence. (1)

Américc Veſpuce rapporte que dans pluſieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaſte cabane, les vieillards ne finiſſoient point d'y prêcher, du matin au ſoir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit : ces vieillards s'étoient donc apperçu, par leur propre expérience, que le défaut de tendreſſe pour le ſexe étoit un vice national d'où reſultoient les plus grands déſordres qui puiſſent exiſter dans une ſociété, & même dans une ſociété de barbares ; mais ces ſermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & ſi paiſiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance : ils n'éprouvent que rarement les tranſports qui accompagnent cette paſſion dans le cœur de tous les êtres animés : ils craignent toujours, diſent-ils, de s'énerver ; & cette appréhenſion les retient dans les bornes d'une modération

---

(1) La plupart des Américains n'obſervoient dans leurs mariages aucun degré de parenté : les Caraïbes épouſoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, ſelon une loi fondamentale de l'Empire, épouſer ſa ſœur, & à ſon défaut, ſa plus proche parente. En un mot, les véritables Sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *l'Inceſte*.

preſqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreſte peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines ſaiſons : auſſi, entre tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient auſſi peu les mâles que les mâles les y recherchoient ; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractériſe l'homme naturel, qui n'eſt corrompu ni par les maux, ni par les biens de la ſociété : mais en Amérique, les Peuples civiliſés eux-mêmes ne connoiſſoient jamais de femmes dont ils ſoupçonnoient la groſſeſſe, & c'eſt là vraiſemblablement une des raiſons pourquoi il y naiſſoit ſi peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le penſe, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cauſe que leur aliénation pour le ſexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédéraſtie étoit fort en vogue dans les Iſles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Negres, qu'on a fauſſement accuſés d'avoir tranſporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouiſſance aiſée ne tentoit point. Cela eſt d'autant plus croyable, que dans pluſieurs endroits ces femmes tâchoient de rémédier au défaut phyſique de leur organiſme, en faiſant enfler ſinguliérement le membre génital des hommes : elles y appliquoient entr'autes drogues, des inſectes venimeux & cauſtiques, qui étant irrités juſqu'à la fureur, occaſionnoient, par leur piquure, une extumeſcence conſidérable, & preſque monſtrueuſe, ainſi que l'a

obſervé Amér-Veſpuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faiſons une loi de citer les propres termes à la note. (1)

Quelqu'étrange que ſoit cet uſage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la conſtitution. L'ardeur d'un ſexe & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par induſtrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient, car qu'un ſexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviedo l'a prétendu, cela n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable, & le fait rapporté par Veſpuce prouve le contraire.

Liſter, qui a écrit un Traité aſſez eſtimé ſur le mal vénérien, aſſure qu'il devoit principalement ſon origine aux ſuites de la morſure de quelque ſerpent venimeux de l'Amérique : & pour développer davantage ſes idées à ce ſujet, il ajoute que le gonflement du membre viril eſt le premier ſymptome qui ſuit toutes ces eſpeces de bleſſures empoiſonnées, même dans les pays chauds de l'Europe : le malade eſt d'abord ſurpris, dit-il, d'un priapiſme violent, & il ne reſpire que le coït. (2)

---

(1) *Mulieres eorum faciunt intumeſcere maritorum inguina in tantam craſſitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenoſorum ; & hujus rei causâ, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flacceſcunt, & multi eorum reſtant eunuchi. Relation d'Américc-Veſpuce, imprimée en caracteres gothiques à Strasbourg en 1505, chez Mathieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramuſio, ouvrage compilé, ſans goût & ſans exactitude, on trouve une autre relation de Veſpuce, où il eſt dit que les femmes Américaines faiſoient enfler le membre viril en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe ſucculente ; mais celui qui a traduit l'original de Veſpuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'Auteur, & l'a par conſéquent falſifié dans ſa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

(2) Il eſt bien certain que les hommes qui ont été piqués du ſcorpion en Italie ou en Eſpagne, éprouvent

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme abſolument point l'opinion de ce Phyſicien Anglois, ſur la naiſſance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il eſt poſſible de procurer, par la piquure de certains inſectes venimeux, une paſſion ardente, & une eſpece de manie amoureuſe; auſſi le plus vaillant des Aphrodiſiaques connus, eſt une doſe de Cantharides priſe à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion*.

Comme l'extumeſcence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puiſſent arriver à un homme, ſur-tout quand on négligeoit d'appliquer ſur la bleſſure des remedes calmants, les Sauvages des provinces où croît la Réſine élaſtique, avoient eu, par l'inſtigation de leurs femmes, recours à un ſtratagême moins périlleux, & également ſingulier pour augmenter les ſenſations & les extaſes de la jouiſſance : ils ſe mettoient au bout de la verge des anneaux pêtris & formés de cette réſine, dont la ſubſtance molle & flexible a dans elle-même une forte élaſticité. (1)

---

une violente tenſion dans le nerf érecteur, & un fort accès de ſatyriaſis : il eſt certain encore que le coït les ſoulage beaucoup : cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puiſque Pline aſſure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme, en ſeroit incommodée, parce que le venin paſſeroit avec la liqueur ſpermatique. Cela n'empêche cependant point que le ſyſtême de Liſter, ſur l'origine du mal d'Amérique, ne ſoit faux, puiſque la chair du Lézard Iguam n'a jamais eu, comme il le ſuppoſoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en ſont exempts : elle eſt ſeulement très-contraire à ceux qui en ſont atteints.

(1) La réſine élaſtique, nommée dans la langue du pays, *Caoutchouc & Hevé*, découle par inciſion d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones, & à Cayenne, où on l'a découverte depuis peu. Quand elle eſt ſéchée, elle reſſemble à du cuir ; dès qu'on la mouille, elle devient, ſans ſe délayer, flexible, exten-

Tels étoient les moyens dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuiſſance : tel étoit l'état des choſes en Amérique, lorſque, pour comble d'infortune, les Eſpagnols y débarquerent : ils ſe ſervirent avidement du déſordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomiſte, & le fit à l'inſtant dévorer par ſes chiens, avec cinquante perſonnes de ſa famille ou de ſa ſuite : quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou aſſouvie, on fit paſſer au fil de l'épée plus de ſix cens ſujets de ce Cacique, & toujours ſous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vaſco Nunnez le ſurnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puiſſe faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions ſemblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont oſé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains juſques dans la centieme génération, à cauſe de leur penchant contre nature ; mais qui ne voit que c'eſt-là un menſonge imbécille, imaginé avec hardieſſe, pour pallier la plus grande injuſtice qui ſe fit jamais ſur la ſurface de ce globe ? Je veux dire la conquête du nouveau Monde

---

ſible, & par conſéquent élaſtique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point ſe diſſoudre dans l'eſprit de vin, qui eſt le diſſolvant commun des autres matieres réſineuſes. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, ſous le nom de *Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne ſont pas faites de *Caoutchouc*, ne ſont pas véritables.

par les Eſpagnols, qui y égorgerent tout ce qui pouvoit l'être.

Auſi immane nefas, auſoque potiti.

Les Caſtillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foibleſſe qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Caſtillans n'étoient les Juges compétents, en aucun ſens, en aucun droit. Il auroit mieux valu perſiſter dans l'opinion que les Américains étoient des Singes, que de les reconnoître pour des Hommes, & de s'arroger le droit affreux de les aſſaſſiner au nom de Dieu.

C'eſt ſans doute pour adoucir les remords des deſtructeurs du Pérou que Garcilaſſo a ſoutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. » Les Généraux, dit-il, rendirent compte » au Roi Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit » paſſé, & de tout ce qu'ils avoient remarqué des » uſages & de la religion de ces Indiens: ils lui » manderent qu'ils avoient trouvé quelques-uns de » ces peuples fort adonnés à la Sodomie, qu'ils n'a- » voient point d'autres Dieux que les Poiſſons » qu'ils prenoient, & du reſte qu'il ne reſtoit plus » de terre à conquérir de ce côté-là. L'Inca très- » content de ce qu'on n'avoit point verſé de ſang, » fit dire à ſes Généraux de revenir à Cuſco, d'a- » bord qu'ils auroient pourvu aux gouvernements » de ces peuples, & il leur recommanda, ſur toute » choſe, de faire une exacte recherche des Sodo- » miſtes, & de les condamner au feu ſur les indices » les plus légers; & il ordonna qu'on les exécutât » publiquement, que l'on démolît leurs maiſons, » & qu'on renverſât leurs terres, afin qu'il ne de- » meurât aucun ſouvenir d'un pareil vice. Il fit » même une loi où il vouloit que dans la ſuite on » brûlât une ville dont un ſeul habitant ſeroit con- » vaincu de ce crime. Les ordres du Roi furent » exécutés au grand étonnement des habitants de » ces vallées; car les Incas ont toujours eu ce crime » en horreur. Si dans une querelle particuliere un » bourgeois de Cuſco en appelloit un autre Sodo-

» miſte, on le regardoit comme un infame pour » avoir prononcé ce mot. (1) «

Ce récit du fabuleux Garcilaſſo ne prouve rien, ſinon qu'en effet pluſieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertir l'inſtinct animal ; car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réſervoit aux coupables, eſt ſans doute une fiction très-groſſiere. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une ſeule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entieres, pour la faute d'un ſeul citoyen ? C'eſt d'après les loix Romaines que Garcilaſſo a imaginé le ſupplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas on avoit brûlé des hommes ſur les plus légeres indices, cet Empire n'auroit pas ſubſiſté dix ans. Pluſieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on voit encore un Souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pu, malgré leur ſévérité, arrêter le torrent du déſordre.

Quoi qu'il en ſoit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européans, que leur lubricité faiſoit reſſembler à des Satyres en comparaiſon des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette eſpece de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu ſe livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarre & des Cortez, qui ne marchoient que ſur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de tigres, & dont les mains avares dégouttoient de ſang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cens épouſes de l'Inca Atabaliba, qui furent priſes avec lui, ſe proſtituerent au vainqueur ſur le champ de bataille de Caxamalca ; & le lendemain plus de cinq

(1) *Hiſt. des Incas, tome premier, page 98. Traduction d'un Anonyme. Paris* 1744.

mille femmes (1) Américaines vinrent ſe rendre volontairement au camp des Eſpagnols, lorſque les malheureux reſtes de leur nation vaincue fuyoient à plus de quarante lieues dans des forêts & des ſolitudes.

Veſpuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à ſe livrer aux Européans (2): auſſi eſt-il certain que les Eſpagnols trouverent en elles un zele & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre: elles ſervirent d'interpretes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands ſervices à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les iſles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Chriſtophe Colomb, lorſqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'iſle de Hayti, devenue amoureuſe de l'Eſpagnol Dias, indiqua le terrein & favoriſa l'établiſſement de la ville de Saint Domingue, que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre ſans elle. La fameuſe Marina, qui fut la maîtreſſe & l'interprete de Fernand Cortez, étoit Américaine: on peut la regarder comme le véritable inſtrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les cauſes qui amenerent ſucceſſivement la ſervitude du nouveau Monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes: elles ſauverent Vaſco Nunnez & toute ſon armée, au Darien, d'une conſpiration formée pour la détruire. La fille

---

(1) *Zarate, Hiſtoire de la conquête du Pérou, Liv. II. Ch. VI, pag. 98.* Voyez auſſi *Levinus Apollenius Deſc. Regni Peruvani.*

(2) *Quando ſe Europæis jungere poterant nimiâ libidine pulſæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Veſpuce.* Quand elles pouvoient ſe joindre aux Européans, tous les ſentimens de pudeur ceſſoient dans leur ame, & agitées par une paſſion aveugle, elles s'abandonnoient ſans retenue & ſans bornes.

du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables pour dompter cet immenſe pays. Quand les peuplades de la Louiſiane eurent conçu le projet d'égorger les colons Français plongés dans la ſécurité, les femmes ſauvages vinrent auſſi-tôt avertir les établiſſements les plus avancés d'être ſur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en liſant l'hiſtoire; mais ceux que nous avons rapportés ſont plus que ſuffiſants.

Après avoir conſidéré les habitants du nouveau Monde du côté de leur impuiſſance, car j'appelle ainſi la foibleſſe de leur tempérament, on n'eſt pas moins ſurpris, quand on conſidere leur inſenſibilité phyſique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait & font encore aujourd'hui eſſuyer à leurs priſonniers des tourments horribles, ſans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, ſans pouvoir leur arracher des ſoupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroiſſent avoir perdu le ſentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles ne montrent pas qu'ils ſoient ſenſibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner ſur eux d'aſſiſter à ces ſpectacles inhumains, & qui ont obſervé long-temps l'attitude & la contenance paiſible de ceux qu'on y découpoit en pieces, ont cru que ces peuples devoient avoir le ſang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émouſſoit en eux les atteintes de la douleur: ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomene dont ils avoient été témoins. Je ſais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il doit exiſter dans l'organiſation des Américains une cauſe quelconque qui hébête leur ſenſibilité & leur eſprit. La qualité du climat, la groſſiéreté des humeurs, le vice radical du ſang, la conſtitution de leur tempérament exceſſivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le

trémouſſement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne ſe débattent preſque point en mourant des ſuites d'une maladie ou des ſuites d'une bleſſure, & enviſagent ſans effroi, ſans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même: l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuſes, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'eſt point ſeulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on obſerve, au déclin de la vie, cette tranquillité ſinguliere, qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'eſt en eux que l'effet machinal de leur organiſation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement*, dit Ulloa (1), *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force ſur les Indiens que ſur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impreſſion ſur les eſprits ne ſauroit aller plus loin, puiſque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de ſe voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de pluſieurs Curés; & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce ſont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les conſciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à ſe diſpoſer à bien mourir, ils répondent avec une ſérénité & une tranquillité qui ne laiſſent aucun lieu de douter que les diſpoſitions intérieures ne ſoient les mêmes que celles du dehors, dont elles ſont le principe & la cauſe. Ceux de cette Nation qu'on mene à la mort pour leurs*

(1) *Voyage hiſtorique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Eſpagne, par Georges Iuan & Antoine d'Ulloa, tome premier, pag. 345, in-4°, Amſterdam 1722.*

crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inſpirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois beſoin, ne les a jamais conduits qu'à un déſeſpoir honteux & inutile: je ne veux point jetter le moindre doute ſur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquiſition, ſubmergés à la pêche des Perles, étouffés dans les mines, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux & des exactions; mais il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable: ils ſe laiſſoient mourir de faim, s'empoiſonnoient, ſe pendoient aux arbres (1), ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de pluſieurs autres, prouve que le ſuicide ou la mort volontaire part bien plus ſouvent d'un principe de foibleſſe & de puſillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïſme. Si l'on avoit la force d'eſpérer encore, on ne ſe détruiroit pas: on ne ceſſe d'eſpérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on ſe croit ſurmonté ſans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entiere de reſſource ou d'aſyle. C'eſt toujours un abus de la raiſon qui entraîne un découragement ſi complet: les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrêmité qu'on les réduiſe, parce qu'ils

---

(1) Les premiers Américains que Chriſtophe Colomb ramena en Europe voulurent tous ſe détruire pendant le trajet; & comme on les garotta pour les conſerver, ils entrerent dans une eſpece de rage qui dura juſqu'à leur mort. Quand on les conduiſit à Barcelone, ils épouvanterent tous les ſpectateurs par leurs hurlements, leurs contorſions & leurs mouvements ſi violents & ſi convulſifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Beſc. van America, page* 41, *in-fol.*

uſent plus de leur inſtinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette eſpece d'aſſaſſinat de ſoi-même où tombent ceux qu'agitent des convulſions de l'eſprit, ou une mélancolie invincible, & qui ſe ſauvent plutôt de la vie en furieux ou en inſenſés, qu'ils ne la quittent en philoſophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'eſt exécutée la conquête des Eſpagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains diviſés & factieux n'étoient point en état de leur réſiſter avec leurs armes de bois, & leurs armées indiſciplinées; mais il n'en eſt pas moins vrai que ces armées étoient compoſées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut aſſigner d'autre cauſe plauſible que l'abâtardiſſement de l'eſpece humaine dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinents ſur la population du Pérou & du Mexique; on ſait ſeulement qu'elle y étoit plus forte que par-tout ailleurs; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre cens cinquante bandits à pied & quinze Cavaliers aſſez mal armés: toute ſa pitoyable artillerie conſiſtoit en ſix amuſettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides: il tint la ville capitale en reſpect, pendant ſon abſence, avec la moitié de ſon monde. Quels hommes! Quels événements!

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarre n'avoient que cent ſoixante & dix ſantaſſins, & trente Cavaliers, avec leſquels ils égorgerent les troupes innombrales de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour ſe ſauver qu'ils renverſerent à plat une immenſe muraille qui s'oppoſoit à leur déroute: il leur en eût coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, ſaiſir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une ſeule bleſſure: il n'y eut point dix Eſpagnols tués dans

cette journée mémorale, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb deſcendit à l'iſle de Saint-Domingue, il y avoit au moins un million d'habitants, dont le plus grand nombre aima mieux ſe déſeſpérer que de ſe défendre : ceux qui oſerent vivre furent égorgés, en un laps de vingt ans, juſqu'au dernier de leur nation; de ſorte qu'il ne reſtoit plus, en 1530, un ſeul indigene dans toute l'étendue de cette iſle, dont le malheur ſeroit ſans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Inſulaires ne firent qu'une ſeule tentative, en 1510, pour ſecouer le joug du vainqueur; mais cette tentative, qui conſiſtoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoiſonner l'atmoſphere ſous le vent, étoit plutôt une ruſe d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrerent quelqu'eſpece d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Eſpagnols, que les fleches horriblement envenimées dont ils ſe ſervoient avec plus d'adreſſe que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoiſon : on ſe ſervit inutilement des feuilles de Tabac, de Cauteres, & de mille moyens inſuffiſants : il étoit reſervé au temps préſent de ſavoir que le ſucre & le ſel ſont ſeuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit forte : les cantons les moins peuplés réſiſterent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenſes, où ils étoient diſperſés par peuplades, qui fuyoient ou ſe cachoient quand l'ennemi ſe montroit, & qui reparoiſſoient dès que le défaut de ſubſiſtance les forçoit à ſe retirer. C'eſt par la même raiſon que

les Romains, dit Strabon, s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de ſe battre vingt ans pour envahir l'Eſpagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foibleſſe de la population faiſoit la force de l'Etat. (1)

Les Chiliens ont lutté aſſez long-temps contre les Eſpagnols, qui ont compoſé, ſur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme ſi une victoire injuſte pouvoit jamais être glorieuſe. Les montagnes preſqu'inacceſſibles où ces Chiliens ſe retiroient par des ſentiers cachés, quand ils avoient dévaſté les campagnes, leur ſervirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien obſervé.

Les Jucatains ont eu auſſi quelque réputation de bravoure; mais la ſtérilité de leur pays, & la méſintelligence qui ſe gliſſa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Eſpagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de ſervices de leur artillerie, qu'on ne pouvoit tranſporter dans les bois ou les marais, ni de leur cavalerie, ſouvent démontée, que de la rage ſinguliere de leurs chiens dogues & lévriers, qui,

---

(1) Il y a des Auteurs, & ce qui pis eſt, des Hiſtoriens, qui ſoutiennent que l'Eſpagne contenoit, du temps de Jules-Céſar, cinquante millions d'hommes, nonobſtant que Strabon nous repréſente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland: la Bétique étoit la ſeule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Eſpagne contenoit, du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitants, on peut hardiment aſſurer que jamais ſa population n'a été plus forte; & il s'enſuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulſés, il eſt paſſé, en un laps de deux cens ſoixante ans, huit millions d'Eſpagnols en Amérique.

qui, toujours alertes, ſuivoient les Indiens à la piſte & les harceloient jour & nuit (1): ceux qui accompagnoient Vaſco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, ſans compter les Sodomiſtes de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarre étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuoſité & de valeur ſur les Péruviens, que la Cour d'Eſpagne, enchantée de leurs exploits, ſe détermina à leur payer une ſolde réguliere comme aux autres troupes, & cette ſolde revenoit au ſoldat qui avoit ſoin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des ſervices par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un lévrier de la grande eſpece, auquel on avoit donné le nom de *Brutus*: ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de fleches par les *Infideles*, & cette mort, dit Garcilaſſo, affligea extrêmement les *Chrétiens*; comme ſi l'on étoit *chrétiens*, lorſqu'armé de l'injuſtice & de la force, on

---

(1) Cette ancienne animoſité des chiens, nourris par les Eſpagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui; ſur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une choſe extraordinaire, que les chiens élevés par les Eſpagnols, ou par des Métifs, ont une haine ſi furieuſe contre les Indiens, que ſi quelqu'un de cette nation entre dans une maiſon où il ne ſoit pas particuliérement connu, ils s'élancent deſſus à l'inſtant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre coté les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Eſpagnols & les Métifs, qu'ils ſentent d'auſſi loin que les Indiens eux-mêmes ſont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Eſpagnols. *Voyage du Pérou, liv. VI, ch. VI. tome I. page 341.*

envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chaſſe aux hommes avec des animaux carnaſſiers, qu'on repaît enſuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau ? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Aſtronomie, la Géographie & la Phyſique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonſtances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre ſi mépriſable & ſi fameux, avoit eu, de ſon commerce avec Vonotia, pluſieurs enfants avant que d'être Pape : parvenu au pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ſes bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainſi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romaneſques, il ſe flatta que ſi la Cour d'Eſpagne l'appuyoit de ſon crédit, il parviendroit à l'exécution de ſes deſſeins : il n'épargna aucune occaſion, aucune baſſeſſe, pour témoigner ſon zele à Ferdinand & à Iſabelle. A la découverte des Indes occidentales, il ſe hâta de leur donner l'Amérique, ſans ſavoir encore où elle étoit ſituée. On peut aiſément ſe figurer que ſi l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Eſpagne ni à perſonne : il la donna préciſément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans ſa Bulle de 1493, c'eſt-à-dire trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel hémiſphere.

C'eſt de notre propre mouvement (1), dit-il à

---

(1) *Motu proprio, non ad veſtram, vel alterius pro vobis ſuper hoc nobis oblatæ petitionis inſtantiam, ſed de noſtrâ merâl iberalitate, & ex certâ ſcientiâ, ac de Apoſtolicæ poteſtatis plenitudine, omnes inſulas & terras firmas, inventas & inveniendas, deteſtas & detegendas versùs*

Ferdinand & à Iſabelle, & ſans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être préſentée, mais ſeulement mûs par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Iſles & toutes les Terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir, vers le Midi & l'Occident..... Nous vous donnons, concédons & aſſignons ces Iſles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs Places, leurs bourgs, leurs droits, leurs Juriſdictions & toutes leurs autres dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puiſſant nous a donné par S. Pierre, & par la prérogative du Vicariat du Chriſt, dont nous faiſons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & ſucceſſeurs, les Rois de Caſtille & de Léon..... Si quelqu'un oſoit trouver à contredire à cette préſente donation, s'il oſoit, par un excès de témérité, en reſtreindre le

---

Occidentem & Meridiem.... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro conceſsâ, ac Vicariatûs Jeſu-Chriſti, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, caſtris, locis & villis, juribuſque & juriſdictionibus, ac pertinentiis univerſis, vobis, heredibuſque & ſucceſſoribus veſtris, Caſtellæ & Legionis Regibus, in perpetuùm, tenore præſentium, donamus, concedimus & aſſignamus; voſque, heredes ac ſucceſſores præfatos, illorum dominos cum plenâ, liberâ & omnimodâ poteſtate, auctoritate & juriſdictione facimus, conſtituimus & deputamus .... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam noſtræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis, ... infringere, vel ei, auſu temerario, contradicere. Si quis autem hoc attentare præſumpſerit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli Apoſtolorum ejus, ſe noveris incurſurum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis dominicæ milleſimo quadringenteſimo nonageſimo tertio; quarto nonas Maii, Pontificatûs noſtri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine, eſt intitulé: DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *ſuper expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

ſens, ou en enfeindre l'exécution, qu'il ſache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Pierre & Paul.

Si la lecture & l'étude de l'Hiſtoire ne nous avoient accoutumés, pour ainſi dire, à croire tout poſſible, ſi nous n'étions pas familiariſés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouie d'un Eccléſiaſtique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cens nations différentes, à un petit Prince d'Europe; chancelant ſur ſon trône, ſappé par les brigrands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de ſon pouvoir, l'Italie & l'Eſpagne à un chef des Calmoulks, il eſt bien certain que ce Tartare auroit ſur l'Eſpagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Caſtillans ſur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation ſervit de titre dans toutes les priſes de poſſeſſion du nouveau Monde; il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jetter les yeux ſur un inſtrument dreſſé en 1579, par le Secrétaire Eſquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

» Alors, eſt-il dit dans cet acte, en ſigne & » témoignage de priſe de poſſeſſion, Sarmiento tira » ſon épée & en coupa des branches d'arbres & » des herbes, prit des pierres & les tranſporta d'un » lieu à un autre, fit quelques tours en ſe pro- » menant dans la campagne & ſur la plage: inconti- » nent ayant pris une grande croix, & ayant fait » mettre ſes gens en bataille avec leurs arquebuſes, » on porta la croix en proceſſion. — — Enſuite » on prit & appréhenda poſſeſſion de cette partie » de l'Amérique, en vertu de la donation & de » la Bulle de Notre très-ſaint Pere Alexandre » ſixieme, ſouverain Pontife Romain, expédiée » de ſon propre mouvement, par laquelle il donne

» à Dom Ferdinand cinquieme & à Dame Iſabelle
» ſa femme, la moitié du monde, c'eſt-à-dire
» cent quatre-vingt degrés de longitude. «

Le Moine de la Vallé Viridi allégua auſſi cette Bulle impertinente pour prouver à l'Empereur Atabaliba que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Eſpagnols : il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les ſucceſſeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, ſi légitime & ſi raiſonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majeſté Impériale le Roi Dom Carlos cinquieme du nom : je vous annonce donc, ajouta ce ſaint homme, que vous ayez à vous faire baptiſer le plus promptement poſſible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Eſpagne, ſans quoi nous mettrons tout à feu & à ſang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un diſcours ſi convainquant, parce que ſon armée étoit trop foible pour réſiſter à ſes raviſſeurs qui l'aſſiégeoient, repliqua modeſtement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ſes deſcendants, avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu ; qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands, qu'un ordre du Dieu puiſſant & juſte, qui éclaire cet univers ; qu'enfin le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (1)

Cela n'empêcha pas les Eſpagnols d'en faire la conquête, ſous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Eſpagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui paſſoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne

(1) On trouvera dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'article de la Religion des Américains, la ſuite du diſcours de l'Inca & du Moine Eſpagnol ; diſcours qu'on n'auroit jamais dû tenir par reſpect pour l'humanité & la Religion.

ſavoit ni lire ni écrire (1) ; comme ſi la fortune eût voulu ſe ſignaler en employant à la ruine de l'Empire des Incas deux aventuriers également obſcurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce ſurpaſſoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même auſſi qu'un fourbe, qui, ſous prétexte de catéchiſer les Péruviens, alla faire l'eſpion dans leur armée, comme on a accuſé S. François d'Aſſiſe d'avoir fait pendant les croiſades. Il eſt bien certain que Pizarre étoit encore irréſolu, lorſque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant ſa miſſion les forces & les diſpoſitions de l'ennemi, lui conſeilla de livrer bataille ſans tarder d'un inſtant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'eſt que quand l'Eſpagne voulut ſe mettre en poſſeſſion de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ſes finances étoient ſi épuiſées, ſes dettes ſi accrues, ſa foibleſſe ſi grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une ſeule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détreſſe, Ferdinand emprunta d'un de ſes domeſtiques une ſomme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette ſomme, avancée par los Angeles, produiſit des tréſors ; & ces tréſors ruinerent une ſeconde fois l'Eſpagne, & lui firent plus de mal que n'avoient fait les Juifs & les Maures enſemble.

Il eſt difficile de connoître au juſte la quanti-

---

(1) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé, comme enfant, à la porte d'une Egliſe à Malagon en Eſpagne ; & que ſon pere étoit un Prêtre, nommé Hernand de Luque, qui alla enſuite en Amérique commander des voleurs, avec leſquels il dévaſta une partie du Pérou. *Hiſtoire du Pérou, liv. 1, ch. 1, page 2, édition de Séville.*

té d'or & d'argent qu'on a tiré, juſqu'à nos jours, des différentes mines du nouveau Monde ; mais le total doit en être encore plus conſidérable qu'on ne ſe l'eſt imaginé, puiſque les ſeules mines du Bréſil avoient produit, depuis Pierre II juſqu'en 1756, deux milliards, quatre cens millions de livres tournois. (1) Les manifeſtes des flottes qui ont porté cet or en Europe, ſont entre les mains de tous les Négociants du Portugal, de ſorte qu'on ne peut former le moindre doute ſur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bréſiliennes juſqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de ſoixante ans.

En évaluant le produit des mines du Chili, de la Terre-ferme, de la Caſtille d'or, du Mexique & du Pérou, ſur le produit du Bréſil, il en réſultera une ſomme preſqu'innominable, que l'Eſpagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un ſiecle. L'ouverture des Mines du Potoſi étoit déjà faite en 1548, & en 1638 on en avoit tiré trois cens quatre-vingt-quinze millions ſix cens dix-neuf-mille piaſtres. (2)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Eſpagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conſéquence. Atabaliba,

---

(1) L'Amiral Aſon dit que l'or qu'on tire des mines & des ſables du Bréſil, ſe monte annuellement à deux millions de livres ſterling. Ce calcul revient à peu-près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a paſſé & paſſe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne ſont que les fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglois, ou du moins leur a appartenu.

(2) L'Auteur des *Mémoires & des Conſidérations ſur le Commerce & les Finances d'Eſpagne*, aſſure qu'on tire annuellement du Pérou trois millions d'or peſant ; ce qui n'eſt pas croyable : auſſi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien inſtruit.

qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne put jamais amaſſer pour ſa rançon ſept millions en or & en argent façonné. (1) Et quand après ſa mort on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cuſco, le butin fut à peine de ſoixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché & jetté à la mer la plupart de leurs richeſſes ; mais il n'y a aucune apparence qu'ils aient aſſez eſtimé l'or pour en façonner d'auſſi grands ouvrages que les Eſpagnols ſe l'étoient figuré.

Comme ces ſommes énormes, tranſportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de bled en Portugal & en Eſpagne, ces deux Royaumes, qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour ſe plonger, pour ainſi dire, dans les mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille & en monnoies d'argent fort altéré (2), & il étoit redevable à l'Angleterre, qui le

(1) La rançon d'Atabaliba ſe monta, ſuivant Zarate, à plus de ſix cens millions de maravédis, c'eſt-à-dire à plus de quatre millions cinq cens mille livres ; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, & ſeulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d'eau-forte : ainſi il arriva que cet or étoit eſtimé deux ou trois carats au-deſſous de ſon véritable titre ; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de maravédis, qui ſont ſept cens cinquante mille livres : il y eut auſſi de l'argent en grande quantité, de ſorte que le quint qu'on en léva pour Sa Majeſté ſe monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or ſe trouva monter à neuf cens mille livres. De toute cette ſupputation il réſulte toujours qu'Atabaliba ne put fournir pour ſa rançon ſept millions, qui, eu égard aux richeſſes des mines du Pérou, & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de choſe.

(2) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un

le nourriſſoit, de cinquante millions. Ainſi il devoit à un ſeul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne poſſédoit : il étoit inſolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déjà déclaré ſa faillite. Le Roi Joſeph, actuellement régnant, ſe trouva, dès l'an 1754, c'eſt-à-dire avant le tremblement de terre, dans une ſituation ſi embarraſſante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter ſur ſon crédit particulier, pour ſubvenir à ſes beſoins, quatre cens mille écus d'une Confrairie.

Tout l'or apporté à Liſbonne en étoit donc reſſorti preſque le jour même de ſon arrivée du Bréſil : il falloit bien que les Portugais payaſſent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur ſubſiſtance, & les draps qu'on leur amenoit pour ſe couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-inſtruit, le ſeul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les ſentences de ſon Inquiſition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui conſommoit beaucoup par ſon luxe & ſes mœurs Aſiatiques. (1)

Philippe II, ſi long-temps poſſeſſeur des tréſors du nouveau Monde, vécut encore aſſez pour voir la décadence où les mines avoient entraîné ſes Etats. Encouragé d'abord par ſes richeſſes à tout oſer pour réduire l'Europe en eſclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ſes ſucceſſeurs

---

un excès d'arroi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

(1) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitants, & on y labouroit ſi peu de terre, qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cens mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chûte de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les Moines y avoient entaſſé des richeſſes exceſſives, dans leurs Egliſes de Liſbonne. Le peuple des campagnes étoit plongé dans une miſere ſemblable à celle où gémiſſent les ſujets du Pape. L'anarchie s'étoit gliſſée dans toutes les parties de l'adminiſtration.

dans la déplorable néceſſité d'adultérer les monnoies. Ses ſujets, comme frappés de vertige, ceſſerent de travailler leurs ſoies & leurs laines, laiſſerent leurs campagnes ſe hériſſer de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France : le germe de l'induſtrie fut déraciné de leur cœur ; les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent ſur leurs conquêtes. (1) Cette léthargie éveilla les nations plus actives, & leur inſpira le projet de mettre l'Eſpagne en tutele. En ſemant pour elle, en fabriquant pour elle, en la ſervant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainſi le plus puiſſant Empire de l'Univers. Tout peuple qui ceſſe de ſe nourrir lui-même, & qui achete de l'Etranger ſon néceſſaire phyſique, eſt atteint d'une maladie mortelle, & ſe dévore lui-même : ſes ennemis n'ont plus rien à lui ſouhaiter.

Quand les Romains, ſubjugés par le luxe, laiſſerent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains

---

(1) L'Auteur des *Conſidérations ſur le Commerce & les Finances d'Eſpagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le ſuppoſe communément ; mais il eſt tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Eſpagnols, s'ils avoient continué leur Commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture : en ce ſens l'Auteur a raiſon. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il eſt bien clair que l'Amérique a nui à l'Eſpagne incroyablement. Elle n'eſt point, à la vérité, deſtituée de reſſources, puiſqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitans & 27246302 écus de veillon en revenus ; mais ſes dettes étoient énormes, & dans le nombre de ſes habitants il s'y trouvoit 190046 Eccléſiaſtiques, & 200000 qui prétendoient à le devenir ; ainſi, en tout, 390046 Célibataires par devoir.

les fondements de l'Empire : ils auroient été écraſés par ſa chûte, quand même les Barbares ſeroient reſtés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agreſſeurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'eſt un grand problême de ſavoir ſi l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuſe, ſi deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme ſiecle, montré la route du nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoiſonna les organes de la reproduction dans l'eſpece humaine ; mal qui n'a pu être compenſé par tous les tréſors du Potoſi & du Bréſil, il eſt certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il eſt ſorti de ſes mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & ſi le prix des denrées a hauſſé de huit fois, on comprend aiſément que malgré la maſſe du métal importé, les Européans n'en ſont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui poſſede aujourd'hui huit mille livres, n'eſt pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme ſiecle.

On croit communément que les richeſſes des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte où le commerce des épiceries, entre les mains des Venitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant ſans retour de ſon or & de ſon argent ; mais cette ruine n'étoit pas ſi poſſible qu'on ſe l'eſt imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réuſſi extraordinairement dans nos climats, ſont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne ſauroit détourner ; je veux dire des temps de famine.

Ce n'eſt qu'autant que les tréſors des Indes ſont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a réſulté une utilité réelle ; mais auſſi

les peuples ont vu par-là leurs intérêts ſe multiplier ; & les raiſons de s'attaquer ſont par conſéquent plus fréquentes & plus univerſelles : une étincelle de diſcorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embraſe l'Europe ; & quand l'Europe eſt en guerre, tout l'Univers y eſt : tous les points du globe ſont ſucceſſivement ébranlés comme par une puiſſance électrique. On a agrandi la ſcene des maſſacres & du carnage depuis Canton juſqu'à Archangel, depuis Buenos-Aires juſqu'à Québec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles ſont également entraînées dans les révolutions & les viciſſitudes de l'attaque & de la défenſe, ſans que l'Aſie puiſſe être neutre, lorſque quelques Marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Caſtor ou du bois de Campêche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il eſt excluſif pour les étrangers, & qu'il ſe réduit à ſa ſeule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire ne ſont pas ſi conſidérables qu'on l'a cru ; ce que l'Auteur de la *Philoſophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes ; ſi dans la balance des pertes & des gains elles l'emportent ſur leurs métropoles, il eſt aiſé de comprendre que les colons enrichis ſe fatigueront un jour du joug qu'on leur impoſe : ils voudront ſortir de tutele ; & quand ils le voudront, ils auront aſſurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le tableau que nous avons tracé dans cette premiere Partie de nos Recherches, préſente un concours d'événements les plus ſinguliers dont l'hiſtoire faſſe mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'exiſtoit pas, & qu'elle ne pouvoit exiſter : il avoit excommunié quiconque oſoit croire que notre globe avoit

deux hémiſpheres habités par des animaux raiſonnables : quand un Génois eut, malgré cette défenſe d'un Prêtre de Rome, franchi, ſur les ailes de l'induſtrie, l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette planete, un autre Pape en fit préſent à un Prince Eſpagnol, dont il briguoit le ſuffrage pour faire la fortune de Céſar Borgia, monſtre chargé de tous les crimes, & digne de tous les ſupplices.

Il eſt difficile de dire lequel abuſa le plus ridiculement de ſon pouvoir & de ſa raiſon, ou de Zacharie qui nioit la poſſibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI, qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Caſtillans. L'abrutiſſement des nations avoit ſans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un deſpotiſme abſurde. En 1346, les Venitiens demanderent la permiſſion au Pape de pouvoir commercer en Aſie, d'y acheter du poivre & de la canelle. Veniſe obtint ce privilege dont elle n'avoit pas beſoin, & on anathématiſa tous les autres Etats de l'Europe qui oſoient faire le même trafic. En 1440 les Portugais firent à Rome une propoſition encore plus riſible : ils ſolliciterent la permiſſion de doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & de réduire en ſervitude perpétuelle les Negres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Meſſe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome ſolliciter la poſſeſſion de l'Afrique occidentale pour Alphonſe V. de Portugal, dit au Pape en plein Conſiſtoire » que Sa » Sainteté étoit priée de vouloir animer & recon- » noître le zele du Roi ſon maître, en attribuant à » la Couronne de Portugal toutes les terres qu'on » découvriroit le long de l'Afrique, juſqu'aux » Indes incluſivement, puiſqu'on devoit regarder » *comme des poſſeſſeurs injuſtes toutes les nations in-*

» *fidelles qui y étoient établies.* Que Sa Sainteté dé-
» fendît en même temps à tous les Princes chrétiens,
» ſous les peines Canoniques les plus grieves, de
» traverſer les Portugais dans leurs entrepriſes. (1)«

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Liſbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des poſſeſſeurs injuſtes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Evangile, il auroit été fort embarraſſé; mais le ſacré College ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia ſa Bulle dans la teneur que les Portugais la déſiroient: on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injuſtice d'autant plus remarquable, qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'eſclavage qui fait horreur à l'humanité. Ils furent les premiers qui firent le commerce des Negres; les Eſpagnols les imiterent, & toutes les Puiſſances de l'Europe imiterent l'Eſpagne: les droits les plus ſacrés de l'homme ne furent défendus par perſonne, & trahis par tous.

D'un autre côté l'étonnement ne ceſſe point, quand on conſidere la puſillanimité des Américains ſubjugués & détruits preſqu'en un inſtant par une poignée d'Européans.

Las Caſas dit que les Caſtillans en maſſacrerent douze millions: il y a problablement de l'exagération dans ce calcul; mais il n'y en aura plus, ſi l'on compte ce que les Français, les Anglois, les Portugais & les Hollandois enſemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn juſqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique ſeptentrionale, on a détruit à peu près la treizieme partie des naturels: on n'en a pas laiſſé dans les Antilles, & preſque point dans les Caraïbes & les Lucaïes. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Bréſil, on a exterminé les deux tiers

---

(1) *Hiſtoire des découvertes des Portugais, par Laſitau, tome I, pag. 15, in-4°.*

des indigenes; car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui, luttant contre l'évidence, ſoutient à la fois que la Religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la deſtruction qui en a été faite étoit fondée ſur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, ſans en laiſſer reſpirer un ſeul. Les Eſpagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre hémiſphere exiſtoient des peuples réunis en ſociété de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les ſciences, cultivé les arts, évertué l'induſtrie, élevé des Villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois ſtériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domeſticité, ſaigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivieres, changé les landes en pâturages, enſemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenſes, & embelli tout leur horizon.

Dans l'hémiſphere oppoſé la nature entiere étoit ſauvage, l'air groſſier & mal-ſain, les forêts épaiſſes, d'une étendue ſans fin & ſans commencement, & où les rayons du ſoleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des baſſins fixes, ſe répandoient dans les campagnes, où ne croiſſoient que des joncs & des herbes nuiſibles: la terre étoit jonchée d'inſectes & de ſerpents; les animaux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetiſſés, abâtardis, & on n'en avoit réduit que deux ſeules eſpeces en ſervitude: les hommes, moins nombreux encore que les animaux, ſe diſtinguoient par leur foibleſſe & leur épuiſement: ils manquoient de génie pour forger le fer dont ils connoiſſoient les mines, ſans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (1) lieues quarrées; & ſur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une eſpece de ſociété politique: tout le reſte errant & diſperſé en hordes ou en familles, ne connoiſſant que la vie ſauvage, végétoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine aſſez d'intelligence pour ſe procurer ſa nourriture.

La différence d'un hémiſphere à l'autre étoit donc totale, auſſi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puiſſe l'imaginer. Je conviens qu'il eſt difficile de rendre raiſon d'une ſi étonnante diſparité entre les deux parties conſtituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore ſéjourné pendant ſix ſiecles, c'eſt une ſuppoſition inſoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon, pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre? Pourquoi le vaſte Continent des Indes occidentales ſeroit-il reſté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'inſtant de la création juſqu'à l'an 800 de notre Ere, qui n'a elle-même aucune antiquité? La nature auroit-elle été aſſez impuiſſante pour n'achever ſon ouvrage, ou pour le compléter, que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux abſolument différents de ceux qui vivent dans le reſte de l'univers connu: ces animaux étoient-ils auſſi d'une création poſtérieure à celle des individus vivifiés de notre hémiſphere? On tomberoit dans l'abſurdité, ſi l'on défendoit une telle hypotheſe, & ſi l'on admettoit une formation ſucceſſive d'êtres organiſés, pendant qu'on eſt convaincu qu'il ne paroît pas même ſur la ſcene du monde un nouvel

(1) M. Tempelman donne à tout le Continent de l'Amérique neuf millions de milles Anglois en quarré. Il faut ſoixante de ces milles ſur un degré, d'autant que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il eſt queſtion dans notre calcul.

inſecte : les germes ſont auſſi anciens que les eſpeces, & les eſpeces paroiſſent auſſi anciennes que le globe. Si la formation ſpontanée & fortuite a occupé ſi long-temps les Philoſophes de l'antiquité, c'eſt qu'ils étoient trop mauvais Phyſiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette diſpute métaphyſique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de notre planete, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur tranſplantation. Tous les monuments hiſtoriques confondus enſemble ne fourniſſent aucune preuve de cet événement, dont le ſouvenir ne s'étoit conſervé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on ſuppoſe qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'eſt pas à l'égard des Américains ſeuls que l'hiſtoire eſt en défaut : elle l'eſt à l'égard de preſque toutes les nations.

On n'eſt pas en état de marquer ſur toute la ſurface du monde une grande contrée, une iſle conſidérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes ; je veux dire qu'on ne connoît poſitivement aucune région dont on puiſſe affirmer qu'elle étoit reſtée déſerte juſqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y ſont introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abſtraction faite de toute origine romaneſque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ſes annales : ſi l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout ſeroit expliqué ; ſi l'on s'arrête aux documents inconteſtables de l'Hiſtoire, rien n'eſt expliqué. Il eſt poſſible que des maladies peſtilentielles, des cataſtrophes phyſiques, des guerres longues & meurtrieres anéantiſſent la race humaine dans un pays, & c'eſt dans ce ſens ſeulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : ſi l'on concluoit qu'il a toujours été déſert, parce que tous ſes monuments ſe ſont effa-

cés & ſa tradition perdue, on ſe tromperoit ſans doute, autant qu'on peut ſe tromper, lorſqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il eſt poſſible encore que dans de certains climats défavorables la population ſoit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare; mais la nature ne ſemble pas avoir compté les individus : elle s'eſt contentée de l'exiſtence du genre, l'a ſoumis aux influences de ſon climat, & l'a abandonné à ſa propre induſtrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'hiſtoire nous préſente, on voit la plupart des peuples s'élever ſucceſſivement de l'abrutiſſement, & marcher en tâtonnant des extrêmités de la vie ſauvage juſqu'aux rudiments primitifs des arts & de la ſociété, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choſes & des ſiecles, jettés ſur ce globe ſans autres notions, ſans autres connoiſſances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires : portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection : créés bruts & groſſiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs ſciences : ils n'ont pas eu de modele commun, ni de regle de conduite fixe; auſſi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les inſtitutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raiſon, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont viſiblement inſpiré aux Légiſlateurs des idées ſouvent contradictoires: lorſqu'on compare les Codes légiſlatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de ſon voiſinage, tout contraſte & rien ne ſe reſſemble.

Il eſt des peuples qui ne ſont peut-être jamais ſortis de l'enfance & de l'état originel : le ciel & la terre ſe ſont oppoſés à leurs efforts, & la difficulté de ſe policer a été chez eux invincible, & l'eſt encore. Les Eskimaux & les Groenlandais n'au-

ront jamais des villes, ou, ce qui eſt la même choſe, ils n'auront jamais des champs labourés, ſi la poſition du globe reſte la même à leur égard. Les Negres ne ſe civiliſeront point, s'ils demeurent continuellement ſous la Ligne, expoſés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'eſt l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la conſtitution agreſte à la conſtitution politique: plus un terrein eſt-il propre à être enſemencé, plus les graines comeſtibles y abondent-elles, & plus les poſſeſſeurs de ces champs fertiles & de ces ſemences précieuſes s'humaniſeront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre ſédentaires; & dès-lors ils ſont à demi policés.

La propriété & tous les arts ſont donc nés du ſein de l'agriculture. De-là on peut déterminer les rangs où les différentes eſpeces de Sauvages doivent être placées, ſuivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs ſont les premiers dans l'ordre, parce que leur ſubſiſtance eſt la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet: ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs inſtruments: ils ont du loiſir pour penſer & réfléchir.

Les Nomades ſuivent immédiatement, mais different des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne ſont jamais établis: on ne rencontre pas, pendant l'hiver, leurs tentes & leurs maiſons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vues pendant l'été: ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons ſont ceux d'entre les Nomades que nous connoiſſons le mieux: leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modele de la vie des peuples bergers ou paſteurs: intermédiaires entre la condition ſau-

vage & l'état civil, une diſtance preſqu'égale les ſépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommées Rhizophages : nous entendons par-là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus ſans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmiſtes, ſont plus à leur aiſe & moins ſauvages que ceux qui ne voient s'élever au-deſſus de leurs cabanes que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'*Origine des Arts & des Sciences* croit qu'il eſt impoſſible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce ſens par les Anciens, doive ſignifier les noix, les châtaignes, les pignons, les amandes, les faines & les piſtaches; mais il eſt certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent ſe ſuſtenter : il eſt aſſez connu qu'en 1759 on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la ſtérile Weſtphalie, ſaccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme claſſe ; leur façon d'exiſter ne differe pas ſenſiblement de celle des Paſteurs ou des Nomades, ſinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoiſés une reſſource aſſurée, & que les Pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adreſſe, le néceſſaire phyſique. Du reſte, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, ſuivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent, pendant l'hiver, ſe cabaner & vivre de poiſſon ſéché. Ceux d'entr'eux que nous connoiſſons le mieux ſont les Groenlandais & les Eskimaux.

Enfin les Chaſſeurs conſtituent le dernier ordre, & ſont les plus ſauvages de tous : errants & incertains de leur ſort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs ſemblables, comme le plus grand des malheurs ;

parce que le gibier, bien moins fécond que le poiſſon, ſe dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un Sauvage chaſſeur cherche les ſolitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie ſociale : s'il conſtruit une hutte, c'eſt plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, ſon inſtinct eſt féroce & ſes mœurs barbares; plus ſon génie s'occupe-t-il des moyens de ſubſiſter, moins réfléchit-il ſur la poſſibilité de ſe policer. Il eſt dans le genre-humain ce que ſont les bêtes carnaſſieres entre les quadrupedes, inſociable.

Tout cela poſé, il ſera plus facile d'expliquer les cauſes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre hémiſphere & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des cataſtrophes phyſiques, d'épouvantables tremblements de terre & des inondations conſidérables, beaucoup plus tard que notre horizon. Acoſta, dans ſon excellent ouvrage *de ſitu Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturaliſtes de ſon temps rencontroient au nouveau Monde des veſtiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclyſme, dont la mémoire s'étoit conſervée dans les livres ſacrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la poſtérité de ceux qui ſe refugierent dans les montagnes de la haute Abyſſinie, où la terre eſt plus exhauſſée de neuf lieues que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre preſqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales ſont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravaſées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroiſſent être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une ſecouſſe violente, imprimée à toute la machine du

globe terraqué : les nombreux volcans des Cordilieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne ceſſent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y eſt pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus peſants, expoſées dans de certains endroits à fleur de ſol, ſemblent indiquer que le ſol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la ſuperficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas (1), la deſtruction de tous les grand quadrupedes, qui ſont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique juſqu'au fleuve de S. Laurent, ſur leur ſéjour dans les montagnes,

(1) Sur les coquillages foſſiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut conſulter le *Voyage de Juan d'Ulloa*, & ſur ceux de l'Amérique ſeptentrionale, le *Voyage de Calm*. Cet Auteur étoit, comme le ſont tous les Savants de la Suede, très perſuadé que la mer du Nord ſe retire d'une année à l'autre. On prétend s'être aſſuré par des expériences, que, ſur la côte de la Suede, cette diminution eſt de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un ſiecle. En ſuppoſant que la progreſſion a toujours été la même, ce Royaume étoit encore ſubmergé il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ſes montagnes n'étoient alors que des iſles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, ſelon Maanſoon, que trente cordes de profondeur dans ſes gouffres, ſera à ſec dans quatre mille ans. Meſſieurs Hierne, Swedenbourg, Celſius, Rudman, Dalin, Linneus & ſon diſciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypotheſe de la retraite des eaux de la mer du nord ; de ſorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus que les expériences faites en Danemarck ont donné les mêmes réſultats.

Il eſt vrai que l'Evêque d'Abø a depuis publié un Mémoire dans lequel il contredit tous ces faits atteſtés par des Philoſophes, comme les Evêques ſont ordinairement, quand ils ne ſont pas Philoſophes eux-mêmes.

pendant que les vallées étoient ſubmergées ; toutes ces preuves combinées ſemblent juſtifier le ſentiment d'Acoſta ſur l'inondation de l'hémiſphere de l'Amérique.

On demandera peut-être ſi l'on y a découvert des monuments anté-diluviens ? On y a déterré des monuments plus ſinguliers que ceux qu'on trouve dans notre horizon, puiſqu'on y a exhumé de grands os foſſiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'exiſtoient plus dans aucune partie de cet immenſe Continent. Quant aux antiquités particulieres, on ſait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puiſſe ſuppoſer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible il y ait eu vaiſemblablement des hommes réunis en ſociété, & auſſi policés peut-être que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux ſouterreins & les eaux, en changeant la ſurface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoies d'or & d'argent, qui ſont ſi propres à ſe conſerver dans les différentes ſubſtances terreſtres, n'ont preſqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon paſſe pour être la plus ancienne, & en la conſidérant en original, elle nous a paru abſolument fauſſe, d'une fabrique bien poſtérieure aux plus belles médailles de la Grece, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, ſont trop peu connues pour qu'on en puiſſe parler avec préciſion : elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge que M. Freret ne leur en accorde. (1)

---

(1) Suivant M. Freret (*Mémoires de l'Accadémie des Inſcriptions*, *tome* 18, *p.* 45,) aucune tradition, diſcutée de bonne foi, ne remonte à l'an 360 avant l'Ere vulgaire : il prétend que la période des Indous, nommée *Cal Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainſi les plus anciennes médailles indiennes ne paſſeroient pas, ſelon lui, la date de cette époque.

Mela, Pline & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils diſent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita ;* mais de quel déluge ont-ils voulu parler ? Le Cataclyſme dont les livres Egyptiens conſervoient le ſouvenir, avoit été un événement deſtructeur qui avoit défiguré & tranſpoſé tous les ſites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent auſſi quelques antiquités, prétenduement anté-diluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis ſubmergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrène.

Si l'on admet donc que le Continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleverſé par les cauſes ſecondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y exiſtoit une différence ſi marquée entre tous les objets de comparaiſon poſſibles de ces deux parties du globe.

Notre horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'induſtrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occaſionnés par les convulſions de la nature. Dans l'hémiſphere oppoſé, les hommes venoient ſeulement de deſcendre des rochers & des élévations où ils s'étoient refugiés comme des Deucalion : répandus dans des campagnes encore remplies de vaſe & de bourbier, leur conſtitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés

---

Mais les Bramines diſent, malheuſement pour M. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en eſt écoulé trois autres.

Vouloir fixer la chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'eſt une entrepriſe dont on pourroit dire ce que diſoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor eſt, profectò furor.*

dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient eſſuyé une altération eſſentielle & récente.

On connoît aſſez la qualité des terres nouvellement défrichées & ſaignées: les vapeurs fétides & groſſieres qui s'en élevent ſont par-tout également mal-ſaines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une Province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand : s'il faut une longue ſuite d'années pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de ſiecles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion conſidérable du globe envahie par l'océan, & revenue à ſec par l'évaporation, ou par d'autres cauſes quelconques?

Les conſéquences qu'entraîne un déluge, ſemblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés : ce n'eſt point aſſez que les débordements aient ceſſé, & que les eaux ſe ſoient retirées; le ſol, pour redevenir habitable & ſalubre, exige encore un deſſéchement parfait, que le temps ſeul peut amener: les lieux les plus favorables ſe recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'eſt qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nettoyer leur ſéjour par le travail & l'induſtrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce ſens, plus modernes que les nations de l'ancien Monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-ſaine, & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous ſurpris dans un état ſauvage, ou à demi-ſauvage. Le temps de ſe policer entiérement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer; les vallées & les campagnes devoient ſe deſſécher davantage, leur conſtitution devoit s'affermir, & leur ſang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreſte, comme l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec

mon ſujet pour que je puiſſe le paſſer ſous ſilence.

» Ce qui fait qu'il y a tant de nations ſauvages » en Amérique, dit-il, c'eſt que la terre y pro» duit d'elle-même beaucoup de fruits dont on » peut ſe nourrir. Si les femmes y cultivent autour » de la cabane un morceau de terre, le mays y » vient d'abord : la chaſſe & la pêche achevent » de mettre les hommes dans l'abondance ; d'ail» leurs les animaux qui paiſſent, comme les bœufs, » les buffles, &c. y réuſſiſſent mieux que les bêtes » carnaſſieres. Celles-ci ont eu de tout temps l'em» pire de l'Afrique.

» Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avanta» ges en Europe, ſi l'on y laiſſoit la terre inculte : il n'y viendroit guere que des forêts, des » chênes, & d'autres arbres ſtériles. (1) «

Le raiſonnement de ce chapitre eſt vicieux, en ce qu'il ſuppoſe comme vrai ce qui eſt faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'eſt pas poſſible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Ruſſes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois & les Eſpagnols étoient encore ſauvages, il y a quelques ſiecles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations ſauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut ſe nourrir ? Puiſque M. de Monteſquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage, & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu, il y avoit donc une autre cauſe qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreſte, & cette cauſe étoit la ſtérilité.

Une nation qui poſſede un terrein abondant en fruits s'humaniſera bien plutôt qu'une horde ſituée ſous un ciel âpre, & ſur une terre frappée de ſtérilité : auſſi voit-on que telle a été

(1) *Livre XVIII, Chap. IX.*

la marche de l'eſprit humain, & la naiſſance ſucceſſive des ſociétés : elle a ſuivi la gradation des climats & la fécondité du ſol. Sur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantées de figuiers, de palmiſtes & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civiliſés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Weſtphalie, qui broutoient des glands il n'y a que quelques années.

Ce n'eſt donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie ſauvage ; c'eſt au contraire le défaut de ſubſiſtance qui l'empêche d'en ſortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique ſeptentrionale pour ſaiſir toute l'inconſéquence de la propoſition de M. de Monteſquieu : jamais on n'a dit que cette vaſte région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles : nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée ; les indigenes y ont continuellement à combattre contre la diſette ; d'ailleurs ils étoient tous chaſſeurs ou pêcheurs, ſi les fruits de leurs forêts avoient pu les nourrir, ils ſeroient devenus frugivores, & auroient, au pied d'un arbre, paſſé tranquillement leurs jours, ſans errer, comme ils font, à deux ou trois cens lieues de leurs cabanes, pour pourſuivre, au travers des glaces, un Orignal qui ſouvent leur échappe. Ces grands voyages, qu'ils ſont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condenſées & réduites en un petit volume, peuvent aiſément ſe tranſporter pour ſubſtanter les chaſſeurs quand ils ſont malheureux ou ſéparés de toute habitation par des diſtances immenſes. (1) Quand ces proviſions

(1) Les Sauvages de Suſquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre verte* : elle eſt compoſée de bled d'Inde torréfié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité de ſel com-

viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre reſſource que dans une ſorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européans nomment *Tripe de Roche*; & dans la graine de l'avoine ſauvage, dont le Canada produit naturellement quelques eſpeces.

Les beſoins toujours renaiſſants de la vie animale abſorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral: il n'a pas le temps de ſonger à ſe civiliſer; il n'eſt point de ſon intérêt de ſe réunir, parce que les produits de la chaſſe diminuent en raiſon directe du nombre de chaſſeurs: l'agriculture ſeule multiplie ſes récoltes en raiſon du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le maïs en Amérique, dit l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*; mais on ſait qu'il y avoit au nouveau Monde vingt provinces où l'on ne connoiſſoit pas le maïs, ſur une où l'on en faiſoit uſage. D'ailleurs s'il falloit élever cette ſemence pour ſuſtenter la vie, à quoi ſervoient donc ces fruits abondants que le ſein de la terre y verſoit, à ce qu'on prétend, ſans peine & ſans culture, ſur la table des Sauvages? La vérité eſt que l'Amérique en général a été, & eſt encore de nos jours, une contrée fort ſtérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les Sauvages qui y ont connu le maïs, ne ſe ſoient pas civiliſés davantage; car il eſt certain que le

---

mun: une cuillerée ſuffit à une perſonne pour ſa ſubſiſtance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & pluſieurs nations errantes, ont auſſi leurs pâtes alimentaires: le *Kacha* des Tartares eſt en ce genre la meilleure compoſition qu'on connoiſſe. La poudre nutritive, inventée prétenduement en 1753 par M. Bouebe, Chirurgien du régiment de Salis, Griſons, n'étoit auſſi que du bled d'Inde broyé, grillé, mêlé de ſel & d'une graine carminative, qu'on croit être le cumin. Il eſt clair que cette recette a été copiée ſur le procédé des Sauvages de l'Amérique Septentionale.

Nord de notre Europe n'eſt ſorti entiérement de l'abrutiſſement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Aſie lui ont communiqué les grains comeſtibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'hiſtoire & l'origine de preſque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils ſont exotiques, & qu'ils ont été ſucceſſivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont enſuite naturaliſés. On peut aiſément s'imaginer quelle doit avoir été la diſette des anciens Gaulois, & ſurtout des Germains, chez qui il ne croiſſoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal ſe vivifie ſous la main de l'homme civiliſé : il meurt ſous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les buffles réuſſiſoient bien en Amérique, dit M. de Monteſquieu ; mais il eſt certain qu'il n'y avoit en Amérique ni buffles ni bœufs, qui y ont été, ainſi que les chevaux, tranſplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Orignaux du Canada ſont de la même eſpece que les Rhennes de la Lapponie : cependant les narels de l'Amérique ſeptentrionale n'avoient pas eu l'eſprit de ſoumettre ces animaux, ni de les apprivoiſer à paître en troupeaux ſédentaires ; ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les ſervices imaginables ; & les Sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs Orignaux. Les Biſons, que les Tartares ont amenés à la domeſticité, étoient également reſtés ſauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnaſſieres, le Canada ſeul en nourriſſoit un nombre preſqu'incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en apporte en eſt une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups

noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus ; & quoique ces animaux fuſſent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur eſpece qui habitent dans l'ancien Continent, ils avoient néanmoins aſſez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le paſſage tiré de l'*Eſprit des Loix*, qu'un raiſonnement de ſpéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les ſiecles : c'eſt le ſophiſme d'un grand homme.

Ce ſont la ſtérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie ſauvage. L'abondance l'amene à la ſociété: l'article de la ſubſiſtance doit être réglé avant qu'on rédige le Code légiſlatif : les loix ne ſont qu'utiles, la ſubſiſtance eſt indiſpenſable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la ſociété a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & ſtériles: on la voit paſſer & comme voyager de l'Aſie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grece, de la Grece dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie : & cette progreſſion ſuit exactement le degré de fécondité phyſique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie ſeroit ſans contredit le plus dépourvu & le plus ſtérile de tous : ſi elle reſtituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à ſon terroir ou à ſon climat, il ne lui reſteroit preſque rien : elle ne conſerveroit, entre les petites ſemences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreſte.

Les Américains étoient donc ſauvages, ou ſemi-ſauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient dompter une terre ingrate. En un mot ils manquoient d'inſtruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procuré, ils ſont trop indolents, trop lâches pour s'en ſervir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & ſur-tout celles des ſeptentrionaux, ſe ſont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainſi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes: & de cette ſimilitude apparente on a déduit des lignes de filiation & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre; mais les mœurs ſcythiques n'ayant été que les vrais caracteres de la vie ſauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle reſſemblance entre la façon d'exiſter de tous les Sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils ſont carnaſſiers, cruels, impitoyables à proportion de la ſtérilité du terrein qui leur eſt échu en partage, ou des défauts phyſiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & ſe faiſoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature : n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puiſſant lien de la ſociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'aſſemblent en de certaines ſaiſons & ſe ſéparent enſuite pour chaſſer chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le ſol étoit ſinguliérement avare, la néceſſité forçoit chaque individu humain à chercher ſa nourriture, & à employer tout ſon temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impoſſibles en un certain ſens : il devoit donc y régner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui ſe rapprochoient aſſez pour s'ôter mutuellement la ſubſiſtance. Auſſi les premiers Européans s'apperçurent-ils d'abord de cette triſte animoſité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres : ceux qui étoient demi-policés croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philoſophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonſtration de ſon ſyſtême, & il auroit pu ſe tromper.

La conſtitution de la vie ſauvage amene néceſſairement l'établiſſement des Tribus, & ces Tribus

ſont par-tout ennemies les unes des autres ; comme on l'obſerve chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyſſins, chez les Negres, chez les Caffrés, enfin parmi toutes les nations vagabondes qui ſe ſont diſtribuées en hordes ; & voici la cauſe de cette diſcorde univerſelle.

Par-tout où la propriété n'eſt point fixée, on ſe bat avec acharnement pour empêcher qu'elle ne s'établiſſe ; par-tout où la propriété eſt établie, on ſe bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes ſont ſi fort à craindre, que le dernier effort de la vertu eſt d'être parvenu à les aimer ; & on ne peut les aimer ſi l'on n'excuſe leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foibleſſes, les mêmes beſoins, & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur ſeroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils ſeroient infiniment moins méchants qu'ils ne le ſont, ou qu'on ne les ſuppoſe. D'ailleurs leur commun malheur eſt que l'injuſtice d'un ſeul être dérange l'équilibre & l'union générale : les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuiſſance ſinguliere, contenir cinq ou ſix tyrans avides & orgueilleux ; & c'eſt plus qu'il n'en faut pour enſanglanter la terre dans toute ſa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réfléxions extraordinaires ſur les Américains du Nord : ils ne peuvent trop s'étonner, dient ils, que ces peuples ſoient reſtés de tout temps chaſſeurs & libres. Je ne crois pas que l'Amour de la liberté naturelle ſoit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins, que dans celle des autres hommes : ſi on les a vus ſouvent en guerre avec les Français & les Anglois, c'eſt qu'on a voulu leur ôter la jouiſſance de l'air & de la terre : ce n'eſt pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur

exiſtence ;

exiſtence, encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter juſqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſoient des Spartiates qui attaquent de front & ouvertement les troupes Coloniaires; ils n'ont jamais eu cette noble hardieſſe, & font la guerre en ſe cachant. Quoique le ſieur du Pratz exagere juſqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il eſt contraint d'avouer qu'ils ſont ſingulierement lâches, timides, & que leurs attaques reſſemblent à celles d'une bande de voleurs qui ſe gliſſe de nuit dans une maiſon, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brûle le reſte. Jamais ils n'engagent un combat régulier & déciſif en plein champ: ces ſortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur ſont inconnues.

La ſupériorité qu'ont les peuples civiliſés ſur les peuples ſauvages, ne conſiſte que dans la perfection de leurs armes, & dans le mécaniſme plus ingénieux de leur tactique: quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi: on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fuſſent pas mieux policés que les Hurons le ſont, & qu'ils euſſent à faire à des armées Romaines dont la diſcipline ſurpaſſoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une ſurpriſe, au moins la bataille de Brême, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & diſputée avec toute l'opiniâtreté poſſible.

La vie ſauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme: la timidité des Américains venoit donc d'une autre cauſe que de leur façon d'exiſter: ils étoient peureux par inſtinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Co-

lonel Bouquet, qui a fait contr'eux l'expédition de l'Ohio en 1764, nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

» Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne ſont guere plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils aient des armes à feu. Ils expoſent rarement leurs perſonnes au danger, & ſe fient entiérement ſur leur adreſſe à ſe cacher pendant l'action : ils ne paroiſſent jamais à découvert, à moins qu'ils n'aient, par leurs hurlements effroyables, frappé de terreur l'ennemi engagé dans des bois impraticables : ils l'attaquent quand il eſt abſolument hors d'état de ſe défendre, & qu'il met bas ſes armes. «

Je demande ſi l'on eſt fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décelent tant de foibleſſe, lorſqu'ils ſont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrein faiſant partie de la chaſſe ou du pâturage de ces barbares puſillanimes, dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglois, ou qui que ce puiſſe être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre ſur laquelle ils peuvent ſe nourrir en chaſſant des orignaux, des caſtors & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injuſtice atroce des conquérants de notre hémiſphere, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne ſans doute d'un peuple fier & vaillant, auquel les Américains n'ont jamais reſſemblé.

Je me ſuis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été queſtion de

la liberté reſpective d'une peuplade ou d'une autre ; mais qu'il s'y eſt toujours agi de la ſubſiſtance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immenſe terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi ſe nourrir, auroit l'orgueil inſenſé de ſubjuguer une autre nation, auſſi pauvre qu'elle, par la ſeule paſſion de conquérir, cela n'eſt point dans la nature des Sauvages; car dès-lors ils ceſſeroient de l'être ; pour conſerver leurs conquêtes, ils ſeroient contraints de ſe policer, & leurs eſclaves, pour apprendre à obéir, ſeroient auſſi contraints de ſe policer. Le grand intérêt qui diviſoit donc tous ces peuples chaſſeurs, étoit la chaſſe même : c'étoit la ſource de l'éternelle diſcorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient aſſez rapprochées pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles* a écrit ſur ce ſujet: ſelon lui, » tous les Sauvages Chaſſeurs ſont en » paix : la guerre n'exiſte que chez les peuples cul- » tivateurs : l'agriculture engendre les guerres na- » tionales : la chaſſe adoucit le cœur de l'homme, » & l'amene inſenſiblement dans le ſein de la vie » ſociale : l'eſclavage eſt un bien, on a eu tort de » l'abolir. « Voilà une ſuite de paradoxes que M. Linguet a oſé faire imprimer.

Les Européans, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la ſupériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiſer, comme les Hollandois on fait avec les Hottentots au Cap de Bonne-Eſpérance, d'abord très-farouches, & devenus enſuite très-officieux. Ces Africains parlerent ainſi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux : » vous autres étrangers, venus de loin, vous » n'êtes après tout que des hommes comme nous ; » ſi vous en ſavez plus que nous, faites un mira- » cle en notre préſence, & nous reconnoîtrons

» votre ſupériorité. Si avec cela vous êtes juſtes &
» équitables, nous ſerons vos amis & vous pro-
» mettons nos ſervices. « M. Adrien Vaderſteel (1), Commandant du fort, fut d'abord embarraſſé par cette queſtion : il ſuppléa à tout par ſa hardieſſe & une préſence d'eſprit étonnante. Arrivé à l'aſſemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau-de-vie, y mit le feu & propoſa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu; ce qu'ils refuſerent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'oſez entreprendre : vous avez demandé un miracle, en voilà un dans toute les formes ; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps les Hollandois & les Hottentots ont été bons amis : il eſt vrai qu'on leur a payé le terrein ſur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la Compagnie, & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en eſclavage, comme on y réduit les Negres & les Indiens. Cet exemple, peut-être unique dans l'hiſtoire, & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandois, auroit dû être imité par toutes les Puiſſances qui ont formé des établiſſements dans les Iſles & le Continent des Indes occidentales. On ne ſauroit trop répéter qu'en détruiſant les Américains on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laiſſer ſubſiſter & s'y incorporer, comme on a fait aux Indes orientales avec les Javanois, les Malais, les Malabares, les Mogols & tous les autres peuples de cette partie de l'Aſie.

---

(1) Il eſt aſſez ſurprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'eſt lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce menſonge groſſier, & il a eu raiſon. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots : il ne s'eſt amuſé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé pluſieurs chapitres étant ivre.

Las Caſas, Evêque de Chiappa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laiſſer libres, de les porter au commerce, & de leur donner ſimplement des Gouverneurs. (1) Mais cet Eccléſiaſtique, d'ailleurs intrigant, cachoit des vues orgueilleuſes & immenſes, ſous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modeſtie : ſi l'on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il eſt impoſſible de lui pardonner d'avoir le premier, en Eſpagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Negres, de les déclarer eſclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Caſas, & qui attaque avec aigreur toutes ſes démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux Mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour propoſer la traite des Noirs, tant les idées étoient alors confondues: le fanatiſme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premieres notions du droit des gens: on fit les plus grandes injuſtices & on les défendit par les plus mauvaiſes des raiſons.

Avant que de conſidérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau Continent, je dirai

---

(1) Las Caſas demandoit mille lieues de côtes depuis Rio Dolcé, juſqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre ſemi-Militaire, ſemi-Eccléſiaſtique : il vouloit être Grand-Maître de cet ordre, & ſe flattoit d'apprivoiſer & de civiliſer 10000 Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans un tribut de 15000 ducats, & de 60000 ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injuſtice marquée ; ſi les Eſpagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Caſas étoit de ſe faire Souverain dans les Indes : il eſt certain que les Jéſuites ont, dans la ſuite, exécuté ce que Las Caſas avoit projeté, & ſe ſont ſervis de ſes Mémoires.

un mot du caractere moral des Sauvages du Nord, parce que cet article eſt très-obſcur, aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des obſervations particulieres qui contraſtent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui ſe contrediſent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reſte, pour trouver la vérité, qu'à faire uſage du diſcernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand M. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poéſie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux qu'en excellant dans la rhétorique: quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démoſthene, & ſurpaſſent celles d'Iſocrate, gardons-nous d'ajouter foi à M. Timberlake (1) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puiſque la ſtupidité eſt malheureuſement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues n'étoient pas ſi ſtupides, puiſqu'ils ont exactement rendu des diſcours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & auſſi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Perſan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Perſans & des Scythes.

Quand M. Timberlake nous aſſure que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur proſodie, n'ont aucune idée de la diverſité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix; qu'ils ne ſavent ni manier la ſcie, ni la hache; que rien n'eſt plus mal-adroitement conſtruit que leurs cabanes & leurs canots: quand il aſſure qu'ils ſont exceſſivement ivrognes, & à chaque inſtant les

(1) *The Mémoirs of Lieut. Henry Timberlake.* London 1766.

dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaiſe foi des marchands d'Europe ; alors nous pouvons croire que cela eſt poſſible, ſans outrager la raiſon ou le bon ſens.

La plupart des Relateurs Anglois, ſous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la ſatyre de leur propre nation : ils ſont pleins d'allégories, peut-être ingénieuſes, mais à coup ſûr inſupportables pour quiconque ne s'intéreſſe ni aux Bills du Parlement, ni aux Conſeils de S. James, ni à toute la révolution du Miniſtere Britannique. Des Ecrivains fort eſtimables, pour s'être trop fié à ces relations illuſoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïſme qui leur eſt inconnu, & une portion de bonheur dont ils ſeroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a ſans doute un milieu dans ces excès ; & nous nous flattons de l'avoir ſaiſi, en réduiſant l'Américain ſauvage à ſon inſtinct animal.

Il n'eſt proprement ni vertueux, ni méchant ; quel motif auroit-il de l'être ? La timidité de ſon ame, la foibleſſe de ſon eſprit, la néceſſité de ſe procurer ſa ſubſiſtance au ſein de la diſette, l'empire de la ſuperſtition & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin ; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur eſt de ne pas penſer, de reſter dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne ſe ſoucier de rien, quand ſa faim eſt appaiſée, & de ne ſe ſoucier que des moyens de trouver ſa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne conſtruiroit pas de cabane, ſi le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient : il ne ſortiroit pas de ſa cabane, s'il n'en étoit chaſſé par le beſoin : ſa raiſon ne vieillit pas ; il reſte enfant juſqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laiſſe la nature dégénérer à ſes yeux, ſous ſes mains, ſans jamais l'encourager & ſans la tirer de ſon aſſoupiſſement. Fonciérement pareſſeux par naturel, il eſt vindicatif par foibleſſe, & atroce dans ſa vengeance, parce qu'il eſt lui-même inſen-

ſible : n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ſes ennemis comme ſes meurtriers. Si ſes projets de vengeance étoient toujours ſoutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il ſeroit auſſi dangereux aux Européans, qu'il l'eſt à l'égard des petites hordes de ſa nation avec leſquelles il eſt en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui rendent la partie plus égale, & éterniſent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faiſoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui; le temps n'a ni adouci leur haine ni épuiſé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a compoſé, ſur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (1) qu'ils ſont exceſſivement orgueilleux, & n'eſtiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus ſurprenant des phénomenes ſeroit que des Sauvages, extrêmement ignorants, ne fuſſent pas auſſi extrêmement préſomptueux. Ne connoiſſant rien dans la nature entiere, ils ſont & doivent être timides, crédules, & par conſéquent ſuperſtitieux : s'ils entendent le tonnerre, ſi un objet nouveau les effraie, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : ils auront de la Divinité les idées les plus abſurdes, & la peindront preſque toujours comme un être mal-faiſant, qu'ils tâcheront d'appaiſer & de calmer par des ſacrifices & des offrandes : ils auront des ſorciers plutôt que des Prêtres.

L'autorité qu'ils reſpectent le plus, eſt celle des vieillards, qui peuvent tout parmi les Sauvages auſſi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas & qu'ils peuvent ſe procurer eux-mêmes leur nourriture ; mais dès que ces vieillards ſont épuiſés &

---

(1) *Kort fortaeling af de vilde volkes fornemmeſte indretninger, Skikke oc meninger by Jens Kraft* 1760.

décrépits, perſonne ne les aide ou les ſecourt: on ne leur apporte pas même à manger, & ils périſſent le plus miſérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnaſſiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chaſſer, & qu'ils ne manquent pas abſolument de forces pour reſpirer encore long-temps: leurs petits, dont ils devroient être naturellement ſecourus, ne montrent pas le moindre retour de tendreſſe pour les ſoins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude, qui nous ſaiſit d'horreur, ſoit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéreſſe qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé ſa croiſſance. L'homme ſauvage, en qui toute lumiere eſt éteinte & tout ſentiment oblitéré, ne s'écarte guere du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur inſtinct. (1) Cependant on a prétendu que, malgré ce caractere impitoyable, les Sauvages ne ſont pas barbares, mais que les peuples civiliſés le ſont. Ce jugement outré eſt celui d'un miſanthrope, ou d'un inſenſé, qui s'étudie triſtement à chercher des motifs pour haïr le genre-humain. Si les crimes ſont fréquents ches les nations les plus policées, il ne faut en accuſer ni les ſciences, ni les arts: ſi, chez ces nations, il s'éleve des deſpotes

---

(1) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaiſſent auſſi les vieillards qui ſurvivent à leur induſtrie & à leurs forces. Auſſi long-temps qu'un homme ou une femme ſont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité; mais dès que les forces leur manquent abſolument, leurs amis & leurs propres enfants les laiſſent périr d'inanition. Ce traitement eſt donc un caractériſtique des mœurs de tous les Sauvages: ceux qui ſont errants détruiſent les vieilles gens pour ne pas les laiſſer à la diſcrétion des ennemis ou des animaux carnaſſiers. Les Maſſagetes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des Dogues, *Dii meliorem piis, erroremque hoſtibus illum!*

qui écraſent tout ſous leurs mains ſanglantes, ſous leurs aveugles volontés, il ne faut pas en accuſer les loix, mais la lâcheté de ceux qui ne s'oppoſent pas au deſpotiſme, ou qui l'endurent, quoique, dans nul endroit de la terre, un ſeul homme ſoit plus fort que pluſieurs qui prétendent être libres & ſecouer leurs chaînes. Je crois que tous les deſpotes reſſemblent à Tibere, qui étoit lui-même ſurpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui déſobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ſes pieds, s'écria d'indignation : *ô homines ad ſervitutem paratos !* Cet exemple, pris de l'hiſtoire d'une République expirante ſous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les eſclaves ſont quelquefois auſſi coupables que les tyrans, & qu'il eſt difficile de ſavoir ſi la liberté a plus à ſe plaindre de ceux qui l'envahiſſent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaiſon de malheureux Aſiatiques, ſoumis aux caprices illimités d'un Sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination phyſique, il y a toute apparence que l'avantage ſeroit du côté des derniers : mais ce n'eſt pas des abus qu'il faut tirer des inductions ; c'eſt comme ſi l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, ſe porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropiſie, ni la peſte, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie ſauvage que dans la conſtitution ſociale : ces deux états ſont ſi éloignés, ſi oppoſés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaiſon ; ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître juſqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils ſont ſuſceptibles : il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui eſt impoſſible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris

par des maîtres groſſiers & ſtupides, retourner enſuite, à la premiere occaſion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs ſemblables. De grands Philoſophes ont raiſonné ſur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conſéquences fauſſes. Cependant il eſt certain que les impreſſions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'eſclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la ſociété, n'ayant par lui-même rien que d'aviliſſant, ils ne s'étoient pas cru compenſés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons ſavoir ſur ce ſujet ſe réduit à ceci : il y a des ſituations, des événements qui flattent l'homme ſocial, & qui feroient le tourment du Sauvage, ſi tout à coup la main d'un Dieu le tranſportoit de ſa cabane dans la ſphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer aſſez ſûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui ſont ſauvages, au milieu de la ſociété, juſqu'au terme où leur raiſon ſe developpe, & que l'inſtruction l'éclaire.

Fin de la premiere Partie.

RECHERCHES *PHILOSOPHIQUES* SUR LES AMÉRICAINS.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

De la variété de l'eſpece humaine en Amérique.

PLUSIEURS Auteurs ont ſoutenu que l'eſpece humaine n'étoit point diverſifiée en Amérique comme dans notre Continent, que toutes les figures & les viſages s'y reſſembloient, & que le maſque de l'homme y étoit le même. Il eſt vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à groſſes jambes, comme les Naires de Calicut, ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys & le Naturaliſte Bontius diſent qu'on en trouve en Aſie, ni enfin des femmes avec une excroiſſance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes : mais dans les ſeules Provinces ſeptentrionales on a compté trois

à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous ſommes propoſés de dépeindre dans un article particulier : on donnera enſuite l'hiſtoire complette des Patagons, devenus ſi célebres, ſans qu'ils ſachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité ſera ſuivi par la deſcription des Blafards de Panama, des Negres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel eſt l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la préciſion dans une ſi grande diverſité de matieres.

C'a toujours été le privilege, & peut-être auſſi la récompenſe de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas ſurvivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'inſtinct du vulgaire de ſe paſſionner long-temps pour des abſurdités venues de loin, & atteſtées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers Aventuriers qui firent au quinzieme & au ſeizieme ſiecles la reconnoiſſance des côtes de l'Amérique, furent preſque tous agités de la fureur d'en écrire des relations menſongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, uſa de tous ſes droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, ſans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du ſuccès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipſer, en plaçant à leur tour dans l'Eſtoilande des Sauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaiſante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils ſautoient très-leſtement : il paroît que le Philoſophe Maillet n'a point été fort diſpoſé à douter de leur exiſtence, au moins en parle-t-il aſſez ſérieuſement dans ſon *Telliamed*. Il ſe peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui aſſurent que la Tartarie nourrit

auſſi des monſtres ſemblables; mais le Philoſophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le ſens commun.

Les Emiſſaires que le Pape Innocent IV envoya avec des dépêches ſi ridicules au grand Kan, en 1246 (1), publierent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en ſe joignant deux à deux, couroient d'une vîteſſe extréme. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de S. Auguſtin, qui dit qu'il eſt très-perſuadé qu'il y avoit de ſon temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'eſprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre conſidérable, ſi l'on donnoit ſimplement la liſte des fauſſetés dont les premiers Relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires ſur l'Amérique: jamais la ſource des prodiges ne fut plus intariſſable; chaque nation de

---

(1) Cette ambaſſade étoit toute compoſée de Moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux ſe nommoient le *Frere Aſcelin* & le *Frere Plan-Carpin*: ils devoient ordonner au Kan des Tartares de ſe faire baptiſer, & lui enjoindre de la part du Pape de ſe déſiſter de ſes conquêtes en Aſie. Quand cette troupe d'enthouſiaſtes fut arrivée en Tartarie, elle refuſa de faire la révérence, ſelon la coutume du pays: enſuite elle propoſa de baptiſer. La réponſe qu'on leur fit eſt ſans doute digne d'être placée ici; c'eſt de *Frere Aſcelin* lui-même qu'on la tient.

» Les Tartares ayant oui cette réſolution, en furent grandement indignés & troublés, & dirent aux Religieux, » en grande colere & rage, qu'ils n'avoient que faire de » les exhorter à ſe rendre chrétiens & chiens, comme ils » étoient; que le Pape étoit un chien, & eux tous auſſi » de vrais chiens. *Frere Aſcelin* vouloit répondre à cela; » mais il ne put, à cauſe du grand bruit, des menaces, » cris & rugiſſements qu'ils faiſoient entendre. « *Bergeron, voyages en Aſie, dans les XII, XIII, XIV & XV. ſiecles, in-4°, pag. 68, à la Haye 1735.*

l'Europe eut ſon Hérodote & ſon Phlégon. En même-temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du nouveau Monde, les Eſpagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faiſoient nager des troupeaux de Sirenes dans la mer du Bréſil, les Français pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandois trouvoient des Negres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviſſe, au-delà de Parimaribo. (1) Le temps & la vérité ont fait diſparoître la plupart de ces merveilles, dont on n'a conſervé juſqu'à nos jours que les Géants des terres Magellaniques : c'eût été trop faire que de ſe dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eskimaux, qui different par le port, la forme, les traits & les mœurs des autres Sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanſans, que les Français nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien deſſinés, ſans le moindre veſtige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde ; tandis que les peuples qui les environnent ſont d'une ſtature médiocre, ont la phyſionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

---

(1) Cette fable des Negres à pieds décreviſſe a été renouvellée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois, au-delà de Parimaribo, un village entier compoſé d'eſclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écraſés par les cylindres des ſucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun ſcrupule de mutiler leurs Negres, & même de les empoiſonner, dès qu'ils en ſont mécontents. C'eſt ſur de ſemblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot diſtillé, qui tue en une minute.

Cette belle race des Akanſans, jadis aſſez floriſſante & nombreuſe, a eu ſes principaux établiſſements entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude ; mais les maladies & le poiſon de la petite-vérole ont fait chez elle, au commencement de ce ſiecle, de ſi horribles ravages, qu'elle eſt réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne poſſedent plus qu'un ſeul hameau, inſulté par ſes voiſins, & hors d'état de ſe défendre.

Quelques voyageurs aſſurent que toutes les nations de l'Amérique ſeptentrionale, quoique ſéparées de la Tartarie par une mer vaſte & orageuſe, reſſemblent ſi parfaitement aux petits Tartares, qu'il ſeroit impoſſible de les reconnoître, ſi leurs hordes venoient tout à coup à ſe confondre ou à ſe mêler.

Comme il exiſte auſſi des variétés très-ſenſibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'eſpece avec laquelle le rapport eſt le plus marqué : car il eſt avéré qu'on n'a pas vu d'Américains ſemblables aux Calmouks pour la laideur : ils en ſont différenciés par la forme du nez, qui manque preſqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares : ils en different encore par les yeux, qu'ils n'ont point ſi monſtrueuſement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus ſerrées, moins longues & moins plates. Il ne reſte donc que les Tunguſes de la Sibérie, avec leſquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau Continent ont quelques traits de reſſemblance.

On connoît aſſez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witſen, de l'Ambaſſadeur Yſbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de M. Antermony, qui, dans ſon voyage à la Chine, à auſſi viſité les Tunguſes : *& par tout ce que j'ai lu & oui conter des habitants du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui ſoit plus ſemblable aux Tunguſes :*

guſes : ils ne ſont pas même ſi éloignés les uns des autres qu'on le penſe. (1)

Cette diſtance que M. Antermony veut trouver ſi peu importante, eſt à peu près de huit cens lieues Gauloiſes, au travers d'un océan périlleux, & impoſſible à franchir avec des canots auſſi chétifs & auſſi fragiles que le ſont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguſes. D'ailleurs la langue des Canadiens eſt eſſentiellement différente du langage des Sibériaques ; ce qui ne ſeroit pas s'ils deſcendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglois paroît l'inſinuer. Il n'eſt pas le premier qui ait penſé à cette origine : un rêveur, nommé de Horn, a écrit ſur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans. (2) En liſant cet ouvrage ſans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'Auteur lorſqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de ſon temps, lorſqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs, qu'Hérodote nomme Yrcas, comme ſi l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circaſſes*, & *Souriquois*, nom que les Français ont donné aux habitants de l'Acadie, ſans ſavoir pourquoi. De Horn a pu ſe tromper : c'étoit un Savant qui du fond de ſa ſolitude répandoit ſes rêveries dans le public ; mais comment les compilateurs de *l'Hiſtoire univerſelle* ont-ils pu renou-

---

(1) *Voyage de M. Antermony, Gentilhomme à la ſuite de l'Ambaſſadeur de Ruſſie à la Chine.* Cet Ambaſſadeur étoit, ainſi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ſes Etats & la Chine ; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le ſuccès dont on s'étoit flatté, puiſque ce commerce, loin d'avoir proſpéré, eſt entiérement tombé, & il y a déjà quelques années que la caravane a ceſſé d'aller de la Ruſſie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Ruſſes pour long-temps.

(2) *Georgii Hornii de Originibus Américan. Lib. IV. Hag. Comit.* 1652.

veller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'appui d'une ſyſtême oublié depuis ſi long-temps, & ſi digne de l'être ? Ces compilateurs diſent qu'au cinquieme ſiecle les Huns, ſous la conduite de leur Tanjon, firent une incurſion en Europe : or, ajoutent-ils, ſi les Huns ont fait une incurſion en Europe, il s'enſuit néceſſairement qu'ils ont fait auſſi une excurſion en Amérique. En vérité je trouve ce raiſonnement beaucoup plus groſſier qu'il n'eſt permis à un ſophiſme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques paſſa, pendant les croiſades, de l'Europe en Aſie & en Afrique, s'enſuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuſes contrées ?

Les Scythes, les Tartares, les Huns n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déſerts où ils mouroient de miſere. Les ours & les neiges du Kamſchatka, les côtes toujours glacées du Nord de la Californie, les marais impraticables des Aſſenipoils, le lac Huron, la mouſſe, les fougeres & les forêts du Canada, ſont-ce là des objets aſſez attrayants pour tenter la cupidité des voiſins de la Chine, de la Perſe, de l'Inde, & du centre de l'Aſie, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours fleurie, ſemblent inviter toutes les nations pauvres à ſe réunir des extrêmités de l'univers ? Auſſi les Tartares, bien plus ſenſés que les Ecrivains de l'Hiſtoire univerſelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la baye de Hudſon.

C'eſt quelque choſe de ſurprenant que la foule des idiomes, tous variés entr'eux, que parlent les naturels de l'Amérique ſeptentrionale. Qu'on réduiſe ces idiomes à des racines, qu'on les ſimpliſie, qu'on en ſépare les dialectes & les jargons dérivés, il en réſulte toujours cinq ou ſix langues meres

reſpectivement incompréhenſibles. (1) On a obſervé la même ſingularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes eſt également multiplié, & rien n'eſt plus commun que d'y voir deux hordes voiſines qui ne ſe comprennent point; mais, malgré cette variété, on n'a point encore découvert juſqu'à préſent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement ſemblables. Si l'on ſuppoſoit donc pour un inſtant que les Hurons du Canada deſcendent des Tunguſes de la Sibérie, il s'enſuivroit que les Iroquois n'en deſcendent point; puiſque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, auſſi oppoſées entr'elles que le ſont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait uſage, & je dis qu'il eſt non-ſeulement naturel, mais néceſſaire, qu'il y ait, entre des Sauvages ſitués dans des climats ſi analogues, autant de reſſemblance que les Tunguſes peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chaſſe & de la pêche dans des pays froids, ſtériles, couverts de bois, quelle diſproportion voudroit-on imaginer entr'eux? Là où l'on reſſent les mêmes beſoins, là où les moyens d'y ſatisfaire ſont les mêmes, là où les influences de l'air ſont ſi ſemblables, les mœurs peuvent-elles ſe contredire, les idées peuvent-elles varier? Non: les ſeules facultés de l'eſprit peuvent être plus ou moins bornées.

---

(1) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique: il y a beaucoup d'apparence que la vie ſauvage, en diſperſant les hommes par petites troupes iſolées dans des forêts, occaſionne naturellement cette grande diverſité de langues, dont le nombre diminue à meſure que la ſociété, en raſſemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation: alors l'idiome le plus riche, le plus ſonore, devient prédominant & abſorbe les autres.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout ſera expliqué, tout ſera applani. Les Tunguſes logent dans des cabanes, les Américains y logent auſſi; cela n'eſt pas étonnant, ils ſont ſauvages. Ils vivent les uns & les autres diſperſés par petites familles, comme il convient à des chaſſeurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette ſeule étoffe pour ſe couvrir en hiver, il eſt naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils ſont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer: le ſilence & la ſombre horreur des ſolitudes qu'ils habitent leur inſpirent de la triſteſſe; ils préferent les liqueurs ſpiritueuſes & enivrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet aſſoupiſſement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguſes ſuſpendent leurs morts aux arbres; les Illinois de l'Amérique les ſuſpendent de même, parce qu'ils ſont trop pareſſeux pour les brûler, & que la terre, ſouvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne ſe laiſſe point ouvrir; & il eſt en tout temps difficile d'y creuſer avec d'auſſi mauvais inſtruments que le ſont ceux des Sauvages. On ne ſoupçonneroit pas que les cauſes phyſiques & la nature du climat influent juſques ſur la ſépulture des nations: on en a néanmoins une preuve aſſez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cens ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers ſont déjà menacés d'une prochaine diſette de bois de chauffage. Dès le ſecond ſiecle, les Romains preſſentirent la néceſſité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les bûchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux inſectes & à la putréfaction, dont la ſeule idée leur faiſoit horreur: accoutumés à conſerver les cen-

dres de leurs ancêtres, & à les compter au nombre de leurs richeſſes, ils ne pouvoient ſe réſoudre à les répandre au ſein de la terre.

La Religion chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit groſſiérement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguſes ont des ſorciers qu'ils nomment *Schames* : les Américains ont auſſi des ſorciers que nous avons nommé *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares euſſent des ſorciers, puiſque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans ? car quand on leur faiſoit l'injuſte honneur de les brûler, on les reſpectoit encore, ſans quoi on les auroit laiſſé vivre.

Lorſque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne ſavent point, ils ſe mettent ſur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, treſſé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (1) Quand les anciens Jongleurs Américains prédiſoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un ſeul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie aſtrologique, & les Septentrionaux à la ſorcellerie par inſpiration : il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie : ſuivant cette ordonnance, celui qui s'excuſe d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, eſt réputé prophête lui-même : on le renferme juſqu'à ce que le temps mar-

---

(1) Voyez *Drie-Jarige Reiſe naar China te lande gedaan, door den Moskoviſchen Afgeſant. E. Ysbrants-Ides*, in-4°, page 35, Amſterdam 1704, édition originale. L'Auteur dit qu'il a rendu viſite à un de ces *Schames*, qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit ſi peſant, qu'il eut de la peine à le ſoulever d'une main.

qué par la prophétie ſoit arrivé : ſi l'événement ne juſtifie pas la prédiction, le Juge doit examiner ſur quels fondements le priſonnier s'eſt riſqué de pronoſtiquer, & doit le châtier ſuivant l'exigence du cas. (1) On peut dire que ce réglement du Czar ne réprime les petits prophêtes que pour mieux encourager les grands, qui n'annonceroient que des choſes qui dévroient s'accomplir dans cent ans, comme, par exemple, la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguſes plantent un piquet par-tout où bon leur ſemble, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & diſent : *voilà notre Dieu ! proſternons-nous, rendons-lui hommage* ; & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Caſtor, la fichent ſur un bâton, & diſent : *voilà notre Manitou, notre Génie ſuprême ! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces uſages religieux, me répondra-t-on, une affinité ſi indubitablement marquée, qu'il n'eſt point poſſible de s'y méprendre : mais ſans parler ici de tant d'analogies nationales, dues ſimplement au hazard, il eſt ſûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chaſſeurs qui ne connoiſſent rien de plus merveilleux au monde que la robe des Zibelines & des Caſtors, n'a rien qui doive nous étonner. C'eſt l'utilité qui a conſacré & déifié preſque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adoleſcence & l'égarement, ont adreſſé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fourniſſent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le beſoin ont donc érigé les Idoles,

(1) *Voyage en Sibérie, contenant la Deſcription des mœurs & des uſages des peuples de ce pays, par M. Gmélin, Profeſſeur de Chymie & de Botanique, &c.*

l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels ſont à peu près les rapports qu'on obſerve entre les Tunguſes & les Canadiens ; mais il y a auſſi des différences plus ſenſibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger ; ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes ; d'où il s'enſuit qu'une partie de leur ſubſiſtance étant toujours aſſurée, ils ne font pas la chaſſe à des diſtances bien conſidérables de leurs cabanes, & ſuivant M. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq werſtes : ils n'ont pas beſoin d'être continuellement en guerre avec leurs voiſins pour la poſſeſſion du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laiſſé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, aſſujettis par les Sibériaques ; l'idée de les apprivoiſer ne leur eſt jamais venue : ils errent à cent & cinquante lieues de leurs caſes, pour tuer un Caribou, qu'ils pourroient avoir en tout temps ſous la main, s'ils avoient eu la même induſtrie que les Tunguſes. S'ils (1) avoient eu cette induſtrie, ils ne ſe ſeroient pas trouvés dans la triſte néceſſité de ſe battre ſans ceſſe avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chaſſer ſur le même terrein. Ces différences ont eu leur ſource, comme on le voit, dans la ſubtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées & plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion auſſi altérée que l'eſt celle des indigenes du nouveau Monde.

---

(1) Comme ceux d'entre les Tunguſes, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dreſſés. Cette même race de chiens, à muſeau effilé & à oreilles droites, exiſtoit auſſi en Amérique avant la découverte ; mais les Sauvages n'en tiroient preſqu'aucun ſervice, & ne l'employoient à aucune eſpece de travail.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique conſtituent une quatrieme variété qui ne reſſemble en rien aux races ſeptentrionales, ſi l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil ſur toute la ſurface du corps. Elle ne reſſemble pas davantage aux Européans, aux Chinois, aux Tartares, aux Negres; enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils ſont aſſez bien faits: il y en a, à la vérité, quantité qui ſont monſtrueux à force d'être petits; d'autres qui ſont ſourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naiſſant. (1) Ce ſont apparemment les travaux exceſſifs auxquels la barbarie des Eſpagnols les aſſujettit, qui y produiſent tant d'hommes défectueux: la tyrannie y a influé juſques ſur le tempérament phyſique des Eſclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, liſſes, le teint roux, olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naiſſent par ci par là dans la vieilleſſe; les hommes & les femmes n'y ont point ce poil folet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté: ce qui les diſtingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois, c'eſt le caractere de leur dégénération, comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut ſervir à repréſenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama juſqu'au Chili, où le ſang ſemble avoir été le plus épuré, & l'eſpece moins affoiblie que par-tout ailleurs aux Indes occidentales.

(1) Voyez *Ulloa, page 233, t. 2.*

dentales. Cependant elle y eſt encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les iſles & la plage de l'Orient, depuis la côte déſerte des Patagons juſqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne different des premiers qu'en ce qu'ils ont la ſtature un peu plus haute, le corps plus vigoureuſement muſclé, les ſourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines ſont fort creuſes & fort larges. Il y a dans la ſtructure de leurs yeux quelque choſe d'aſſez remarquable : les commiſſures des paupieres, peu fendues, ne ſe terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & maſquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aſpect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour ſe contrefaire & ſe défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrieme partie du monde un ſeul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le ſommet ſe terminoit en pointe ; d'autres à tête applatie, avec un front large & le derriere écraſé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement ſphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages, qu'on nomme, à cauſe de leur monſtruoſité, *Têtes de boule*, n'en paroiſſent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter.

ſans qu'il en réſulte un défaut eſſentiel qui dépare toute la ſtructure de l'animal.

Enfin, on a vu ſur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée, c'eſt-à-dire applatie ſur la face, ſur le haut, ſur l'occiput & les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il eſt difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverſes les os du crâne, ſans endommager notablement le ſiege des ſens, les organes de la raiſon, & ſans occaſionner ou la manie, ou la ſtupidité; puiſque l'on voit ſi ſouvent que de violentes bleſſures ou de fortes contuſions, faites à la région des tempes, jettent pluſieurs perſonnes dans la démence, & leur ôtent pour le reſte de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'eſt pas vrai, comme on l'aſſure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles: il faudroit en ce cas qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés; ce qui eſt impoſſible même dans la ſuppoſition. L'anarchie & mille cauſes deſtructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux aſſemblages de lunatiques: un homme de jugement régira pluſieurs imbécilles, & pluſieurs imbécilles attroupés ne ſauroient ſe gouverner eux-mêmes: ce ſont des automates briſés ou affoiblis, dont une force étrangere doit animer les reſſorts, ſi l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde: il y en avoit ſans doute dans preſque toutes les grandes peuplades, où l'on leur portoit le même reſpect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient, parce qu'on les regarde comme des êtres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refuſé le dangereux préſent de la raiſon.

Les habitants du Vallais ſont dans la même perſuaſion à l'égard des *Cretins*, ou des fous à

longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la ſuite.

Si l'on pouvoit ſe dépouiller de ces préjugés barbares qui excuſent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : ſi, du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les payſans Suiſſes & les Turcs, qui tâchent d'adoucir le ſort de ces créatures infortunées, ſont moins cruels que nous qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'eſpece, qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature on ajoute les maux de la captivité, ſans eſſayer ſi la maladie eſt incurable ou non : elle ne l'eſt ſûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louiſiane ont été dans cette carriere auſſi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & ſans ſaignée : la principale recette dont ils uſent eſt, au rapport de M. Dumont, une compoſition faite avec de la graine de laitue & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'une & de l'autre, la broient dans un mortier ou un pilon à la ſauvage, juſqu'à ce qu'il s'en forme une eſpece d'opiat, dont ils font prendre matin & ſoir le poids de deux à trois dragmes (1), & le Relateur ajoute que tous les patients guériſſent radicalement, ſoit qu'ils aient perdu le ſens à l'occaſion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand M. Dumont auroit ſur lui-même éprouvé ce remede, il ſeroit encore permis de douter ſi l'effet en eſt auſſi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la ſemence de lai-

(1) *Mémoires ſur la Louiſiane, page 299, tome II, Paris 1753.*

tue & des noix concaſſées ne puiſſent autant opérer ſur des cerveaux malades, que l'hellébore & l'anacarde, dont le ſort a été fort ſingulier : pluſieurs Médecins ont ſoutenu qu'il reſtauroit toutes les facultés de l'ame & guériſſoit la folie : une autre faction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célebre Hoffman (1), a ſoutenu, au contraire, que l'anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleverſoit les eſprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait devoit être nommé à juſte titre la confection des ſots.

Les Sauvages jugent ſi un homme eſt en délire ou non, par trois obſervations : s'il ne ſe marie point après avoir atteint l'âge convenable ; s'il refuſe d'aller à la guerre, lorſqu'elle eſt déclarée ; s'il ne va pas à la chaſſe, il eſt réputé imbécille, & jouit en conſéquence de toutes les prérogatives attachées à cet état ; chacun ſe fait une fête de le poſſéder dans ſa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces ſignes de démence, qui nous paroiſſent ſi équivoques, ne le ſont pas parmi des peuples où la plus haute ſageſſe ſeroit la derniere des folies. Au reſte, ce n'eſt pas par un ſentiment de bienfaiſance que les Sauvages en agiſſent ainſi avec les imbécilles ; mais par un préjugé ſuperſtitieux, qui heureuſement produit un bon effet.

---

(1) Quoique M. Hoffman déclame avec force contre l'uſage de l'anacarde, il raconte cependant qu'un homme ſtupide, ignorant & incapable d'inſtruction, devint en peu de temps ſi ſenſé & ſi ſavant, après avoir pris de *l'électuaire d'anacarde*, qu'il obtint *une chaire en Droit* ; mais peu d'années après il devint ſi ſec, ſi altéré, qu'il buvoit juſqu'à s'enivrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ſes concitoyens, & mourut miſérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécille, ou que l'anacarde produit de meilleurs effets que M. Hoffman ne le ſuppoſe, puiſqu'il eſt poſſible que cet homme ſeroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'anacarde.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on ſait que la ſubſtance oſſeuſe ne ſe durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle eſt très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ſes couches, à force de preſſer & de manier la tête de ces créatures, la façonne à ſon gré : pour l'applatir, elle met ſur le front & l'occiput deux maſſes d'argille, qu'on comprime inſenſiblement, juſqu'à ce qu'on voie ſortir des narines une matiere blanchâtre ; alors l'opération tend à ſa fin & le monſtre paroit. (1) Les fibres & les nerfs, encore ſouples & pliants, s'adaptent à cette forme ; le cerveau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur conſiſtance, & que la boîte du crâne s'eſt conſolidée, on ne peut plus y rien déranger ſans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les bleſſures faites à la tête des perſonnes âgées ſont preſque toujours dangereuſes à la vie ou à la raiſon ; pendant qu'elles ne nuiſent pas tant aux enfants & aux impuberes.

Je ne diſconviens pourtant pas que ces compreſſions n'aient toujours des ſuites plus ou moins mauvaiſes : je doute même que le maniement des Accoucheuſes d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, ſoit une pratique & bien utile & bien néceſſaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal faites, ſuivant qu'elles ont été plus ou moins preſſées avec mal-dreſſe par des mains ignorantes. Peut-être cet uſage dérive-t-il

---

(1) Les femmes ſauvages diſent qu'elles applatiſſent la tête de leurs enfants, afin qu'elles puiſſent un jour reſſembler à la pleine Lune. Il eſt vrai que pluſieurs peuples Américains ont l'occiput écraſé, ſans que la mere l'ait comprimé ; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne ſont pas bourrés, & ne conſiſtent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit inſenſiblement.

encore de la barbarie des peuples groſſiers, qui ont de tout temps & dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déjà remarqué que les anciens Naturaliſtes qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laiſſés induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qui ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monſtres compoſés des traits du chien & des traits de l'homme : il eſt vrai que la plupart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dire ; mais que penſer de S. Auguſtin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui, en parlant ſérieuſement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la baſſe Ethiopie (1) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, à qui il eut le bonheur de prê-

(1) *Auguſt. Serm.* 37, *ad fratres in Eremo. tome VI. édit. Paris, page* 345. » Vidimus & in inferioribus » partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantùm » in frontes habentes, quorum ſacerdotes à converſa- » tionibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis » ſe abſtinebant..... «

Ce ſaint Pere ne ſe contente pas d'aſſurer, dans ce merveilleux Diſcours, qu'il a vu des Cyclopes ; mais il ajoute qu'il a rencontré en même temps un grand nombre d'hommes & de femmes ſans tête : *vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de ſaint Auguſtin n'eſt pas de ſaint Auguſtin ; comme ſi l'on ne trouvoit pas, dans les écrits de ce Docteur de l'Egliſe, une infinité de paſſages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire ce Diſcours en queſtion.

Dans l'Hiſtoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Profeſſeur Baumgartem, on tâche de démontrer ſérieuſement qu'il y a des peuples Acéphales, & par conſéquent, dit-on, ſaint Auguſtin en a vu. Nous avons cru que ce ſeroit abuſer du reſpect dû au Lecteur, que de rapporter les puériles abſurdités qu'on lit, à cette occaſion, dans cette prétendue Hiſtoire de l'Amérique.

cher l'Evangile ? Il n'eſt pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiſer des êtres qui n'ont jamais exiſté, ni dans la baſſe Ethiopie, ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extaſié par ſon zele, lorſqu'il a cru voir ce qu'il eſt impoſſible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Égliſe, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une ſorte de Sauvages qui n'ont preſque point de col, & dont les épaules ſont auſſi exhauſſées que les oreilles. Cette monſtruoſité eſt encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertebres du col ſont forcées de rentrer, pour ainſi dire, dans la clavicule. Ces Barbares paroiſſent de loin avoir la bouche dans la poitrine, & ſeroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthouſiaſtes la fable des Acéphales ou des hommes ſans tête.

Je ne penſe pas que l'envie d'inſpirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à ſe contrefaire auſſi cruellement que le font les Omaguas & pluſieurs autres. C'eſt à une fauſſe idée qu'ils ſe ſont formée de la beauté & du mérite corporel qu'on doit rapporter ces uſages déraiſonnables, qui ne ſont pas incompatibles avec les inſtitutions des ſociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écraſés des Chinoiſes feroient croire que les Chinois n'ont pas le ſens commun, ſi ce n'étoit le propre de l'eſprit humain de confondre dans tous ſes ouvrages le bien & le mal, l'extravagance & la ſageſſe.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit auſſi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens ſe les faiſoient deſcendre juſques ſur les épaules ; & comme les premiers Caſtillans ne ſurent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *Los Orejones*, les Oreillons ; nom qui

a ſubſiſté juſqu'à préſent dans quelques provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargiſſent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il eſt certain que les humeurs & les ſucs nourriciers de la tête ſe jettent ſur ces parties, & favoriſent l'excroiſſance qu'on veut y occaſionner, ſans quoi il ſeroit impoſſible que la ſimple extenſion pût produire une ſi grande circonférence, ſans que l'épaiſſeur du lobe ſoit diminuée ſenſiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & ſans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Aſie, & quelques familles Eſpagnoles des environs de la Biſſadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice; & non du climat ou de la conſtitution de leur tempérament. Il n'en eſt pas de même des Indiens goîtreux qui ſéjournent au bas des Cordilieres: (1) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les ſources froides qu'ils boivent, leur produiſent cette extumeſcence au goſier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'eſt un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tiſſu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres ſi démeſurés qu'ils leur deſcendent au-delà de la poitrine: plus cette humeur eſt-elle chez eux gonflée, & plus y reſpecte-t-on ceux qui en ſont pourvus, là où perſonne n'en manque: c'eſt un moyen de s'attirer de la conſidération. Ces Montagnards ont eu raiſon, paroît-il, de ſe glorifier d'une ſingularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils ſe chagrineroient en vain,

(1) Voyez *dans la grande collection in-folio de Thevenot, tome II, le voyage du ſieur Acarette au Pérou, page* 11.

puiſque tous les remedes imaginables ne ſauroient dompter ce mal endémique, qui a régné il y a dix-huit ſiecles comme il regne de nos jours.

Les Eſpagnols, très-ſujets aux écrouelles, qui font auſſi des eſpeces de goîtres, ont long-temps réuſſi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraiſes froncées, qui leur couvroient non-ſeulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton: & comme l'Eſpagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reſte de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne ſe doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on ait obſervé juſqu'à préſent parmi les hommes goîtreux, c'eſt qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre méchaniſme. M. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suiſſe un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gaſtri-mythe, & ruminant: Peyere fait auſſi mention de deux Suiſſes goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la preſſion de cet appendice ſur l'éſophage y arrête quelques aliments qui rentrent une ſeconde fois dans la bouche, d'où réſulte une eſpece de rumination, comme dans ces animaux que les Phyſiciens ont nommés *Ruminantia ſpuria.*

Outre les Indiens goîtreux, les Hiſtoriens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélaſines ou inciſives, une en haut & une en bas. Cette défectuoſité n'étoit rien moins que naturelle: Garcilaſſo dit que les ſujets de ce canton ayant maſſacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cuſco & le fils de l'Empereur, on envoya contr'eux une forte armée qui les ſoumit, & l'Inca alors régnant, pour imprimer à toute cette génération le ſouvenir de ſa déſobéiſſance, lui fit arracher deux dents du milieu des mâ-

choires. (1) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint enſuite une diſtinction par l'opiniâtreté des peres & des meres à ôter ces mêmes dents à leurs enfants; ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette Province juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols.

Comme on a auſſi trouvé dans le Congo & à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a ſoupçonné que quelques Negres, employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet uſage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il ſoit très-rare que des Negres, une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il ſe peut néanmoins que les commerçants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la perſuaſion où ils ont été pendant tant d'années que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger; & ils ne ſe trompoient pas de beaucoup. Malgré la poſſibilité, dis-je, que les Africains aient reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, longtemps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que les Negres de la nouvelle Guinée s'ôtent auſſi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais exiſté aucune correſpondance entr'eux & les Indes occidentales; tant les hommes ſont originaux, lors même qu'ils paroiſſent ſe copier. L'idée que la bouche ſeroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura ſuffi pour en rejetter deux, & pour ſe moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles ſont à peu près les principales obſervations qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vaſtes contrées en Amérique où l'on n'a jamais pénétré,

---

(1) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & pluſieurs autres contrediſent.

& où l'hiſtoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquiſitions, ſi des Philoſophes formoient le projet d'y voyager : nous ſavons qu'il y a d'autres contrées dont on a ſouſtrait à deſſein la connoiſſance au public. Ceux qui, en abuſant à la fois de la ſainteté de leur miniſtere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, ſe ſont érigés en petits tyrans ſous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire ni de leur intérêt de donner des relations trop ſinceres de leurs conquêtes : les Hiſtoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, ſont écrites avec tant de partialité & ſi peu de diſcernement, qu'il n'eſt pas poſſible d'y ajouter foi : ce ſont des eſpeces de légendes ; & je crois que le lecteur n'eſt pas médiocrement édifié, lorſque Charlevoix lui aſſure que dans ce pays qu'il décrit on voit d'énormes ſerpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Miſſionnaires qui ſe jettent quelquefois à corps perdu ſur ces animaux entreprenants, pour ſauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il eſt ſurprenant qu'on ait toujours objecté aux Jéſuites leurs établiſſements du Paraguai comme des uſurpations de la derniere importance, & qu'on ait gardé le ſilence ſur leurs poſſeſſions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur ſituation, leur richeſſe, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il eſt vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé ſont des tréſors ineſtimables pour le Paraguai ; mais c'eſt une Province méditerrannée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan ſans toucher à Buénos-Air s ; tandis que la Californie forme une Péninſule immenſe, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jéſuites ont ſenti de quelle conſéquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les

notions de la Californie le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible. Le Lord Anſon eſt le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déjà dangereuſement puiſſante dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impreſſions ſiniſtres que pouvoit laiſſer dans les eſprits la Relation du Commodor Anglais, les Jéſuites de Madrid ſe déterminerent à publier une *Hiſtoire naturelle & civile de la Californie.* (1) Cet Ouvrage, à tous égards original, donne une haute idée de l'adreſſe de ceux qui l'ont compoſé; car quand on a lu avec attention cette Hiſtoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne ſait abſolument rien: on reſte dans l'illuſion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays, ſans en rien dire, tant les Auteurs ont ſu par des tranſitions bien ménagées voiler tous les objets intéreſſants, pour s'étendre à perte de vue ſur des minuties, ſur des miracles, & s'appeſantir ſur des détails étrangers au fond de la matiere: on y apprend ſeulement que le Lord Anſon n'a pas rendu aux Jéſuites toute la juſtice que méritoit, de la part même d'un Proteſtant, le zele ſaint & reſpectable qui a toujours caractériſé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémiſphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninſule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne ſait quelles limites lui aſſigner du côté où ſa baſe va ſe réunir à la côte occidentale du Continent. (2) Cette étendue doit être tout au moins

---

(1) Cet Ouvrage parut à Madrid en 1758, ſous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Eſpagnol on le traduiſit en Anglois; enſuite en Hollandois, ſous le titre de *Natuurlyke Hiſtorie van California, Haerlem* 1761. On vient d'en publier une traduction françaiſe, dont on auroit pu ſe paſſer.

(2) M. de Buache prétend qu'il a réduit la Californie à ſes juſtes bornes; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique n'eſt pas toujours de la com-

de quatre à cinq cens lieues, ſur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30 & de 10 mille, ſelon qu'on meſure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & ſe termine en pointe juſqu'au Cap de S. Lucar, giſant au 23e degré de latitude ſeptentrionale; de ſorte que ce pays a, dans notre zone, à peu près le même climat qu'a le Paraguai dans la zone tempérée auſtrale. La qualité du ſol eſt, aux environs de Loretto, excellente & ſuſceptible de toute ſorte de culture & d'amélioration: la vigne réuſſit dans les montagnes: les rivages de la mer vermeille ſont, à la vérité, fort marécageux, & paroiſſent avoir été jadis totalement noyés: on y voit encore une infinité d'amas de ſable marin & des mares pleines d'eaux ſaumâches, mais dont on peut faire des ſavanes à peu de frais. Le cordon de rochers qui bordent les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de conſtruction manque à la pointe du ſud, où il ne croît guere que des buiſſons & des arbuſtes rampants: les quartiers du Nord nourriſſent des forêts prodigieuſes, peuplées de gibier. Le principal animal carnaſſier qu'on y connoiſſe, eſt le Tigre-poltron, ſemblable à celui du Canada: les Loups, ſi l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y ſont introduits que depuis quelques années; avant cette époque on n'y en avoit jamais vu. On y rencontre auſſi des Ours & des troupeaux entiers de Biſons.

En 1697 les Jéſuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, ſous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva-Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en reſſources, actif, infatigable, ardent pour le bien

---

pétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap Blanc, n'ont jamais été priſes aſſez exactement pour qu'on puiſſe déterminer leur ſituation reſpective.

de ſa Compagnie, initié dans toutes ſes maximes; & par conſéquent peu ſcrupuleux ſur la nature des expédients, & capable de tout oſer: il examina l'état des choſes, vainquit les obſtacles, conçut des eſpérances, & poſa la baſe de cet édifice des miſſions de la Californie, que ſoixante-dix ans de politique & de travail ont conduit à ſon plus haut point, ou, ſi vous voulez, à ſa ruine.

M. Anſon dit que le premier terrein où ces Religieux s'établirent leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit ſur la Californie, dont la propriété appartenoit aux indigenes, & ce n'eſt ſûrement point ſa donation qui y a attiré les Jéſuites; mais voici les véritables cauſes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles, qui eſt, comme l'on ſait, ſur les parages de cette Péninſule & des Iſles voiſines, plus fertile & plus riche que ſur ceux de Panama, d'Ormus, de Baſſora & du Malabar enſemble.

Tous les coquillages qui croiſſent ſur cette plage favoriſée de la nature, ſe diſtinguent par le luſtre & la fineſſe de leur émail, qu'anime le coloris le plus éblouiſſant: les huîtres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une ſeule barque y pouvoit alors ramaſſer, de calcul fait pendant la ſaiſon, pour ſoixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme preſque réguliere.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris terre à la Californie, qu'on l'accuſa de pêcher jour & nuit avec tous ſes eſclaves. En effet, on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers, toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majeſté Catholique le quint ordinaire qui ſe montoit à 12000 écus: on envoya en Cour pluſieurs Mémoires pour ſe plaindre des rapines de Salva-Terra & de ſes complices, qui ſe virent enfin dans la néceſſité de ſe juſ-

tifier, en dreſſant un *Factum* qu'on lit dans l'hiſtoire de la Californie, publiée par les Jeſuites Eſpagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des ſcélérats ont oſé lui faire l'affreuſe imputation de ſouſtraire des perles, prouve que, loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conſeillé aux Eſpagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces inſtrumens du luxe apportent un obſtacle manifeſte au progrès du ſalut: c'eſt bien peu connoître, dit-il, notre déſintéreſſement, que de nous objecter des crimes ſi bas, dont nous ſommes incapables par état: d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit ſi bien mérité dont jouiſſoient alors les Jéſuites à la Cour de Madrid, produiſit tous les effets que la Société en attendoit: Sa Majeſté aima mieux croire que la propagation des perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de ſoupçonner les Jéſuites capables de les dérober, contre le droit des gens: les Miniſtres firent ſemblant de penſer la même choſe.

Salva-Terra, après avoir repouſſé ſi victorieuſement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majeſté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Eſpagnoles ſtationnées en différents endroits de la Californie pour la défenſe des côtes: il allégua des raiſons aſſez mauvaiſes pour démontrer que la choſe, quoique ſans exemple, étoit juſte & utile: auſſi ſa demande fut-elle accordée. Les Officiers & les ſoldats reçurent ordre d'obéir aux Miſſionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La poſtérité ne croira point qu'on ait pu tellement méſuſer de la piété d'un Monarque, faſciner ſon eſprit juſqu'au point de le plonger dans un total oubli de ſes intérêts, & lui inſpirer de la ſécurité, lorſqu'on creuſoit un abyme ſous ſes pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Eſpagne dans ce temps d'aveuglement, on

eſt ſurpris qu'elle ſoit encore en poſſeſſion du Pérou & du Mexique.

Les Jéſuites dirent, pour excuſer cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque inſtant en danger en prêchant l'Evangile à un peuple auſſi brut que le ſont les Californiens indigenes, ils devoient, malgré eux, ſe faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la converſion de ces furieux, qui ſont, au rapport de tout le monde, les Sauvages les plus paiſibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les ſoldats Eſpagnols indignés de ramper ſous le commandement de Moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jéſuites (1) avouent eux-mêmes qu'on vit à cette occaſion arriver en Cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes ſéditieux, arrachés par le déſeſpoir de la bouche des mécontents; ils avouent que Salva-Terra caſſa de ſa propre autorité un Capitaine, un Sergent, & licentia une compagnie entiere de la garniſon de Loretto, qui avoit oſé murmurer contre le gouvernement eccléſiaſtique.

2. Il eſt conſtant que les Jéſuites ſe ſont imaginés long-temps, qu'en étendant leurs miſſions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le nord-eſt de cette Péninſule, à un grand pays habité par une nation riche & civiliſée, dont tant de voyageurs ont ſoupçonné l'exiſtence: il y a même des Auteurs, comme Acoſta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ſes maſſacres & de ſes déprédations, un nombre conſidérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des tréſors ineſtimables. Cortez lui-même a été dans cette

(1) Voyez *Natuurlyke Hiſtorie van California*. E. D. page 433 & ſuivantes.

cette perſuaſion, à laquelle il eſt fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie, dans un temps où ſa préſence étoit ſi néceſſaire au Mexique, dont la conquête ne put aſſouvir ſa cupidité : il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des côtes ſauvages pour y chercher des richeſſes qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume ſi l'on raſſembloit tout ce que les relations ont dit de cette contrée merveilleuſe qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jéſuites ſe ſont flattés long-temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près ſemblables, au commencement de ce ſiecle, ſes nombreux établiſſements ſur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado*, qui lui paroiſſoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus abſurdes paſſent par la tête des avares : leurs richeſſes imaginaires ſont infinies.

En liſant tout ce que le Jéſuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la poſſeſſion de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il dans le tranſport de ſon zele ! ſi nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y ſauver !

» Ce que l'on débite des richeſſes & des tréſors du » *Dorado*, dit-il, n'a rien qui doive nous éton- » ner ; car en laiſſant à part ſes montagnes d'or, » il ſuffit qu'on y en trouve autant qu'à *Choco*, à » *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* & dans plu- » ſieurs autres Provinces du nouveau Royaume ; » ce qui joint à ce que les Indiens en emporterent » dans leur retraite, forme un tréſor équivalent à » celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens » de dire pourra avoir ſon utilité, s'il arrive jamais » qu'on découvre ces Provinces, & que l'Evangile » s'y introduiſe ; il en ſera peut-être alors du *Do-* » *rado* comme de la Province de la *Nueva-Sonora*, » près du nouveau Mexique, qui unit le Conti-

» nent avec la Californie. Ses peuples viennent de
» recevoir l'Evangile avec beaucoup de docilité,
» & l'on a trouvé chez eux une infinité de mi-
» nes d'argent, dont on n'a eu connoiſſance qu'en
» 1739. (1) «

Ce paſſage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Miſſionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme ſi c'étoient deux choſes moralement inſéparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occaſion de parler.

3. Le troiſieme motif de la venue des Jéſuites à la Californie a été la commodité du galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anſon s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de ſa cargaiſon appartenoient à la Compagnie de Jeſus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Eſpagne; il choque toutes les loix de la ſaine politique, & ne ſert qu'à enrichir quelques Religieux: auſſi le Miniſtre Eſpagnol, Dom Joſeph Patinho, voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du galion de Manille; mais le crédit de la Société para ce coup. (2) Aujourd'hui que cette Société ne ſubſiſte plus, & que ſon eſprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet ſalutaire conçu par Patinho: une ordonnance de Sa Majeſté Catholique vient de ſupprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Aſie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du galion *le bon Conſeil*, de ne plus faire la traverſée comme à l'ordinaire: l'induſtrie des Jéſuites ſoutenoit donc la

(1) *Hiſtoire de l'Orenoque*, pages 147 & 148, t. 11.
(2) *Voyage d'Anſon*, *liv.* 11, *page* 190, *in*-4°. *Amſt.* 1749.

fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce galion & des Commiſſionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire paſſer les perles de la Californie en Aſie, où le prix de cette eſpece de bijouterie s'eſt beaucoup mieux ſoutenu qu'en Europe.

En 1696, un colon Eſpagnol avoit planté à la Californie, aux environs de S. Lucar, une petite vigne, dont le ſuccès ſurpaſſa ſon attente. Cet eſſai inſpira aux Miſſionnaires l'envie de poſſéder des vignobles à leur tour : un d'entr'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la botanique & l'agriculture que pour les diſputes ſur la grace verſatile & efficace, ſe chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés, que quarante-ſept ans après la premiere exploitation, les Jéſuites vendoient déjà aſſez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore pluſieurs barriques ſur le galion pour les Philippines, où l'on s'en ſert à dire la meſſe ; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le ſervice des Autels.

Quoique les colonies Européanes, ſi multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'eſt point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les ſortes médiocres de notre Continent ; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'athmoſphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le ſol le plus propre à ſon inſtinct ; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, eſt bien éloigné d'être excellent ; M. Anſon dit que ſon goût approche de celui du médiocre vin de Madere ; & ſi l'on en fait quelque cas au Mexique, c'eſt que les

bons vins de notre Continent y ſont d'une grande rareté & d'une cherté exceſſive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ſes travaux apoſtoliques : il eſt triſte qu'elle ait élevé des pépinieres ſi floriſſantes, défriché de ſi grands eſpaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moiſſonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres de Moines, ſi occupés de s'agrandir : jettez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puiſſants ou de vouloir le devenir.

Les principaux établiſſements des Jéſuites, bornés d'abord aux ſeules miſſions de S. Lucar & de Loretto, avoient été, ſuivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, pouſſés dès l'an 1762, par les côtes de la mer vermeille & l'océan du Sud, juſqu'au Cap de S. Michel, au vingt-neuvieme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les naturels de la Californie, diviſés en trois tribus conſidérables (1), ne paroiſſent pas avoir reçu de la nature une portion d'intelligence ſupérieure à l'inſtinct des animaux de leur Péninſule. A l'arrivée des Miſſionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, ſe logeoient dans les buiſſons, ſous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de baies, de fruits ſauvages & de gibier : d'autres étoient entiérement nuds : les premiers à qui l'on mit des juſtaucorps furent hués & pourſuivis par leurs compatriotes, juſqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements ſi ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral eſt conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'in-

(1) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues matrices.

ſenſibilité eſt en eux un vice de leur conſtitution altérée : ils ſont d'une pareſſe impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien, & n'étendent point la ſphere de leur conception au-delà de ce qu'ils voient : puſillanimes, poltrons, énervés, ſans nobleſſe dans l'eſprit, le découragement & le défaut abſolu de ce qui conſtitue l'animal raiſonnable les rendent inutiles à eux-mêmes & à la ſociété. Enfin, les Californiens végetent plutôt qu'ils ne vivent, & on eſt tenté de leur refuſer une ame. (1) Du reſte leur figure eſt ſemblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique ; leur corps eſt dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitans du nouveau Mexique, parce que leur pays, plus aride, plus nud, plus dépourvu de bois, & ſemé de grands bancs de ſable, augmente davantage la réverbération des rayons ſolaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient des Negres, comme le dit le Capitaine Roggers. On a même remarqué que quand on envoya du Mexique des Negres Africains à la Californie, les indigenes ne témoignerent aucune ſurpriſe à l'aſpect de ces hommes ſinguliers, dont la noirceur & la phyſionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la premiere fois ; mais les Sauvages ſont tous incurieux par caractere, & n'admirent rien par ſtupidité.

D'ailleurs il eſt très-poſſible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déjà vu des Noirs ſur quelques vaiſſeaux venus des Philippines au Cap de Saint Lucar. Quant à eux, ils ſe percent la cloiſon du nez, & le lobe des oreilles, pour y ſuſpendre des colifichets, & ſe barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre pour ſe mettre à l'abri des *Nignas*, eſpece de vermine inſuppor-

(1) Voyez *Natuurlyke Hiſtorie van Califorma. E. D.* pag. 58 & 59.

table, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils uſent, à l'inſtar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimaron*, ou du Tabac ſauvage, végétal que la nature a refuſé à très-peu de Provinces du nouveau Monde, quoique pluſieurs Botaniſtes ſe ſoient imaginé qu'il ne croiſſoit que dans un ſeul canton, d'où on l'avoit tranſplanté aux Iſles.

Comme la Californie eſt une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Aſie, les Jéſuites s'étoient flattés qu'on pourroit y déterrer des traditions nationnales, ou des monuments hiſtoriques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau Continent; mais ils conviennent ſincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuſes. (1)

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune eſpece d'écriture ou de caractere, ſont tellement abrutis, tellement dépourvus d'induſtrie & d'idées, qu'on ne ſauroit ſuppoſer qu'ils aient jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Aſie. Quand on les interroge ſur leur état primitif, ſur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial reſpiré dans leurs ſolitudes, ſans mécontentement, ſans chagrin, juſqu'à l'arrivée des Miſſionnaires.

Plus on remonte vers le Nord de leur pays, plus l'aſpect en devient effroyable, & les Jéſuites, quoi qu'ils aient pu croire de l'opulent Royaume de Quivira, ſont maintenant très-déſabuſés à ce ſujet: ils ſavent qu'on perdroit ſes peines à y chercher davantage la colonie Chinoiſe que M. de Guignes a fait venir par la route du Kamſchatka, juſqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politeſſe, les mœurs, les arts, les ſciences, l'eſprit d'invention & d'intelligence dans le centre

(1) *Hiſt. van. California*, page 53 juſqu'à 57, tom. I.

de la Californie, où malheureuſement pour ce ſyſtême on n'a vu que des troupeaux de Barbares ſi ſtupides, ſi dégénérés de l'homme, qu'on a même déſeſpéré d'en pouvoir faire des eſclaves.

En liſant l'hiſtoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tſchirikow, qui coururent, en 1741, pendant trois cens lieues le long des côtes du Nord de la Californie, on peut ſe convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées déſolées & des nations inſociables. Les Ruſſes n'y virent que des rivages preſqu'inacceſſibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit deſcendre avec beaucoup de difficulté un pilote, un boſman, & quatre matelots, qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraiſemblablement maſſacrés à l'inſtant même de l'abordage par les habitants du pays, aſſez féroces pour uſer de ce droit affreux & inſenſé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, ſi l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la ſociabilité & les notions du ſens commun.

Il faut remarquer que le Capitaine Tſchirikow, en faiſant voile du Kamſchatka, avoit embarqué ſur ſon navire deux Kamſchatkadales, dans l'eſpérance que ces Aſiatiques pourroient lui ſervir d'interpretes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui eſt la plus voiſine de l'Aſie; mais cette précaution fut inutile : on ne put ſe faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tſchuktſchi qu'on parle au Kamſchatka; ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrêmités des deux Continents, ne ſont pas des filiations les unes des autres. (1)

(1) On ne ſait pas au juſte à quel endroit de la côte

Long-temps avant le voyage entrepris par les Ruſſes en 1741, le pilote Morera, délaiſſé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déjà erré pendant pluſieurs années dans les terres ſituées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux, & des incidents ſans nombre, il arriva à la garniſon Eſpagnole de Sombrerette : il conſte par ſon rapport que tous les pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin ſont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des buiſſons, des ours, & des hordes peu nombreuſes d'Américains Agriophages. Telle eſt cette région fortunée où l'on ſuppoſe que les Chinois ſont venus dans des canots vendre leurs ſoies, leurs porcelaines & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique juſqu'à l'Iſle de Chiloë ; car M. de Guignes ſoutient que la politeſſe étoit très-répandue ſur toute cette plage ; & il eſt impoſſible qu'elle ſoit venue, dit-il, d'ailleurs

---

de l'Amérique le Capitaine Tſchirikow fit ſon débarquement ; ſoit que la Cour de Pétersbourg ait, par des raiſons d'Etat, ſupprimé & altéré pluſieurs articles dans le routier de ce voyage, ſoit que le mauvais temps ait empêché M. de Liſle de la Croiere de faire des obſervations aſtronomiques. Au reſte, en ſe tenant à l'eſtime & aux obſervations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuſe & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Ruſſes toucherent à la côte ſituée au 59e degré de latitude Nord, entre le 235 & le 240e degré de longitude. Quant à Béering, il eſt sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le ſeptentrion que Tſchirikow.

Nicolas de Liſle n'aſſigne pas ces endroits ſi intéreſſants, ni dans ſa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans ſa carte Cylindrique, ne parle que des terres baſſes & noyées au 74e degré de latitude Nord, où il dit que les Ruſſes allerent échouer en 1743 ; mais ces terres baſſes & ces Ruſſes échoués ſont des fables.

leurs que de la Chine. Voilà juſqu'où l'eſprit de ſyſtême peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'eſt un torrent qui ſe perd dans un précipice, d'où la raiſon ne ſe retire que rarement.

Je ſuppoſe pour un inſtant qu'il ſoit permis à un Littérateur déſœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaiſes traductions comme ſi c'étoient des vérités hiſtoriques tirées des archives de Pékin ; je ſuppoſe qu'il ſoit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient perſonne, & où perſonne ne ſe ſoucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en eſt pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer ſur de fauſſes cartes géographiques, pour donner du poids à de ſemblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné ſon Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, eſt fauſſe, en ce qu'elle place dans l'Amérique une immenſe mer méditerranée qui n'eſt pas en Amérique : c'eſt bouleverſer le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap Blanc on trouve, ſelon M. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet eſpace de terre qu'il appelle la mer de l'Oueſt : il n'y a qu'à conſulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement eſt imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninſule, ont pu ſe tromper dans les poſitions relatives; mais depuis qu'on ſait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court ſans interruption, depuis la baſe de la Californie, vers le Nord, juſqu'à la proximité du cercle boréal, c'eſt une falſification manifeſte de percer cette terre ferme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui on fait frapper de fauſſes médailles, ſuppoſé de faux manuſcrits, de fauſſes inſcriptions lapidaires

pour juſtifier des conjectures chronologiques ; pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre, ſous peine de mort, aux Savants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inſcriptions antiques. Réprimera-t-on par cette ſévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raiſon dans ſes conjectures ! Hélas, non !

SECTION II.

De la couleur des Américains.

Rien ne ſurprit davantage Chriſtophe Colomb, comme il l'a avoué à ſes amis, que de trouver au nouveau Continent, à quatre degrés de l'Equateur, des peuples qui n'étoient pas noirs : il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que ſous de mêmes paralleles de la Zone Torride il y eût en Afrique des hommes Negres à tête lanugineuſe, & en Amérique des hommes ſeulement bronzés, avec une chevelure longue & traînante. Cette diverſité de couleurs, dans des climats ſi ſemblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui déſeſpéroit les Phyſiciens du quinzieme ſiecle.

On n'inférera point ici une diſſertation complete ſur la couleur des Negres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce ſujet dans la ſuite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, ſans y mêler trop de diſcuſſions & des hors-d'œuvres : les détails préliminaires dont cette explication a beſoin ſeront courts, &, s'il eſt poſſible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce ſiecle, aſſez injuſtes ou aſſez prévenus pour ſe croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps paſſé, diſent que les Ne-

gres deſcendent en ligne directe de Caïn (1), à qui Dieu écraſa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à ſa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un aſſaſſin. Les Docteurs du temps paſſé enſeignoient, dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens ſont la poſtérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Iſmaël: l'Abbé Pluche a défendu ce dernier ſentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa enſuite à dire des injures contre Deſcartes & contre Newton: il devoit, pour n'être pas inconſéquent, attaquer les défenſeurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même: il faut le plaindre.

Je ne ſais par quelle fatalité les Théologiens, comme faſcinés ſur leurs propres intérêts, ſe ſont ſi ſouvent approprié des queſtions du reſſort de la Phyſique: en ſortant de leur ſphere, en prononçant ſur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver, ſinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis? Après avoir ſi mal décidé, peuvent-ils raiſonnablement ſe plaindre qu'on mépriſe leurs déciſions? Peuvent-ils dire que le ſiecle décline, parce qu'on n'eſt occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'eſprit de tout le monde qu'après s'être trompés en géographie, en condamnant l'Evêque Vigile; en Aſtronomie, en condamnant Galilée; en Métaphyſique, en condamnant Jordan le Brun & l'immortel Locke; en Phyſique, en brûlant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne ſe trompent auſſi en Hiſtoire naturelle, lorſqu'ils attribuent l'origine

(1) l'Auteur d'un prétendu *Eſſai ſur la population du nouveau Continent* ſe glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Negres, en les faiſant deſcendre de Caïn; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déjà parlé avant lui de cette pieuſe extravagance; il ne valoit pas la peine de copier ce que les Moines Français & Eſpagnols avoient penſé du teint des Africains.

des Negres à des Héros de l'Hiſtoire Juive ? Pourquoi donc imaginer des ſyſtêmes ſi révoltans ? ou pourquoi ſe plaindre de ce qu'on s'en moque ?

Un Auteur qui abuſa ſinguliérement du privilege de déraiſonner, dit que la premiere femelle du genre-humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où nâquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples Negres de l'autre. Cette hypotheſe, ſi vous en jugez par ſon abſurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un ſiecle ténébreux, avant la renaiſſance des Lettres, par un rêveur malade: ſi vous en jugez par la date de la publication, vous ſerez ſurpris qu'un tel Ecrivain vivoit dans le dix-huitieme ſiecle. Or il faut choiſir, ou entre Iſmaël ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs, ſi vous voulez ſoutenir un ſyſtême ſur l'origine des Negres; ſi vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous paſſer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés ſyſtématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone Torride & des hommes blancs dans les Zones tempérées : ſi l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'exiſte nulle part des Negres, ſinon dans les pays les plus exceſſivement chauds du globe : il n'y en a point hors des bornes de la Zone Torride. Ils ne ſont pas, comme on l'a dit, la douzieme partie de l'eſpece humaine, leur nombre, relativement à celui des hommes blancs & bruns, n'étant que comme 1 à 23. A meſure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir, les cheveux ſe détortiller, s'allonger, les traits s'adoucir : les Maures, quoique noirs en apparence, le ſont moins que les Negres, parce

qu'une plus grande diſtance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Eſpagnols, les Napolitains ſont encore foiblement baſanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples ſont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & M. le Cat, ont placé, je ne ſais pourquoi, des Negres dans le voiſinage du Pole Boréal & au centre du Groenland, ſe ſont extrêmement trompés : nous connoiſſons aujourd'hui ce dernier pays preſqu'auſſi bien qu'on connoît la Suede, & l'on verra dans la ſuite que ces Ethiopiens ſeptentrionaux ſont des êtres fabuleux, & auſſi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur ſur la conſtitution de l'homme ſous la ligne équinoxiale, ſont des phénomenes qu'on a découverts en faiſant l'anatomie des Negres, & l'analyſe de leurs humeurs les plus eſſentielles. Ils ont la ſubſtance moëlleuſe du cerveau noirâtre, la glande pinéale preſqu'entiérement noire (1), l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le ſang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin leur liqueur ſpermatique eſt colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuſe. Il eſt ſurprenant que les modernes aient ignoré depuis ſi long-temps que la noirceur des Negres-Simes eſt viſiblement inhérente dans leur matiere ſéminale ; on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens diſent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur

(1) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anatomiques ſur la nature de l'épiderme & la couleur de la ſubſtance médullaire dans les Negres, de monſieur Meckel.* Voyez *auſſi un Mémoire offert à la Société Royale ſur la couleur du ſang des Negres, par le Docteur Towns.*

temps; auſſi les obſervations les plus récentes n'ont-elles ſervi qu'à le confirmer dans tous ſes points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui réſultent des races croiſées, tant parmi les hommes que parmi les animaux ?

Cette matiere colorante eſt ſi ténace dans le ſperme des individus ſains, qu'elle exige abſolument quatre générations mêlées pour diſparoître entiérement : la troiſieme poſtérité eſt encore baſanée : la quatrieme eſt blanche. Comme la nature ne s'écarte preſque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles ſont immuables. (1)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucoſité, une ſubſtance gélatineuſe, que les Anatomiſtes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réſeau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée eſt blanche dans les Européans, noirâtre dans les Negres, brunâtre dans les Baſanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos

---

(1) Voici l'ordre que la nature obſerve dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Negre & d'une femme blanche, naît le Mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le Quarteron baſané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femelle blanche, ſort l'Octavon, moins baſané que le Quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femme blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations, en ſens inverſe, pour noircir les blancs.

1. D'un blanc & d'un Négreſſe, ſort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Négreſſe, vient le Quarteron, qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Négreſſe, provient l'Octavon, qui a ſept huitiemes de noir & un demi-quart de blanc.
4. De cet Octavon & de la Négreſſe, naît enfin le vrai Negre à cheveux entortillés.

ou Negres blancs, & parſemée de tâches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Negres conſiſte en une mucoſité plus coagulée, plus viſqueuſe que le réſeau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graiſſe ſubcutanée ne peut y paſſer ſi aiſément : elle y ſéjourne davantage, ſuinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuſe & graiſſée; & quand ils ſont échauffés, leur ſueur répand une odeur fort déſagréable, à cauſe qu'elle entraîne des particules de cette graiſſe rance qui a long-temps réſidé entre la peau & l'épiderme, & dont on diſtingue au microſcope le ſédiment formé en petits grains, qui noirciſſent le linge blanc avec lequel on eſſuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement tranſpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuſes dans la peau : ils percent & criblent par leurs ſommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'eſt autre choſe que la ſuperficie endurcie de la gelée dont la peau eſt enduite. (1) Ces poils, ayant chez les Negres à traverſer un milieu plus ténace, plus condenſé, s'entortillent, ſe friſent, & ne s'alongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tiſſu de la peau & dans ſon enveloppe.

La petite-vérole ſe deſſeche auſſi lentement ſur le corps des Negres, parce que leur réſeau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de ſe détacher & de s'effeuiller. Leur pouls eſt preſque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée; auſſi leurs paſſions ſont-elles fougueuſes, immodérées, exceſſives, & n'obéiſſent preſqu'à

(1) Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit compoſée d'écailles à charnieres, s'eſt trompé, & ſes microſcopes ont dû lui faire en cela des illuſions optiques fort ſingulieres, puiſque ces écailles & ces charnieres n'exiſtent pas dans la nature.

aucun frein de la raiſon ou de la réflexion ; & comme ils ne peuvent ſe gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en ſont d'excellents eſclaves. Les organes les plus délicats ou les plus ſubtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal : & leurs facultés intellectuelles ſe ſont affoiblies : ils different autant peut-être des peuples blancs, par les bornes etroites de leur mémoire & l'impuiſſance de leur eſprit, qu'ils en ſont différents par la couleur du corps & l'air de la phyſionomie.

La ſubſtance du ſang, celle du fiel, celle du cerveau & du ſperme, étant dans cette ſorte d'hommes plus ſombre, plus obſcure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit, par la ſécrétion, s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viſcoſité du tiſſu réticulaire, peignent tout le corps des Negres.

Les Négrillons ſont blancs en venant au Monde, parce que leur épiderme & ſa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir aſſez compacte pour arrêter ſous la peau la ſubſtance noire que les vaiſſeaux exhalants y entraînent : auſſi voit-on le corps des Negres noyés redevenir blanc, après avoir reſté quelques jours dans l'eau. Une autre raiſon de la blancheur de l'embrion, c'eſt que le fiel ne s'eſt pas encore épanché dans le ſang : ce qui n'arrive qu'au troiſieme ou quatrieme jour : alors cet épanchement ſe déclare par une jauniſſe par tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus juſqu'à l'adoleſcence.

Les Négrillons ont, au ſortir du ſein de la mere, une tache noire aux parties de la génération, parce que ces parties ſe forment les premieres, devancent le développement des autres membres, croiſſent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent ſont plutôt ſerrés, &

peuvent déjà retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'eſt point dans tous les ſujets : elle manque même très-ſouvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'eſt un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'inſtant de leur naiſſance. Comme la ſubſtance cornée des ongles ſe durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrêmité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Phyſiciens ont gardé juſqu'à préſent un profond ſilence ſur ces deux ſignes qui caractériſent les enfants des Negres, ſoit qu'ils aient craint de ſe tromper, en voulant dévoiler les cauſes encore inconnues de ces phénomenes ſurprenants, ſoit qu'ils aient négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations, réſervées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc oſé, ſans guide & ſans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la Phyſiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne ſatisfait pas abſolument à la difficulté. S'il eſt permis de hazarder des erreurs vraiſemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Obſervateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raiſon des probabilités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce ſujet.

Si l'air brûlant, ſi le ſerein & la réverbération des rayons du ſoleil dans la Zone Torride noirciſſent la moëlle & le cerveau des Africains, on demandera ſans doute ſi les hommes blancs, tranſplantés dans ce climat ardent, voient auſſi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébene. Il eſt ſingulier qu'on forme des doutes ſur un effet néceſſaire : c'eſt encore l'eſprit de ſyſtême qui a ſi long-temps empêché les Naturaliſtes

d'acquérir des idées claires ſur ces eſpeces de métamorphoſes.

Le voyageur Mandelſlo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations ſuivies ſous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération eſt la plus forte; mais il eſt ſûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelſlo ne ſe l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & ſur-tout les Européans, qui vont ſe fixer dans la Zone Torride, conſervent leurs mœurs, leurs uſages, leurs habitudes pendant pluſieurs années, s'expoſent d'abord moins aux influences de l'athmoſphere, ſont plus long-temps à ſe dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard, & même jamais, ſinon par néceſſité, l'éducation & le miſérable genre de vie des Africains indigenes : auſſi long-temps que la fortune du commerce les ſoutient, ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des eſclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de Commerçants qui faſſent même par avarice ce que M. Adanſon a fait par paſſion pour les Sciences ſur les bords du Niger : il ſuffit de lire le Journal de ſes courſes & de ſes travaux, pour ſe former une idée de ce que peut dans ces contrées, toujours enflammées, l'excès de la chaleur ſur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, eſt que la ſurpeau des pieds, des mains, du viſage, ſe hâle, ſe durcit, & ſe détache du corps par feuilles & par lambeaux : la fievre ſurvient bientôt, & il faut une complexion vigoureuſe pour la vaincre.

M. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure hiſtoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'obſervations très-précieuſes pour la

Phyſique (1), dit qu'en 1764 il baptiſa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphoſe étoit déjà ſi avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on diſcernoit encore ſur leur peau.

Quant aux deſcendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils ſont devenus des Negres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe & les traits de la phyſionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus eſſentiels d'un Chriſtianiſme dégénéré, & conſervé la langue du Portugal, corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La poſtérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations aux iſles du Cap Verd; elle s'eſt ſeulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la diſtance de ces iſles à l'Equateur contribuent ſenſiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Inſulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie qui émigra de l'Europe pour le diſtrict des établiſſements Portugais. Ceux au contraire qui ont été ſéjourner à la Côte de la terre-ferme, entre le Cap Blanc & le Cap Verd, ſe ſont familiariſés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on ſait, une partie de l'Afrique équinoxiale au ſeptieme ſiecle, ne ſont plus reconnoiſſables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Negres, auſſi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien Continent vers l'an 1173, fit déjà de ſon temps une ob-

---

(1) Voyez *Nouvelle Hiſtoire de l'Afrique Françaiſe, enrichie de cartes, d'obſervations aſtronomiques, géographiques*, à Paris 1767.

ſervation intéreſſante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Aſie méridionale & en Afrique, étoient tous métamorphoſés plus ou moins, ſuivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choiſi pour leur retraite ; ceux de l'Abyſſinie étant devenus auſſi noirs que les habitants indigenes, dont on ne pouvoit plus les diſtinguer à la ſeule phyſionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, inſociables par fanatiſme, ne croiſent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mêlange du ſang étranger avec le leur comme une abomination & un ſacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complete, & il eſt par conſéquent démontré que la chaleur eſt la véritable cauſe de la variété de couleur dans les hommes

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Negres, en les faiſant propager entr'eux dans des pays froids, ſi l'on avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour garantir les enfants & empêcher l'abâtardiſſement & le mêlange, on auroit vu que ces individus, n'étant plus expoſés aux influences des cauſes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint auſſi blanc que celui des habitants du pays où les expériences ſe ſeroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur ſéjour en Eſpagne, vingt-une ou vingt-deux générations non-interrompues ; mais le climat de l'Eſpagne eſt encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui, expulſés par Ferdinand le Catholique, vinrent ſe jetter dans Rome, où le Pape Alexandre VI leur vendit un aſyle, n'étoient pas plus baſanés que ne le ſont les payſans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Ne-

gres tranſmigrés dans les provinces de l'Europe ſeptentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur, qu'il n'en faudroit à des Européans établis au cœur de l'Ethiopie pour devenir Negres; parce que la liqueur ſpermatique & la ſubſtance moëlleuſe & glanduleuſe des Africains, étant une fois colorées & imprégnées de cette *matiere âcre* qu'on nomme *Æthiops animal*, conſerveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une ſuite très-nombreuſe de générations; les blancs, au contraire, étant ſans ceſſe aſſujettis à une cauſe active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet après un long ſéjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aiſément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on eſſaie de les dépouiller des impreſſions de la teinture.

Le Voyageur Atkins, qui ſe croyoit un grand philoſophe parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raiſonneur diffus, dit que » c'eſt une héréſie de » ſuppoſer que le genre-humain n'a point eu un » même pere; mais, ajoute-t-il, quoique ce ſen- » timent ſoit ouvertement & manifeſtement hé- » rétique, je ne puis m'empêcher de l'adopter à » l'égard des Negres, que je regarde comme une » eſpece d'homme ſinguliere, très-diſtincte de la » nôtre, & par conſéquent iſſue d'une autre ti- » ge. « On pourroit répondre qu'il eſt très-vrai que les hommes noirs ſont différents des hommes blancs; mais qu'il eſt très-faux que la couleur ſeule conſtitue les eſpèces dans aucune famille du regne animal: la forme du nez & l'épaiſſeur des levres ne ſont pas des caracteres eſſentiels. Il ne reſte donc que la chevelure des Africains & leur ſtupidité qui pourroient les différencier, ſi l'on ne trouvoit tant d'hommes qui, ſans être Negres,

n'en ſont pas moins ſtupides, & tant d'autres qui, ſans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux friſés & entortillés.

Si l'on diviſoit par la couleur ſeule le genre-humain en eſpeces, il s'enſuivroit néceſſairement que, ſi les Negres forment une claſſe ſpécifique parce qu'ils ſont noirs, les olivâtres & les baſanés formeroient auſſi une claſſe parce qu'ils ne ſont pas blancs; il s'enſuivroit encore que les Eſpagnols & les Suédois ſont deux eſpeces d'hommes différentes entr'elles. Ainſi à force d'accumuler les diviſions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une abſurdité.

Que le genre-humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu pluſieurs, queſtion inutile que des Phyſiciens ne devroient jamais agiter en Europe, il eſt certain que le climat ſeul produit toutes les variétés qu'on obſerve parmi les hommes : il eſt certain encore que les Negres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une eſpece, & c'eſt en cela qu'il s'eſt trompé, comme dans tant d'autres idées qui lui ont paſſé par l'eſprit lorſqu'il rédigeoit ſon journal. Les Européans, métamorphoſés en Nigritie, prouvent aſſez qu'il n'exiſte aucune ligne réelle qui circonſcrive ces variétés, puiſqu'on va des unes aux autres, ſans que les races aient été mêlées par la combinaiſon des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embraſſe dans notre hémiſphere une prodigieuſe bande du globe, qui a 180 degrés de longitude, & 46 degrés 48 minutes de large : il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout ſon milieu par des Negres-ſimes à cheveux crêpés, & ſur ſes deux liſieres par des Maures, couleur de ſuie ou biſtres : cependant on y découvre une variété preſqu'infinie de nuances : on y voit des peuples olivâtres, bronzés, baſanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, rougeâtres. Ces différences ſont oc-

caſion nées par l'inégalité de la chaleur, qui n'eſt pas la même ſous les mêmes paralleles : là où elle eſt la plus exceſſive, là où le thermometre monte à trente-huit degrés, on rencontre les véritables Negres. Par-tout ailleurs, où l'air eſt plus tiede & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaiſons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons ſolaires ſur un terrein moins nud & moins ſablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins baſanées.

L'élévation du terrein contribue auſſi beaucoup à refroidir l'athmoſphere, & les ſommets des montagnes ne ſont nulle part, dans la Zone Torride, auſſi chauds que les campagnes. Au bout du Pic-Adam, qui n'eſt qu'à 6 ou 7 degrés de la ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gele ſur le Pic de Ténérife, quoique de ſa cime on découvre, à l'œil ſimple, la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans ſa peliſſe auſſi long-temps qu'il ſe tient ſur cette énorme boſſe du globe, puiſſe à peine ſouffrir ſa chemiſe lorſqu'il eſt deſcendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obſcur, plus ou moins foncé des habitants qui eſſuient ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonſtration, que le climat ſeul colorie les ſubſtances les plus intimes du corps humain.

Les Sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les ſables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, ſont des Negres achevés, qui ont le teint d'un noir luiſant, & la tête couverte d'une laine auſſi nopée que celle des agneaux d'Aſtracan. Les Inſulaires de Quiola, qui ne ſont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parce que, ſitués à la plage orientale de l'Afrique, ils n'eſſuient point, comme les Jalofes, ce vent ſec & igné qui tra-

verſe les déſerts ſablonneux de l'intérieur du Continent. L'iſle de Ceylan peut elle ſeule fournir une preuve déciſive aux yeux des Obſervateurs : les naturels répandus dans les campagnes & ſur les plages découvertes y ont le viſage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui ſe ſont opiniâtrés à reſter dans les forêts les plus épaiſſes, & à y vivre, en Sauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur preſqu'auſſi éclatante que celle des Italiens. Il eſt abſurbe de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impoſſibles & un naufrage romaneſque, pour les jetter dans une Iſle de l'Aſie, puiſqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des Iſles de l'Archipélague Indien, quoique placés ſous la ligne, ou à peu de diſtance, ont le viſage baſané, & on n'en voit preſque pas à cheveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents aliſés qui ébranlent continuellement la colonne de l'athmoſphere, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du ſoleil.

Si nous nous ſommes expliqués avec aſſez de netteté & de préciſion pour faire comprendre que les cauſes de la noirceur des Negres n'exiſtent que dans la qualité du climat, & non ailleurs, on ne rencontrera aucune difficulté dans l'expoſé qu'on va faire, relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs, parce que tout l'eſpace compris entre ces deux lignes eſt, au nouveau Continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrés, que les parties correſpondantes de l'Aſie & de l'Afrique. La quantité immenſe d'eaux ſtagnantes & fluviatiles répandues ſur la ſurface du terrein, y envoie, par l'évaporation, des roſées & des vapeurs qui rompent les rayons ſolaires; auſſi y pleut-il à peu près huit

huit fois davantage que dans l'Afrique. La réverbération y eſt encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein compoſé de pur ſable, de trente lieues en quarré; & ſi l'on en excepte les côtes du Pérou, le ſol y eſt par-tout pâteux, les terres les plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapiſſées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbuſtes du genre des lianes.

Les plus grands eſpaces ſablonneux qu'on connoiſſe ſont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers ſont en Amérique; il y en a qui ont cinq cens lieues de diametre, & chaque arbre y eſt encore offuſqué par des touffes de plantes excroiſſantes & paraſites; de ſorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuſes retraites de la nature ſauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois ſont plus froids que les lieux découverts & défrichés; les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux ſont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces cauſes réelles & ſenſibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordilieres eſt couverte, les brumes qui s'en élevent, & la projection de l'ombre de ce vaſte groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'eſt point tant le vent d'Eſt qui rafraîchit ainſi l'athmoſphere entre les Tropiques du nouveau Continent; car ſi ce vent prenoit tant de froid en paſſant le trajet de mer qui ſépare la Guinée & le Bréſil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traverſant l'Océan du Sud & la mer des Indes: il rendroit par conſéquent les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'eſt le Chili: ce qui eſt viſiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrein eſt, ſans comparaiſon, plus

exhauſſé en Amérique que ſur les côtes de Guinée, d'Angola & de Congo, cette élévation doit elle ſeule occaſionner une différence conſidérable dans le climat : auſſi a-t-on trouvé dans les Cordilieres, preſque ſous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouiſſant ſurprit Pizarro & les autres dépréda-teurs Eſpagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint ſur les degrés du thermometre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Bréſil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles : quoique la chaleur y ſoit plus grande que dans tout le reſte de leur Continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les Sauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorſqu'il tenta la conquête de cette province ſous le regne d'Elizabeth, dans l'eſpérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une aſſez grande difficulté, ſi le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des eſclaves noirs que Vaſco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorſqu'il fit déchirer ce Prince par ſes chiens. On lui aſſura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit ſon langage à part & des mœurs très-différentes du reſte des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animoſité.

Les Eſpagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité ; ils crurent, ſur le ſimple rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui, ayant échoué ſur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il ſeroit vrai qu'avant l'arrivée des Européans au nouveau Monde il y avoit paſſé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'eſt nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaiſſeaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains ſpéculatifs ont oſé en

feindre pluſieurs, pour peupler à peu de frais les iſles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance on n'étoit contraint de côtoyer le Bréſil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jetté ſur les côtes de ce pays dont il étoit ſi proche, lorſqu'un coup de vent d'Eſt l'y porta. On peut douter ſi Gumilla a été bien informé, quand il aſſure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bouraſque en allant de Ténériffe à Palme, fut conduite, par l'opiniâtreté du vent contraire, juſqu'aux iſles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de Barlovento, malgré toute la réſiſtance du pilote & des matelots, entraînés, contre leur deſtination, dans un autre hémiſphere. Cet événement, s'il étoit vrai, ſeroit unique.

Je ſuis perſuadé que le Philoſophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des abſurdités, pour en impoſer à ſes compatriotes; mais il eſt ſûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Negres, ne ſont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, ſelon la coutume & la néceſſité du pays. Quand à Vaſco Nunnez, comme c'étoit un ſcélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; auſſi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre veſtige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impoſſible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cauſe de la multitude de Negres émérites, rançonnés, marons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau Continent des peuplades fortes de cinq à ſix mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, aſſurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux ſeuls traits de la phyſionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & ſur-tout d'avec les Africains. Ces voyageurs ſont d'accord que la plus forte nuance du teint n'eſt dans cette province que d'un brun

olivâtre, tirant ſur le roux. M. de la Condamine dit poſitivement qu'il a obſervé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obſcurcit aux Indes occidentales la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades negres que le Navigateur Rogers ne ſoupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, ſur les rivages de la Californie, il ne faut qu'être ſuperficiellement verſé dans les relations pour ſavoir que les Métifs, les Mulâtres & les Negres envoyés du Mexique au Cap de S. Lucar pour le ſervice de la pêche des perles, ont conſtruit dans ces cantons des villages entiers dirigés par les Jéſuites. Ainſi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce ſont des eſclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale, où les Européans ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point aſſez réfléchi ſur la conſtitution du climat de l'Amérique & le tempérament de ſes habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été expoſés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de ſe noircir entiérement entre les Tropiques. M. de Buffon ſemble avoir penché vers ce ſentiment, qui eſt inſoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliſte ſi ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la nature elle-même. On ne peut accorder moins de ſix ſiecles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pizarre & d'Almagre; depuis cette uſurpation, il s'eſt encore écoulé au-delà de deux cens ans. Or les débris de cette nation ne ſont point de nos jours plus baſanés qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Bréſiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point, ſi le climat ne vient à éprouver une ré-

volution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & ſtagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs Auteurs, la réalité d'une inondation conſidérable, arrivée plus tard dans le nouveau Continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette cataſtrophe n'ont pu avoir d'aſyle que ſur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs deſcendants ſe ſeront ſucceſſivement diſperſés vers les différents point de la ſurface habitable. En ce ſens il eſt poſſible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique équinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'obſerver que c'eſt au pied des montagnes, & ſur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux; comme les Péruviens ſur le penchant des grandes Cordilieres, à la côte occidentale; les Bréſiliens au bas des petites Cordilieres, à la côte oppoſée: toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues juſques-là du haut des monts Apalaches: la mémoire de cette émigration ſubſiſtoit encore au moment de l'arrivée de Chriſtophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer étoient deſcendus de Parimé: les Louiſianois avoient auſſi nouvellement fixé leur ſéjour vers l'embouchure du Miſſiſſipi, où l'on voit encore aujourd'hui pluſieurs cantons d'où les eaux ne ſe ſont pas retirées. Les Chiliens diſoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur deſcente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuſe confuſion de leur hiſtoire barbare, il eſt probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord ſéjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays ſitué entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traverſé par

l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on reſſent la chaleur la plus exceſſive, relativement à l'autre portion du nouveau Continent; cependant, comme on l'a dit, il n'exiſte ſur cet immenſe emplacement que des Sauvages plus ou moins baſanés, ſelon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (1) Ceux qui ſont de la plus obſcure nuance, de la plus forte teinte, paroiſſent naturellement bronzés; mais il eſt ſurprenant, ſans doute, que cette couleur rougeâtre ſoit ſi inhérente dans leur liqueur prolifique, qu'ils doivent néceſſairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'inſtar des Negres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puiſſe plus diſtinguer des blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique ſuivant rendra plus ſenſible.

I. D'une femme Européane & d'un Sauvage de la Guiane, naiſſent les Métifs; deux quarts de chaque eſpece: ils ſont baſanés, & les garçons de cette premiere combinaiſon ont de la barbe, quoique le pere Américain ſoit, comme l'on ſait, abſolument imberbe: l'Hybride tient donc cette ſingularité du ſang de ſa mere ſeule, ce qui eſt très-remarquable.

II. D'une femelle Européane & d'un Métif provient l'eſpece quarteronne: elle eſt moins baſanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération: le Pape Clément XI a mê-

---

(1) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle eſt ſi variée que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, ſont en général preſque blancs; ceux qui vivent à découvert dans les champs, ſont baſanés, à moins qu'ils n'aient ſoin de ſe peindre. Les Otomacos qui naviguent ſur les rivieres & qui vivent ſur les plages, ſont bruns & noirâtres. *Hiſtoire de l'Orénoque, tome premier, page* 108, *Avignon* 1758.

me déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant déjà blanche, & ne plus la traiter ſur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane & d'un Quarteron ou quart d'homme vient l'eſpece Octavone : qui a une huitieme partie du ſang Américain elle eſt très-foiblement hâlée, mais aſſez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouiſſe des mêmes privileges, en conſéquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européane & de l'Octavon mâle ſort l'eſpece que les Eſpagnols nomment *Puchuela*. Elle eſt totalement blanche, & l'on ne peut pas la diſcerner d'avec les Européans. Cette quatrieme race, qui eſt la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, ſelon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur dans les quatre meres qui ont ſervi dans cette filiation.

Les enfants des Negres naiſſent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles, & quelquefois aux parties génitales : les enfants Américains naiſſent auſſi blancs dans la Guiane, ſans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais ſi l'on peut en croire Gumilla, ils apportent en venant au monde une tache ronde, griſâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie poſtérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à meſure que l'enfant perd ſa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre, qu'il conſerve le reſte de ſes jours. Il ſeroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les cauſes d'un effet encore ſi incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jéſuite Eſpagnol, qui a donné, dans le cours de ſon ouvrage, tant de preuves & de ſuperſtition & d'imbécillité, en diſcutant des matieres phyſiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on

ſuppoſe, en toute rigueur, que Gumilla a bien obſervé, qu'il a bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raiſon que dans l'épaiſſeur du tiſſu muqueux, qui eſt plus denſe au bas des reins que dans le reſte du corps : auſſi M. Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Negres eſt, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je ſuis perſuadé que plus les hommes ont le teint baſané, plus leur liqueur ſpermatique eſt coloriée, puiſque dans le Pérou, où le viſage des habitants n'eſt pas ſi obſcur que dans la Guiane & ſur les rivages de l'Orénoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut néceſſairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

» Au Pérou, dit Ulloa, on appelle Métifs ou » Métices ceux qui ſont iſſus d'Eſpagnols & d'In» diens : il faut les conſidérer ſelon les mêmes de» grés déjà expliqués à l'égard des Noirs & des » Blancs ; avec cette différence que les degrés des » Métifs à Quito ne montent pas ſi haut, étant » réputés Blancs dès la ſeconde ou la troiſieme » génération. La couleur des Métifs eſt obſcure, » un peu rougeâtre, mais pas tant que celle des » Mulâtres clairs ; c'eſt-là le premier degré, ou la » procréation d'un Eſpagnol & d'une Indienne ; » quelques-uns néanmoins ſont auſſi hâlés que » les Indiens mêmes, & ne different d'avec eux » que par la barbe qui leur vient : au contraire » il y en a qui tirent ſur le blanc, & qui pour» roient être regardés comme blancs s'il ne leur » reſtoit certaines marques de leur origine qui les » décelent, quand on y prend garde. Ces mar» ques ſont un front ſi étroit que leurs cheveux » paroiſſent toucher à leurs ſourcils & occupent » les deux tempes, ſe terminant au-deſſous de » l'oreille ; ces mêmes cheveux ſont d'ailleurs ru» des, gros, droits comme du crin, & fort noirs.

» Ils

» Ils ont le nez petit & mince, avec une petite émi-
» nence à l'os, d'où il ſe termine en pointe, & ſe
» recourbe vers la levre ſupérieure. Ces ſignes, auſ-
» ſi-bien que quelques taches noires qu'ils ont ſur
» le corps, décelent ce que la couleur du teint ſem-
» ble cacher. (1) «

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européan & de la Péruvienne; car la ſeconde eſt déjà plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs

Les Américains du Nord, expoſés à l'inclémence de l'air, au ſerein, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des ſaiſons, ont auſſi le viſage fort hâlé; mais ils ſeroient beaucoup moins noirs s'ils ne ſe frottoient avec des drogues & des graiſſes. Cette coutume de ſe mâtacher la phyſionomie & de ſe peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les Sauvages de l'Afrique, de l'Aſie & des Indes occidentales, n'eſt point une mode dictée par le caprice de ces hommes groſſiers; c'eſt un vrai beſoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont ſenti de leur temps en Europe, comme les Hurons le ſentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les inſectes ailés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination; ils paroiſſent être dans leur élément favori: au printemps ils obſcurciſſent le ciel & couvrent par la multitude la ſurface de la terre. De quelque côté que les hommes ſe tournent ou ſe cachent, ils ſont pourſuivis, perſécutés, dévorés par des eſſains de mouches, de Taons, de Mouſtiques, de Couſins, de Mazingouins, de Puce-rons, de Fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes un venin plus cau-

(1) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. 5. ch. 5. pag. 228.*

ſtique que dans les lieux défrichés, où l'athmoſphere eſt plus pure. On ne connoît juſqu'à préſent que deux moyens pour ſe garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la ſenſibilité à charge dans ces climats ſauvages : c'eſt de ſe tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs caſes (1), ou de ſe munir, comme les Tunguſes, qui ne marchent jamais ſans avoir une eſpece d'encenſoir ou de petit réchaud ſuſpendu au bras : en jettant continuellement ſur ce feu portatif du bois & des herbes à demi ſeches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les inſectes craignent, parce que les particules ſalines & huileuſes, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent ſur le champ ; mais comme cette fumigation eſt preſque auſſi gênante que la piquure des mouches mêmes, & qu'elle occaſionne des maux d'yeux & la cécité, à laquelle les Lappons ſont ſi ſujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer ſur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Mouſtiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent ſoutenir. Dans cette vue ils ont eu recours à la graiſſe & aux huiles, qu'on ſait être, par leur nature, le véritable poiſon de tous les inſectes. Dans plu-

(1) Les Lappons font cette épaiſſe fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des eſpeces d'agarics, qu'ils cueillent ſur les arbres, qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les conſume que lentement. Ce brouillard ſuffit pour écarter les inſectes ailés ; mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés ſont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui ſont très-ſujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Niéper, portent en tout temps des ſoubreveſtes & des chemiſes enduites de graiſſe & de ſuif : ſans cette précaution ils ſeroient dévorés tout vivans par des inſectes, dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favoriſent ſinguliérement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des ſauterelles.

ſieurs cantons de l'Irlande & de la Suede, on eſt contraint de graiſſer, avec du goudron, les troupeaux qu'on laiſſe paître jour & nuit dans les prés & les forêts, ſans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de dépoſer leurs œufs dans leurs toiſons & dans leur cuir, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains poſſedent une infinité de drogues différentes dont ils ſe verniſſent & s'arment contre les Moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, ſoit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier, ſoit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle eſt la plus propre à écarter les inſectes.

Ces onguents, en ſéjournant quelque temps ſur la peau, ſe ranciſſent & répandent une exhalaiſon très-déſagréable pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Cette odeur eſt quelquefois ſi pénétrante qu'elle laiſſe une traînée & une piſte par-tout où un homme ainſi barbouillé a paſſé depuis peu. Les Eſpagnols, en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat ſeul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuerent cette prétendue ſagacité à la fineſſe du ſens; mais on s'eſt convaincu enſuite que les Européans acquierent bientôt ce diſcernement en fréquentant les peuples ſauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On ſent un Hottentot à un quart de lieue ſous le vent. (1)

---

(1) C'eſt peut-être auſſi à cette ſorte exhalaiſon que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces, qui pourſuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de ſi loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produiſoient un effet contraire: ils ont cru qu'en ſe frottant de couperoſe & de ſuc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus*, qui ſe diſoit Dieu incarné, ſous l'Empire de Vitellius, avoit eu ſoin de ſe munir

Du beſoin de ſe barbouiller on a paſſé à la façon de ſe peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures ſur la peau avec des ſucs différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont ſurpaſſé toutes les autres dans cette ſorte de coſmétique, & dont les membres paroiſſent de loin comme brodés d'Arabeſques, de fleurs & d'animaux paſſablement deſſinés. Enfin la coutume de ſe peindre a produit la mode de ſe ciſeler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il eſt vrai que cette opération, ſi commune parmi des Sauvages placés à des diſtances immenſes les uns des autres, & ſans qu'on puiſſe ſoupçonner qu'il y ait jamais exiſté aucune communication entr'eux, a pu tirer ſon origine de la néceſſité où ſe ſont vues les tribus errantes de ſe connoître elles-mêmes, & de prévenir le mêlange & la confuſion avec d'autres tribus également vagabondes & diſperſées : chacun s'eſt donc inſcrit en ſe traçant ſur le front, ſur la poitrine, ſur les bras la marque permanente & diſtinctive de ſa nation : il eſt certain au moins que les Negres à front cicatriſé ne ſe font ces taillades dans le viſage que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes. (1)

---

de quelque odeur pour dégoûter les lions auxquels on l'expoſa en préſence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu ; mais heureuſement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce ſcélérat n'étoit pas invulnérable : auſſi ne reſſuſcita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant ſa vie, huit mille diſciples & ſectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques : *fanaticam multitudinem. Tacit. Hiſt. lib. II. 62.*

(1) Les Negres ſe reſſemblent ſi fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de ſe reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les levres n'offrent preſque aucune différence ſenſible.

En Europe les Légiſlateurs ont conſervé l'uſage des ſtigmates pour en faire le caractere de l'infamie: il y a une loi de Conſtantin qui défend de les imprimer dans le viſage, non parce qu'il eſt contre le droit de la nature de bleſſer la majeſté du front de l'homme, comme il eſt dit dans cet Edit, mais parce qu'il eſt injuſte d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie une peine plus cruelle que la mort.

SECTION III.

Des Anthropophages.

QUand l'Abbé Duclos lut ſon *Mémoire ſur les Druides* à l'Académie des Inſcriptions en 1746, pluſieurs membres de cette compagnie, pouſſés par un zele indiſcret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois euſſent jamais ſacrifié des hommes dans des paniers d'oſier aux pieds de Héſus & de Teutates: ils auroient dû ajouter que le maſſacre de la S. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Préſident de Thou, ou par quelqu'autre Ecrivain auſſi peu véridique; comme s'il ne s'agiſſoit que de nier les crimes les plus avérés pour abſoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, & dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux ſous mille prétextes, puiſqu'au milieu d'un ſiecle philoſophique, ils n'ont rien de plus preſſé que de courir aux armes, de ſe ranger en ligne ou en colonnes, & de ſe détruire, pour de vils intérêts, avec une induſtrie ſurprenante & un acharnement incroyable?

Si les Académiciens qui inſulterent l'Abbé Duclos avoient voulu entreprendre l'apologie de

l'humanité, ils n'auroient pas riſqué d'affoiblir leur cauſe en accordant que l'homme ſauvage eſt quelquefois emporté, cruel & ſanguinaire ; la difficulté eût été d'excuſer les grands & continuels excès de l'hommme ſocial, & de prouver que les guerres des peuples civiliſés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquiere, ne ſont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la nature.

Il n'eſt pas queſtion ici de faire la ſatyre ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé : trop trompé par ſes maîtres, trop avili par la ſervitude, trop corrompu par ſes paſſions dégénérées en foibleſſes, c'eſt un malade incurable, abandonné à ſon deſtin, ou à la Providence. Il faut s'attacher aux faits, les expoſer comme ils ſont, ou comme on les croit être, ſans haine, ſans prévention, ſans reſpect, ſinon pour la vérité.

Si les Eſpagnols n'avoient pas ſenti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort : il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injuſtement exterminés, pour être moins odieux ſoi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere ſi frappant, qu'on la reconnoît dès que, dégagé de toute eſpece de préjugé, on s'étudie à ſéparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages ſuſpects.

Les Eſpagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt mille enfants, & qu'il baignoit de leur ſang les Idoles du Mexique. Ici l'exagération eſt ſi groſſiere & ſi ſenſible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité eſt qu'il n'y avoit qu'une ſeule chapelle bâtie en

amphitéatre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, ſoixante-quatre mille hommes : on trouva cent & trente mille crânes de perſonnes dévouées & ſacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie ſacrée, où l'on reſpiroit un air cadavéreux, & dont les murs étoient enduits de ſang caillé, depuis les lambris juſqu'au plafond. Il eſt conſtant que Herrera à multiplié le nombre des victimes, preſque dans la même proportion que Solis à multiplié le nombre des temples ; & que l'un & l'autre ont moins penſé à inſtruire la poſtérité, qu'à excuſer les grandes & infames actions des conquérants Eſpagnols. C'eſt ainſi que Tite-Live, dans l'eſpérance d'indiſpoſer ſon lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte ſérieuſement qu'Annibal faiſoit diſtribuer & manger de la chair humaine à ſes ſoldats, pour les encourager : ſi les Carthaginois avoient à la fois ſacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs priſonniers juſqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils euſſent conſervé, au ſein de la vie ſociale, les trois véritables caractériſtiques des mœurs ſauvages ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable, ou du moins ce ſeroit un phénomene ſans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des Auteurs Romains.

Au reſte, il eſt étonnant que les Portugais & les Eſpagnols ſe récrierent plus que perſonne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réfléchir que leurs *Auto da fé* ſont moins excuſables à mille égards que les repas des Cannibales & les ſacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ſes contradictions, il croit qu'on achete la clémence du Ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire pour adorer celui qui a créé. Tels ſont ſes préjugés & ſa prévention, il abhorre dans ſes voiſins ce dont il eſt lui-même coupable. Là où l'on

défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du fanatiſme, on déteſte ceux qui brûlent des hommes ſur les bûchers de la Superſtition ; la vérité eſt que les uns & les autres ſont également plongés dans l'oubli de la raiſon, & que leur triſte erreur ne differe que du plus au moins.

Quelques Philoſophes ont cru que l'uſage de ſacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'anthropophagie : en ce ſens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore mangé des hommes ſur leur table. (1)

---

(1) Cluvier en parlant, dans ſes *Commentaires ſur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiſton ou à Irmenſul, qui n'étoit autre choſe qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à ſacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé, & que la barbarie des hommes fanatiques a, dans l'ordre des temps, précédé la barbarie des Anthropophages. Le Docteur Kraf, dans ſes *Fortæling af de vilde volkes*, eſt auſſi de cet avis inſoutenable, puiſqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu beſoin de manger avant qu'ils aient eu beſoin de prier : d'ailleurs pluſieurs Sauvages de l'Amérique rôtiſſoient leurs priſonniers, ſans avoir & ſans jamais avoir eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des ſacrifices humains, qui tirent par conſéquent leur origine de l'Anthropophagie : on a fini par offrir aux Dieux les priſonniers qu'on avoit anciennement dévorés ſoi-même. De-là ſont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hoſtie* & de *Victime*, qui ſignifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues aux mots *hoſtis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable ſacrifice des victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choiſit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloiſe, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de priſonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres ; ou ſi l'on en avoit, on n'oſa les ſacrifier, de peur de repréſailles.

Il n'y a pas de nation dans l'hiſtoire à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la Divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, énorgueilli par ſes ſuccès, auroit dans la ſuite des ſiecles dépeuplé ou dévaſté la terre, ſi l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme ne l'avoient fait ceſſer. On eſt ſaiſi d'horreur quand on réfléchit ſur le génie de la plupart des religions fondées ſur des idées affreuſes de vengeance, de maſſacre & de déſolation : auſſi les immolations, les victimes, les holocauſtes, les hoſties, les ſacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus ſouvent craint les Dieux en colere qu'on ne s'eſt flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du ſang de tous les êtres animés, il falloit bien enſanglanter leur ſanctuaire. Quand les Prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit ſoif, & dans l'inſtant on aſſommoit un captif au piédeſtal de ſa ſtatue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois (1), les Indiens, les Phéniciens, les Perſans, les Grecs,

---

(1) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il eſt dit qu'il y avoit encore des Anthropophages dans cet Empire au neuvieme ſiecle ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Au reſte, Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte auſſi que les habitants des provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs priſonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & qu'ils font étouffer dans des baſſins d'eau chaude, n'eſt pas auſſi un fait vraiſemblable, & cependant il eſt vrai : on étouffe ainſi plus de 30000 enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il eſt ſurprenant que l'idée d'envoyer des Colonies ne ſoit pas venue aux Magiſtrats d'un pays ſi fécond.

les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Eſpagnols, les Negres & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profuſion : s'il n'eſt pas poſſible de prouver qu'ils ont été tous Anthropophages dans leur état d'abrutiſſement, c'eſt que cet état a précédé les temps hiſtoriques, & par conſéquent une nuit obſcure a dérobé aux yeux de la poſtérité une partie de ces atrocités.

On peut ſe figurer comment & par quels degrés on aura, dans les ſociétés naiſſantes, combattu la barbarie de la vie ſauvage : chez les Mexicains, on ſacrifioit encore des victimes humaines ; & quand il ſeroit vrai, comme le prétend Las Caſas, qu'on n'en avoit ſacrifié que cent-cinquante ſous le regne de Montezuma, ce nombre ſeroit plus que ſuffiſant. En même-temps on y nourriſſoit un priſonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus de créatures humaines pour le ſervice des autels : ils ſe contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de ſang, qu'on répandoit ſur de la farine, dont on pêtriſſoit des gâteaux, que tous les ſujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande ſolemnité annuelle. (1) Il paroît que cela prouve aſſez que les Péruviens avoient été de vrais Anthropophages ; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit ſuivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ſes loix & ſes arts, eſt bien malheureux & bien à plaindre quand il ne peut perfectionner ſa religion.

Comme dans la combinaiſon poſſible des idées

(1) Voyez *Garcilaſſo, hiſtoire des Incas, tome ſecond, Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre ſecond volume, en traitant de la religion des Américains.

il n'y a pas une ſeule propoſition dont on n'ait ſoutenu la propoſition contraire, un Auteur a mis en queſtion ſi l'uſage de vivre de chair humaine étoit conforme ou oppoſé aux intentions de la nature. La deſtruction, quoique néceſſaire, d'un être animé eſt un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une ſenſation douloureuſe, & toute ſenſation douloureuſe eſt un mal phyſique pour le moindre inſecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végete ou reſpire ſur la ſurface de cette planete : la façon de décompoſer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de ſon organiſation intime & de ſa ſenſibilité, eſt ſans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe ſi les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant pluſieurs actions réellement indifférentes ceſſent de l'être dans l'ordre civil & ſocial, où les Légiſlateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs eſprits & captiver ces animaux terribles autant par l'illuſion que par la force ; il a fallu, à la fois, leur inſpirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime : afin que les vivants appriſſent à ſe reſpecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes reſpectables, en conſacrant, par des cérémonies impoſantes, les déplorables reſtes de leur exiſtence paſſée.

Il paroit que la coutume de ſe nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un ſiecle, que d'un peuple ou d'un pays, puiſqu'elle a été répandue ſur toute la terre : cependant M. Rœmer fait mention, dans ſa deſcription de la Guinée, d'une race de Negres à phyſionomie de tigres, qui ſont, ſelon lui, Anthropophages par inſtinct ; & quand il s'en trouve quelques-uns ſur les vaiſſeaux Négriers, ils déchirent les autres eſclaves qu'on a à bord. Ce fait ſeroit ſurprenant, s'il étoit vrai : mais il a été contredit par des perſonnes qui ſont pour nous d'une toute autre autorité que M. Rœmer.

Des Naturaliſtes qui ont voulu expliquer phyſiquement pourquoi il y a des Sauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'eſtomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viſcere, occaſionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes ſont quelquefois ſujettes.

Cette explication eſt ſi près du ridicule ou de l'abſurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre-humain renfermoit des eſpeces d'hommes armées de plus de dents canines que les autres, & par conſéquent plus carnaſſieres. Il eſt vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang ſupérieur ſaillant, & l'inférieur plus incliné en dedans : les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reſte des Aſiatiques : il faut que les habitants de la Paleſtine aient eu un défaut à peu près ſemblable, puiſque S. Jérôme s'étoit fait limer les dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit aſſurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la poſition, la figure & le nombre des dents, qui eſt quelquefois incomplet, n'autoriſent pas à conclure qu'il exiſte des familles entieres d'hommes dont les dents canines ſoient multipliées juſqu'au nombre de ſix, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomene, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monſtres par ſurabondance, que pour des êtres réguliérement conformés ſur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus ſéparées que les nations du Midi : ſi ce n'eſt pas cette obſervation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quel-

ques Negres de l'Afrique qui s'éguiſent les dents avec une lime (1) ; de ſorte que leurs deux mâchoires paroiſſent contenir douze canines, les huit inciſives ayant été effilées aux deux angles avec tant de ſubtilité qu'on pourroit s'y méprendre, ſi l'on n'en étoit auparavant inſtruit. C'eſt vraiſemblablement cette bizarrerie qui a donné naiſſance à la fable des Negres à phyſionomie de tigre dont Rœmer fait mention : ſi entre les habitants de Matamba ou de Congo, où l'on eſt dans la pratique de ſe défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura ſaffi pour faire ſoupçonner à des voyageurs ſuperficiels que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'eſtomac, puiſqu'elle n'eſt appuyée ſur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruiſent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui ſe nourriſſent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être perſuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs priſonniers pour aſſouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Bréſil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui ſe jetta avec tant d'emportement ſur le meurtrier de ſon fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civiliſées des excès auſſi funeſtes de l'animoſité publique contre des Magiſtrats fauſſement accuſés, ou des tyrans véritables : on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de de Wit ; mais ces inſtants de

(1) Voyez *Deſcription de l'Afrique occidentale par Cavazzi, Tom. II, pag.* 82.

rage de quelques ſcélérats obſcurs & furibonds n'ont, dans aucune ſociété du monde, dénaturé le caractere des membres, & on auroit tort de conclure que les Français étoient Anthropophages ſous Louis XIII ou ſous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, ſous peine de deux cens ſols, aux ſorciers de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Anthropophages au 17e ſiecle, ou les Egyptiens du temps de Juvénal, parce que les fanatiques de la ville de Tantire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, ſans le rôtir, dans un combat de religion, où il s'agiſſoit de ſavoir ſi Dieu s'étoit incarné ſous la figure d'un Vautour, ou ſous la forme d'un Crocodile. Cette diſpute, ſi humiliante pour la raiſon, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, ſi les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'inſtant où l'on verroit l'Europe, l'Aſie & l'Afrique déſolées par la ſuperſtition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les cauſes qui ont pu porter les hommes à ſe repaître des entrailles de leurs ſemblables, il y a toute apparence que la dure néceſſité de la vie ſauvage doit être enviſagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi après que la néceſſité ne ſubſiſtoit plus. S'il n'eſt pas vrai que la diſette puiſſe être aſſez urgente parmi une troupe de Sauvages pour les contraindre à ſe dévorer mutuellement, comme quelques Ecrivains le prétendent, quoiqu'à tort, il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On ſait que dans les différents âges de la raiſon on a différemment jugé de la condition des priſonniers, & qu'on les a traités ſuivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'eſt arrogé ſur eux : les plus ſauvages des hommes les tourmentent ;

les égorgent & les mangent, c'eſt le droit des gens chez eux : les Sauvages ordinaires les maſſacrent ſans les tourmenter ; les peuples ſemi-barbares les réduiſent en eſclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les reſtituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre eſt terminée, ou que la poſſibilité de nuire ne ſubſiſte plus.

Les premieres relations de l'Amérique diſoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'eſt convaincu dans la ſuite que quelques Sauvages n'en uſoient ainſi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719 les Atac-apas de la Louiſiane ſe ſaiſirent de M. de Charleville & du Chevalier de Belliſle, égarés à la chaſſe au-deſſus de la Baye de S. Bernard, dans le golfe de Mexique : les Français n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit juſqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établiſſements de la colonie : ces barbares conduiſirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, aſſommerent à coups de maſſue M. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en pieces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde aſſemblée, réſervant M. de Belliſle pour un autre feſtin, dont un hazard ineſpéré l'exempta (1) de ſe trouver.

Qu'une même nation ſe ſoit continuellement entre-dévorée, comme l'Hiſtorien de la nouvelle France l'aſſure des Savanois, cela n'eſt point vrai ; parce qu'il eſt impoſſible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une ſociété qui eſſuieroit une telle combuſtion, ſeroit du jour au lendemain détruite ou diſperſée.

S'il eſt vrai que les Caraïbes avoient mangé, en

(1) *Mémoires de M. du Mont ſur la Louiſiane*. Voyez auſſi *l'Hiſtoire de la Louiſiane, par le Page du Prats*.

douze ans, ſix mille hommes enlevés à la ſeule Iſle de Porto-Rico, il faut ſans doute qu'ils aient regardé ces inſulaires comme leurs principaux ennemis, & uſé à leur égard du droit de conquête, pouſſé auſſi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois eſpeces d'Anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain : tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui, au témoignage de Piſon, dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arroſoient de ſang humain leur pain ſacré, ne s'éloignoient guere de cette abomination : enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de bleſſures, & dont le nombre étoit fort petit. Peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur poſtérité fût réellement établie. Quoiqu'on puiſſe à cette occaſion citer pluſieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, ſans oublier le conte que les Grecs ont fait ſur le deuil d'Artémiſe, il n'en eſt pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un ſi étrange uſage. Comme les hommes ſont capables de tout penſer & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne ſont que trop ſouvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui déſeſperent ceux qui prétendent en rendre raiſon, ou qui veulent en dévoiler les cauſes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples ſont érigés en autorités tyranniques. Voilà la ſource commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bon ſens, comme d'écraſer le nez, de rétrécir la ſole des pieds, d'étrangler le corps au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloiſon du nez,

de

de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de ſe couper quelques articles des doigts, de s'ôter un teſticule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupieres, de déraciner les cils & les ſourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des inciſions figurées, d'incruſter des cailloux dans la peau du viſage, de ſe ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnoſité des feſſes, de ſe damner, de ſe brûler, de ſe manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale ſur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit réparti une moindre portion de ſenſibilité qu'au reſte des hommes, avoient auſſi moins d'humanité, moins de commiſération: le nombre des Anthropophages qu'on a découverts parmi eux en eſt une preuve: il en exiſtoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau Continent; & nous avons déjà obſervé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroiſſoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreſte & brutale. D'un autre côté, leur pareſſe exceſſive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuiſſance de leurs inſtruments groſſiers, l'inſtinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiſer, ni réduire en troupeaux ſédentaires, comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de reſſources. Il eſt conſtant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un ſeul peuple Nomade ou Paſteur, comme il y en a tant dans l'Aſie & l'Afrique. La chaſſe, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une ſubſiſtance précaire, familiariſe le cœur de l'homme avec le carnage, & fomente des méſintelligences & des guerres éternelles. Cet état eſt donc le plus déſavantageux où les hom-

mes puiſſent être réduits : & ſi tant d'anciennes nations ont été Anthropophages, c'a été, lorſqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comeſtibles, & qu'elles n'avoient amené à la ſervitude aucune eſpece de quadrupedes & de volatiles, de ſorte que les chaſſeurs & les animaux étoient également ſauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand Macoco, qu'ils dépeignent comme un Monarque puiſſant, magnifique, & qui ſert de la chair humaine ſur ſa table & celles de ſes courtiſans. (1) Il paroît

(1) » Il faut au Roi qu'on nomme le Grand Macoco, » vers le Congo, des centaines de perſonnes par jour » pour ſa table & pour la nourriture de ſa maiſon. Et » il y a pluſieurs peuples où on a des haras d'hommes & » d'enfants, qu'on va tuer pour manger, comme on fait » ici les moutons. M. Toynard diſoit qu'on lui contoit en Portugal, qu'en..... quand on expoſoit des » hommes au marché tout vivants, qu'on marchandoit, » l'un l'épaule, l'autre la cuiſſe, & que les Portugais qui » avoient beſoin d'eſclaves, alloient là en acheter. M. » Toynard ayant dit : ils vous ont bien de l'obligation ; » point du tout, lui répondit le voyageur Portugais, ils » croient que nous ne les trouvons pas aſſez gras. « *Recueil de l'Abbé de Longuerue, page* 17. On ne peut regarder tout ce paſſage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à M. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique, qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Anthropophages* : il y en a ſans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne ſont pas ſi multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'Auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'article *Jagas*, ſeroit fort en peine de conſtater, par des témoignages irrécuſables, toutes les horreurs dont il accuſe ce peuple de brigands : il eſt ſurprenant, d'ailleurs, qu'il ne ſe ſoit pas apperçu que ce même article avoit déjà été inſéré dans le Tome VII au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Hiſtoire univerſelle* ont auſſi donné une aveugle confiance à tout ce que des Miſſionnaires Capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuſe relation dans Cavazzi.

preſque impoſſible qu'un peuple aſſez civiliſé pour avoir élu un Souverain, conſtruit des villes & cultivé les arts, ſe repaîtroit encore de mets ſi révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraiſſoient un priſonnier dans le temple, & dont on ſervoit annuellement les membres ſanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatiſme le plus outré, qu'un moyen adopté pour ſuſtenter la vie de ces enthouſiaſtes.

Les Européans ont exterminé totalement la plupart des peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins exceſſives dans leur reſſentiment.

Dans le traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent ſolemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus ſacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette ſuperſtition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au nouveau Monde que bien des perſonnes ne ſe l'imaginent ; on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres, où l'on ne pénètre pas ſouvent, & ſur les bords de l'Yupura, où, au rapport de M. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs priſonniers. (1) Il eſt vrai auſſi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulſées par les Eſpagnols de leurs iſles natales, & refugiées à la côte du Continent entre l'Orénoque & le fleuve des Ama-

(1) *Voyages de la riviere des Amazones, édition de Paris, 1745, pag. 84 & 97.*

zones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Miſſionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres ; car tous les Indiens de ces cantons ont une averſion ſinguliere à aſſiſter au ſermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de ſimplicité de la découverte de l'Amérique, & de la ſituation où l'on ſurprit ſes habitans abrutis, ſont entrés dans les plus grands détails ſur la diverſité de goûts qui régnoit entre les Anthropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun obſervateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en ſoit, ces anciens Auteurs aſſurent que les Cannibales, & les peuples de Cumana & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants deſtinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il eſt avéré que la caſtration ſur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, & il y avoit des Eunuques à la Cour du Cacique de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau Monde. La caſtration y avoit donc été imaginée, ainſi que dans notre Continent, plutôt par l'eſprit ſombre & inquiet de la jalouſie, que par le prétendu rafinement des Anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui ſe raſſaſioient avec les membres de leurs priſonniers, les régaloient & les nourriſſoient largement pendant trois ſemaines, afin de les engraiſſer, & ils s'engraiſſoient en effet, ſi l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Chriſtophe Colomb, qui avoit vécu pluſieurs années aux Antilles, & dont les écrits, aſſez judicieux pour leur ſiecle, ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un Pere Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglois & des Français

extrêmement mauvaiſe, parce qu'elle étoit naturellement ſalée (1), ajoute enſuite dans ſon hiſtoire du Paraguai, que les nouveaux Chrétiens de cette province voulurent un jour maſſacrer le très-digne Pere Ruitz, dans l'eſpérance de faire un excellent repas de ſa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jéſuites ſont malheureuſement les ſeuls au Paraguai qui faſſent uſage de ſel. Il ſemble que ces deux paſſages comparés ſe contrediſent; non que nous doutions un inſtant que les Indiens n'aient eu plus d'une fois l'envie ſincere de manger du Jéſuite; mais il eſt fort probable qu'ils avoient pour cela des raiſons plus graves & plus ſérieuſes que celles qu'alleguent Charlevoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent auſſi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui ſe promenoit fort paiſiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme ſi l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorſqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque: les Caraïbes, au contraire, préféroient les mollets des

---

(1) Le Baron de la Hontan contredit formellement le récit de Charlevoix, en aſſurant que les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale ſe plaiſoient beaucoup, de ſon temps, à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs: Atkin a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun endroit de la terre habitée: comment ſeroit-il poſſible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité, euſſent pu dégrader juſqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raiſonneur Atkins comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir juſqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, ſuperſtitieux, traîtres, meurtriers, parricides, deſpotes, eſclaves, ...

jambes & les carnoſités des cuiſſes (1) : ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles (2), dont la chair leur paroiſſoit peut-être moins ſavoureuſe, ou plus dégoûtante, ſi quelque choſe peut l'avoir été pour de tels convives.

Les Chiens dogues, que les Eſpagnols employerent à la deſtruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celle des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

Oviedo aſſure que le plus furieux des mâtins qui fût à la ſolde de Sa Majeſté Catholique, ayant été lancé ſur une Américaine, refuſa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers ; ce qui fit crier tous les ſoldats Caſtillans au miracle : le plus grand des miracles étoit la brutalité des Caſtillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Caſas, arracher du ſein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jetter à leurs chiens pour les repaître. Il eſt triſte que l'hiſtoire de cette malheureuſe planete ſoit ſouillée par de tels faits ; & ſi notre poſtérité ne nous reſſemble point, elle croira que ce monde a été habité par des démons.

Il y a des Voyageurs qui diſent que les Américains Anthropophages paroiſſent plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertiſſements & à la danſe que ceux qui étoient purement frugivores ou rhiſophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur : ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes,

---

(1) *Torulos brachiorum & femorum & ſurarum pulpas.* Petri Mart. Decades Ocean.

(2) Cavazzi, dans ſa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même choſe des *Giages* ou *Jagas*, peuple Anthropophage de l'Afrique ; mais on ne peut preſque faire aucun fond ſur le témoignage de ce Miſſionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement : on lui auroit de grandes obligations, s'il n'avoit jamais écrit des livres ou des relations de l'Afrique.

exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue : les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord se sont adonnées à la guldive, au tafia, & à l'eau-de-vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immodérément. Il est presqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent des liqueurs spiritueuses que des empoisonneurs d'Europe leur vendent; ce miracle n'a pas suffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des Isles sont les seuls qui aient retenu leur caractere sombre & leur air chagrin & rêveur: on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtissoient leurs captifs, & dépeuploient l'isle de Porto-Rico.

Pour compléter ce qui reste encore à dire sur les Anthropophages, nous examinerons, en peu de mots, si l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal vénérien, comme plusieurs Ecrivains du seizieme siecle l'ont soutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypothese n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les Savants, si l'illustre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainsi dire, l'honneur de l'appuyer : il se fondoit sur la malignité des humeurs, & du sang humain, avec lequel des scélérats de l'Afrique composent un poison redoutable : cette malignité peut être poussée si loin par la fermentation, qu'il en résulte un véficatoire ou un caustique si actif, qu'il ulcere & brûle les parties extérieures sur lesquelles on l'applique, comme un fait rapporté par M. de Mead, dans sa *Méchanique des venins*, ne laisse aucun moyen d'en douter. D'un

autre côté, la grande quantité de ſel que les Chymiſtes rencontrent dans le ſang de l'homme (1), & qui ſurpaſſe de beaucoup celle qu'on recueille dans le ſang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être, en effet, ſujets à une maladie particuliere; mais il y a toute apparence que le ſel n'abonde, dans la ſubſtance de l'homme, qu'à cauſe de l'uſage continuel qu'il en fait pour imprégner ſes aliments: ſi l'on avoit analyſé la liqueur ſanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique qui ſe nourriſſent de choſes parfaitement inſipides & trempées dans aucune eſpece de ſaumure, on auroit, ſans doute, obtenu une moindre portion de ſel animal. Ainſi cette obſervation eſt ſans juſteſſe relativement à l'origine ou à la cauſe immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit ſa vraie ſource dans l'Anthropophagie, a été, ſi je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous eſt reſté un ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes Caprices médicinaux*: dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit atteſté que les vivres ayant manqué aux troupes Eſpagnoles & Françaiſes qui dévaſtoient la malheureuſe Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramaſſé en ſecret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes eſpeces d'aliments, qui-

(1) Il réſide dans le ſang humain un ſel volatil ſec, qui ſe ramifie contre les bords du vaſe qu'on emploie à l'analyſe, & qui fait à peu près la cinquantieme partie du ſang: le ſel fixe qu'on retrouve dans la leſſive, conſtitue à peu-près la quatre-vingtieme partie de la maſſe. Outre ces ſubſtances ſalines, il exiſte encore dans le ſang une aſſez grande quantité de fer obéiſſant à l'aimant. Cette matiere ferrugineuſe revient dans certaines perſonnes à une maſſe de quatre onces ſur vingt-quatre livres de ſang; dans d'autres elle eſt infiniment moindre.

qui occaſionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûterent. Fioravanti, pour donner un ton de vraiſemblance à ce conte, qui en eſt abſolument deſtitué, ajoute qu'il a fait des expériences ſur des cochons, ſur des éperviers, & des chiens, nourris pendant deux mois avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers, & au bout de ce temps, dit-il, je ſuis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de puſtules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne differe point du mal vénérien.

Le Chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachroniſme de plus de vingt ans, puiſque le mal vénérien ne s'eſt déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également oppoſée à la vérité de l'hiſtoire: il raconte que des marchands de vivres, ayant fait ſaler & encaquer de la chair humaine ſur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françaiſes perſécutées par la diſette au blocus de Naples: cette ſalaiſon les infecta, ajoute-t-il, de cette même indiſpoſition qu'on a enſuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau Monde; ce qui paroît prouver que cette peſte tire ſon origine de l'abus de manger des hommes. (1)

M. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers ſon ſentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'iſle de S. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne ſéviſſoit plus qu'ailleurs: ce qui ruine abſolument cette hypotheſe, puiſqu'en ce ſens le ſiege, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les iſles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Aſtruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti ſur les phénomenes de la nutrition

(1) *Sylva Sylvarum, Cent.* 1. *Edit. in-fol. Lipſiæ.*

des animaux avec la ſubſtance des individus de leur eſpece reſpective, a eu la conſtance de repaître, pendant ſix mois, un chien avec de la chair canine, ſans que la ſanté de cet animal ſe ſoit altérée; ſans qu'il ait eſſuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des ſymptômes décrits par l'Empirique ultramontain. Il eſt poſſible, à la vérité, qu'une circonſtance importante a mis une différence ſenſible dans le cours de ces expériences; & a par conſéquent offert des réſultats contradictoires aux yeux des obſervateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & ſi M. Aſtruc les a employées ſanglantes & ſaines, il eſt ſûr que les accidents qui s'en ſont ſuivis ont dû plus ou moins varier entr'eux. (1)

Mais comme il n'eſt queſtion ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des ſubſtances animales, en tant qu'elles ne ſont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin Français paroît ſuffiſant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui ſont Anthropophages dans leur eſpece, ne ſouffrent rien de la qualité de cette nourriture ſi analogue à leur propre eſſence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent, ainſi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une eſpece de mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti: il ne cite aucune expérience, vraie ou fauſſe, pour juſtifier cette aſſertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humains moulus que les Pariſiens mangerent pendant la ligue, pour déſobéir juſ-

---

(1) Monconis rapporte dans ſes voyages, qu'un fameux Médecin de ſon temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit obſervé les mêmes phénomenes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les obſervateurs.

qu'à l'extrêmité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduiſit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même ; & ils trouverent, ſans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans le plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuſes : ſi l'on avoit compoſé du pain avec des oſſements broyés d'autres animaux, il en auroit réſulté des inconvénients exactement ſemblables, & l'on peut dire que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui indiqua cette prétendue reſſource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Phyſicien. Le *Digeſteur* inventé depuis par le célebre Papin, a enſeigné le vrai moyen de tirer des ſubſtances oſſeuſes une nourriture innocente.

Au reſte, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & pluſieurs autres Naturaliſtes de ſon temps, c'eſt qu'ils ont ſuppoſé des peuples entiers qui ne ſe ſuſtentoient uniquement que de chair d'homme ; ſuppoſition abſurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins ſuſpectes des Atac-apas de la Louiſiane, des anciens Caraïbes des iſles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Bréſil, des Criſtinaux, des Pampas, des Peguanchez, des Moxes, ce ſeroit établir un pyrrhoniſme hiſtorique preſqu'inſenſé : quoi de plus naturel qu'un Sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant ſon priſonnier, ſon ennemi ? L'idée qu'a ce Sauvage que ſon priſonnier lui appartient, paroît aſſez fondée ; qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conſéquence qu'il tire réguliérement de ſes principes ; mais il y a loin encore de-là à une nation qui expoſeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit

de ſang froid les membres de ſes ſemblables. Quoique les Auteurs de l'*Hiſtoire univerſelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'eſt point vrai, ni vraiſemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme pluſieurs Médecins du ſeizieme ſiecle ne connoiſſoient point, ou preſque point, la ſource originelle du mal vénérien, ils s'abandonnerent inconſidérément à une foule de conjectures ſur les cauſes qui avoient infecté l'armée Françaiſe, campée au royaume de Naples en 1494, d'une peſte ſi meurtriere qu'elle faiſoit craindre la mortalité du genre-humain en Europe : ces conjectures ne ſont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité ſur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on ſe faiſoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Céſalpin, les Eſpagnols, bloqués dans la bourgade de Somma, près du Véſuve, ayant mêlé de la ſanie de lépreux dans du vin Grec, livrerent à deſſein ce poſte aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel, dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs inteſtins cette contagion qu'on a nommée enſuite le mal des Naples.

Si l'on peut, à juſte titre, s'étonner que Céſalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'eſt pas moins ſurpris que Fallope ſoutienne que les Eſpagnols délayerent de la céreuſe dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuſes qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ſes périodes ſucceſſifs ? Il ſe ſeroit épargné ces raiſonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'inſtruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit conſulté Roderigue Dias de Iſla,

Médecin de Séville, & Auteur contemporain, qui dit dans ſon ouvrage intitulé *Contra las Bubas*, (1) que le mal vénérien ſe manifeſta à Barcelone en 1493, & qu'il ſe répandit de-là comme une épidémie ſur l'Europe & le reſte de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainſi que l'expérience l'a prouvé, eſt originaire de S. Domingue en Amérique. Cette Iſle ayant été décou-

---

(1) Comme ſe paſſage de Dias de Iſla eſt fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par M. Aſtruc.

» In Hiſpaniâ morbus ille viſus eſt anno 1493, Barcionæ, quæ primum infecta, & ſic deinceps Europa cum » reliquo orbe univerſo, cujus partes hodiè innotuerunt. » Originem traxit in Inſulâ Hiſpaniolâ, quod ſatis longâ, » certâque experientiâ compertum fuit. Cum enim à » Chriſtophoro Colono (ſive Columbo) Thalaſſarchâ reperta & detecta eſſet, militibus cum incolis converſantibus, quod affectus contagioſus eſſet, facilè communicatus eſt, & quam citiſſimè in exercitu graſſabatur; » cumque dolores ejuſmodi numquam ab illis conſpecti » aut cogniti eſſent, cauſam in maris labores & navigationum moleſtias referebant, aliaſque occaſiones, ut » cuique probabile viſum erat. Et cum eodem tempore » quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Catholici » Barcionæ degerent, quibus itineris rationem reddebat, » nuperque ab eo reperta denarrabat, mox tota urbs » eodem morbo corripi cœpit latiſſimè ſe diffundente..... » Sed quia incognitus hactenùs valdèque formidabilis » videbatur, jejunia, religioſæ devotiones aliæ, & eleemoſynæ inſtitutæ ſunt, ut Deus illos à morbo tueretur. » At ſequente anno 1494, cum Rex Galliarum Chriſtianiſſimus Carolus, qui tum rerum potiebatur, ingentem » exercitum in Italiam duxiſſet, multi Hiſpanorum qui » hoſtes illorum erant, ibidem hac lue infecti vivebant, » adeo ut mox regiæ copiæ inficerentur; ignaræ tamen » quis qualiſve morbus eſſet, aut quo nomine appellandus, credebant ex ipſo aëre regionis ſubortum. Vocarunt igitur *Malum Neapolitanum* : Itali autem & » Neapolitani, quibus nulla ejus hucuſquè notitia, *Gallicum* nominabant. Deinceps verò, prout acciderat, » quiſque pro libitu aliud nomen imponebat. « *Aſtruc de Morb. venereis, lib. I. cap. IX.*

verte par l'Amiral Colomb, ſes compagnons y contracterent cette maladie par leur commerce avec les indigenes : elle paſſa rapidement au reſte des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vu ni éprouvé des ſymptômes ſemblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres cauſes vagues, chacun ſelon ſes conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau Monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Eſpagne réſidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du ſuccès de l'expédition & du voyage, le mal vénérien ſe déclara tout d'un coup dans cette derniere Ville, & en atteignit preſque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la conſternation ; on ordonna des proceſſions publiques, des jeûnes ; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le Ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne ſe guérit point. L'année ſuivante (1494) Charles VIII, Roi de France ; ayant conduit une armée formidable en Italie, pluſieurs régiments Eſpagnols, qu'on y envoya pour s'oppoſer à l'invaſion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françaiſes, qui ne ſachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuſerent le climat inſalubre du royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour ſignifier cette maladie dont ils ne connoiſſoient que les ravages, ſans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appellerent cette même indiſpoſition le *mal Français*. Enſuite chacun le nomma comme il jugea à propos, ſelon le pays d'où il le crut originaire.

Ce paſſage paroît prouver déciſivement que la maladie vénérienne étoit dans ſon principe, & peu après ſa tranſplantation, extrêmement maligne, contagieuſe, & qu'elle ſe propageoit ſans

contact immédiat, ſinon par celui de l'athmoſphere ambiante. Comment eût-il été poſſible autrement que trente à quarante perſonnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493 (1), euſſent infecté tout d'un coup cette Ville immenſe, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'eſt de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la derniere calamité qui puiſſe accabler l'humanité ? La progreſſion & la marche rapide de ce fléau confirme encore qu'il ſe tranſmettoit primitivement par d'autres organes que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'eſt parvenu en Ruſſie que ſous le regne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il ſéviſſoit déjà en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manifeſté plus de ſoixante ans auparavant à Moſcow, de ſorte qu'il avoit achevé le tour du globe, ſi l'on en excepte les terres Auſtrales, en 1700.

On a accuſé les Médecins du quinzieme & du ſeizieme ſiecles de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à ſouffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas eſſayé tous les remedes poſſibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préſervatifs convenables pour en retarder les progrès : on ſouhaiteroit qu'ils euſſent renouvellé les loix Egyptiennes & Moſaïques contre la lepre, ou qu'ils euſſent employé, de leur temps, les précautions dont on uſe aujourd'hui quand la peſte arrive du Levant ; mais ce reproche n'eſt pas fondé, puiſque l'Edit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la premiere partie, doit nous convaincre

---

(1) Chriſtophe Colomb ramena, à la vérité, de ſon premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt-deux perſonnes, tant ſoldats que matelots, & neuf Américains ; mais il n'y eut guere plus de quarante perſonnes qui l'accompagnerent à Barcelone, le reſte de l'équipage étant reſté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

qu'on conſulta à la fois la prudence des Magiſtrats & l'art des Médecins, qu'on preſſentit les ſuites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la poſtérité.

La vivacité des atomes peſtilentiels étoit telle dans ſon origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toutes parts, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reſte c'eſt un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux ſiecles plutôt, & dans un temps où notre ancien Continent étoit déſolé par la lepre, & qu'il y avoit, ſelon Mathieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies ſi analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeſte combinaiſon auroit pu porter ſes ravages à un degré qu'il eſt impoſſible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on obſerva, à l'arrivée de l'éléphantiaſe Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les perſonnes de qualité avant que de deſcendre au petit peuple : ſi le mal de l'Amérique n'a pas exactement ſuivi cette marche en Europe, d'abord après ſa tranſplantation, au moins eſt-il certain qu'il attaqua la plupart des Princes contemporains, dont les Médecins ont été aſſez indiſcrets pour publier les foibleſſes de leurs maîtres, afin de conſoler apparemment le reſte des hommes. L'Italien Braſſavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a adminiſtré le bois de Gayac au Pape Pie ſecond, & que Sa Sainteté en a été ſoulagée. Maître le Coq dit qu'il a adminiſtré des frictions au Roi François I. (1) Les Médecins de

---

(1) » Il mourut à Rambouillet d'un ulcere entre » l'anus & le ſcrotum, cauſé par ſon incontinence, & » qui l'avoit déjà mis en danger de mort à Compiegne, » ſix ou ſept ans auparavant. « *Daniel, Hiſtoire de France, page* 434.

l'Empereur Charles-Quint nous apprennent qu'ils avoient conſeillé à Sa Majeſté de quitter le bois de Gayac, pour ſe ſervir de la Squine Orientale, dont ce Prince fit uſage juſqu'à ſa mort.

Fin de la ſeconde Partie.

RECHERCHES *PHILOSOPHIQUES* SUR LES AMÉRICAINS.

TROISIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Eskimaux.

LES Eskimaux habitent les parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la terre de Labrador, par les côtes & les iſles de la baye de Hudſon, très-avant vers le Pole. Ambulants & diſperſés en petites troupes, ils embraſſent un terrein immenſe : ſi l'on les raſſembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur hiſtoire, recherchons juſqu'à quel degré vers le Nord notre globe eſt habité : recherchons ſi l'eſpece humaine peut réſiſter au centre des Zones glaciales, comme elle réſiſte ſur leurs extrêmités.

Aux plages les plus lointaines, aux iſles les plus reculées dans le ſein de l'Océan où les Navigateurs aient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur ſort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du 80e degré de latitude, des êtres conſtitués comme nous ne ſauroient reſpirer pendant douze mois, à cauſe de la denſité de l'athmoſphere.

Je ſais qu'on y a ſoutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raiſon de la plus grande obliquité des rayons ſolaires, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaiſons & les feux toujours renaiſſants temperent les pays voiſins: on ajoute que les vaiſſeaux qui ſe ſont le plus élevés, ont eu moins de glaces au 85e degré qu'on n'en a ordinairement ſur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui, ſans doute, parce que les glaces ſont plus rares dans la haute mer que ſur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour ſe former. Du reſte, tout conſidéré & abſtraction faite de quelques cauſes ſingulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut guere douter de la progreſſion réelle du froid pendant l'hiver en raiſon de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences ſont à cet égard trop déciſives: les faits qu'on leur oppoſe ſont ou incertains ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terreſtre, eſt un feu imaginaire, qui n'exiſte que dans les hypotheſes auxquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui ſe montrent quelquefois ſur l'horizon des terres Arctiques, ont donné lieu; comme ſi ces météores puiſoient directement leur ſubſtance des entrailles d'un volcan intariſſable, & toujours allumé; ce qui eſt en Phyſique une abſurdité.

Le traité de M. Mairan ſur la formation des lumieres ſeptentrionales porte tous les caracteres

d'une Théorie fondée, ſuivant laquelle il eſt manifeſte que ce ne ſont ni les exhalaiſons chaudes, ni les vapeurs ſulfureuſes élevées des terres Polaires, qui occaſionnent ces aurores, & les autres phénomenes aériens qui étonnent les Obſervateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lueurs paroît purement phoſphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impreſſion ſur le corps du thermometre le plus ſenſible. On voit ſouvent, dans le Groenland, le ciel s'éclaircir tout à coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuſes & flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet inſtant, reſte auſſi froid que ſi l'obſcurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord ſoient produites par le frottement ou l'agitation violente que l'athmoſphere éprouve, aux deux extrêmités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumieres électriques ſeroient conſtantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre: mais on ſait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, ſans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver ſi Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la diſcuſſion du ſentiment de M. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & auſtrales ſont de la même ſubſtance que les queues & les chevelures des Cometes: c'eſt ſubſtituer une difficulté à une autre difficulté, ſans avancer d'un point l'état de la queſtion, puiſqu'on connoît bien moins les queues des Cometes que nos lueurs Arctiques

Le Capitaine d'un vaiſſeau Hollandois, qui s'eſt élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaſte étendue de mer, ſans la moindre apparence de quelque baſe terreſtre qui ſupportât des montagnes brûlantes. Mais ſans entrer ici dans la queſtion de l'applatiſſement du globe,

qui ne ſauroit être auſſi conſidérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, ſi l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes, quelles conſéquences en déduira-t-on reſpectivement à la température de l'air? L'Iſlande poſſede un des plus terribles volcans qu'on connoiſſe : il eſt fort ſouvent en travail, & vomit d'immenſes tourbillons de flamme ; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'eſt pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Auſſi reſſent-on dans l'Iſlande, malgré la préſence de ce foyer, un froid très-âpre, & le thermometre de Réaumur y deſcend ſouvent à quatorze degrés au-deſſous du point de la glace.

On peut juger après cela de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux cens lieues de circuit : la conflagration de tout le Pole n'y ſuffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planete eſt probablement habitée par des hommes, juſqu'au 80e degré de latitude, je n'ai point hazardé une conjecture vague. Voici les preuves ſur leſquelles je me fonde.

Boerhave, & d'autres Médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le ſang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit, (1) ont produit des calculs ſi fautifs, qu'on ne

---

(1) M. Boerhave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puiſſe eſſuyer, auroit dû porter ſon calcul au moins à dix degrés de plus du thermometre de Farenheit, & il ſe ſeroit trouvé alors moins éloigné de la préciſion, quoiqu'il ſoit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, ſuivant la conſtitution & l'habitude. Il en eſt de même du froid ; les Negres ne ſauroient ſupporter le degré de froid auquel les Groenlandois réſiſtent : les Groenlandois, tranſportés ſubitement dans la Zone torride, ſeroient étouffés, en débarquant, par la chaleur que les Africains ſupportent toute leur vie.

peut les adopter ſans contredire l'évidence. Là où l'eſprit de vin bien déflegmé ſe géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui eſt la même choſe en d'autres termes, la circulation du ſang ſeroit interdite. Cet axiome reſſemble à tant d'autres déciſions philoſophiques : il n'y manque que la vérité.

Au 68e degré de latitude, l'eſprit de vin le plus pur, le plus rectifié, ſe gele réguliérement tous les ans, l'aiguille de la bouſſole ceſſe de s'y diriger vers le nord, & le mercure s'y fige très-ſouvent. Cela n'empêche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Groenlandois, n'aient des établiſſements encore plus voiſins du Pole que le point de la congélation de l'eſprit de vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'œil ſur l'état des colonies Danoiſes, telles qu'elles ſubſiſtoient au Groenland en 1764, ſuivant un extrait des regiſtres de la compagnie du commerce de Norwege. (1)

A Egedeſminde, au 68e degré, 10 minutes de latitude, habitent, pendant toute l'année, un Marchand, un aſſiſtant & des matelots Danois.

Les loges de Chriſtians-haab & de Claus-haven, au 68e degré 34 min., ſont occupées par deux Négociants en chef, deux aides, & un train de mouſſes. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye ſi fameuſe par les prodigieux glaçons qui en ſortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes : ces maſſes, après avoir nagé quelque temps dans le dé-

(1) M. des Roches de Parthenay a publié en 1763 une liſte des colonies Danoiſes au Groenland, dont toutes les latitudes ſont fautives, & tous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Danemarck ſur la fin de 1765.

troit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes oppoſées de l'Amérique.

A Jacobs-haven, au 69e degré, cantonnent en tout temps deux aſſiſtants de la compagnie du Groenland, avec des matelots & un Prédicateur pour le ſervice des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention pêchoient ordinairement aſſez de baleines pour former à chaque ſaiſon une charge de quatre cens tonnes d'huile; mais en 1762, & pendant les années ſuivantes, leur vaiſſeau a ceſſé de voyager faute de cargaiſon, les poiſſons cétacés ayant diſparu de ces parages, pour chercher un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, giſant au 69e degré 37 min., eſt l'établiſſement fondé en 1755 par le Négociant Dalager : il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un Convertiſſeur pour les Groenlandois.

Enfin, la maiſon de pêche de Noogſoak, au 71e deg. 6 min., eſt tenue par un Marchand, avec un train convenable. Les Danois qui ſéjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, ſont aujourd'hui ſur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européans réſiſtent, comme on le voit, dans toutes les poſitions indiquées, il eſt aiſé de concevoir que les naturels ou les indigenes des terres Arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des poſſeſſions Danoiſes. L'on doit être ſurpris de ce qu'Ellis diſe qu'il n'exiſte déjà plus des hommes, en Amérique, ſous le 67e degré de latitude Nord : n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impoſſible de s'en aſſurer ; mais on peut démontrer la fauſſeté de ſa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui, en remontant le détroit de Davis, trafiqua avec des Eskimaux, au 73e degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes ſeptentrionales & des ruines de cabanes.

Les Groenlandois de l'iſle de Diſco, qui ſe hazardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78e degré, qui s'étendent probablement juſqu'au point marqué vers le 80e, ſous lequel on peut encore vivre, même en hiver, puiſque les Hollandois y ont hiverné ſur une roche du Spitzberg en 1633, ſans perdre un ſeul homme de leur équipage.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du 80e degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puiſſent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courſes à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de novembre, mortel aux hommes, & peut-être auſſi aux animaux terreſtres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémiſphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graiſſe qui a la funeſte qualité d'engendrer la dyſſenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y ſoient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur eſpece, ainſi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'eſt pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes; elle y dépenſe peut-être autant de force a animer les Baleines, les Phocas, les innombrales eſſains de harengs & de morues, qui ont leur principal ſéjour dans le baſſin du Pole, & ces nuées d'oiſeaux aquatiques qui obſcurciſſent quelquefois la ſurface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puiſſance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété ſurprenante de créatures terreſtres. Cette obſervation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organiſation, qu'il y a tout autour du globe une égale portion de cet eſprit actif qui vi-

vifie

viſie la matiere modifiée à l'infini, ſans que la différente température de l'air puiſſe mettre un obſtacle ſenſible à ce développement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de végétaux, plus d'inſectes, plus de reptiles. plus d'oiſeaux : là où le gibier & les animaux ſauvages ſe multiplient, les hommes manquent; la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des inſectes, celle des reptiles, celle des oiſeaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroiſſement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid exceſſif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voiſinage des poles, où l'athmoſphere & les ſubſtances terreſtres ſont ſi comprimées, qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préſerver ſa ſeve & ſes tiſſus ſubtils, on voit que la mer a reçu par compenſation ce qui manquoit à la terre : ſous d'épouvantables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui ſurpaſſent tout ce que le regne animal & végétal enfantent ailleurs de plus giganteſque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une groſſe Baleine : ſi l'on ne s'attache qu'au volume & à la maſſe, cette comparaiſon peut avoir quelque juſteſſe; mais elle n'en aura plus, ſi l'on conſidere que les Cétacées ſont tous carnaſſiers, (1) & que le Nord-câpre ne peut ſe raſſaſier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il reſpire, il en coûte la vie à une multitude ſurprenante d'être organiſés &

(1) Ce que l'on nomme dans le Nord *Wa'ſich-aas* ou aliment de Baleine, n'eſt qu'une prodigieuſe quantité de petits inſectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une ſorte de glu, & qui flottent ſur la ſurface de la mer : de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent preſqu'autre choſe que ces inſectes, ſont des animaux auſſi véritablement carnaſſiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de Fourmis.

ſenſibles. La reproduction doit donc être & très-rapide, & très abondante par-tout où cette engeance ſi énorme & ſi vorace vient ſe repaître. La végétation de mille ſapins ne coûte pas tant à la nature.

On a vu quelquefois, dans un eſpace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'iſle de Mayen, trois cens cinquante vaiſſeaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-ſept cens chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille Baleines; ſans compter celles qui étant bleſſées à mort avoient coulé à fond avec le dard, ou étoient allées échouer ſur des côtes perdues. (1) L'imagination eſt effrayée, lorſqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monſtres: Horrebow aſſure dans ſa relation de l'Iſlande, qu'en éventrant une Baleine enſablée ſur un banc, on avoit retiré de ſon ſpacieux ventricule ſix cens morues, beaucoup d'oiſeaux aquatiques, & une proviſion de harengs de pluſieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il ſoit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais oſé, dans une barque fragile, ſe montrer devant les Cétacées des mers du Nord, ſi l'inſtinct de ces machines flottantes n'étoit auſſi obtus, auſſi borné que leurs organes ſont groſſiérement conſtruits: on les détruit ſans les combattre; & la chaſſe d'un ſeul lion eſt, ſans comparaiſon, plus dangereuſe dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines ſur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité ſinguliere à prendre de ſi gros poiſſons a tellement diminué leur nombre, que pluſieurs peuples maritimes ſe ſont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puiſque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement.

---

(1) *Crantz Hiſtorie von Groenland, tom. I. pag. 144. Barly 1765.*

La meilleure ſtation pour cette pêche étoit jadis entre le Groenland, l'iſle de Mayen, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le 77e juſqu'au 79e degré de latitude ; mais les Baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & ſe ſont probablement plus rapprochées vers le pôle, d'où on les verra revenir, quand elles ſe ſeront repeuplées, & que le défaut de ſubſiſtance les contraindra une ſeconde fois à ſe répandre ſur un plus grand eſpace.

Je n'étendrai point davantage cette digreſſion ſur l'hiſtoire naturelle du ſeptentrion : on peut remonter à la ſource, & puiſer dans l'ouvrage de l'Evêque Pontoppidan ; mais il convient de le lire avec précaution : il eſt ſouvent fabuleux, quelquefois déraiſonnable, & de temps en temps auſſi enthouſiaſte que l'ont été Olaüs & Rudbek.

Il faut également ſe défier du Conſul Anderſon ; ſa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'eſt repoſé indifféremment ſur des traditions vagues, des rapports infideles, contradictoires, & ſur des obſervations qu'il n'avoit point faites : la partie de ſes écrits qui concerne l'origine, l'hiſtoire & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'eſt qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderſon avec aigreur : meilleur naturaliſte que lui, obſervateur plus paſſionné, il n'auroit rien laiſſé à déſirer, s'il avoit moins flatté ſes peintures, & ſi ſes recherches, étendues au-delà des rivages de l'Iſlande, avoient embraſſé un champ plus vaſte.

Je ne parle pas de la deſcription qu'a donné du Groenland le Moine Meſanges, qui paroît avoir été en démence lorſqu'il a compilé cet abſurde ouvrage : il peuple le ſeptentrion de démons & d'oies ſauvages, qui, toujours en guerre ouverte avec les Groenlandois, les tranſportent au-delà des nues, dans les eſpaces imaginaires : c'eſt une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéreſſant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudſon, ſi au lieu d'y chercher un paſſage impoſſible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à conſidérer les Sauvages de ces contrées; & ſi, muni de thermometres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la deſcription des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins ſe livrer au plaiſir de conjecturer ſur ce qu'il n'a pu voir: en vain s'appuie-t-il ſur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées: elles n'en aquierent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix eſt lui-même un relateur ſuſpect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour obſerver ou pour réfléchir.

L'Evêque Egede a fait un long ſéjour au Groenland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverſe une contrée en eſt incapable. Si ce zélé Norvégien avoit poſſédé la moitié des connoiſſances phyſiologiques qui lui manquoient, ſes ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de conſidération parmi les Savants.

Crantz a ſuivi Egede, & a continué l'hiſtoire du Groenland juſqu'en 1765: le premier volume de cet ouvrage contient des obſervations très-précieuſes & des recherches fort intéreſſantes: le ſecond, qui renferme les triſtes égarements des Zinzendorſiens & leurs prédications fanatiques ſous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthouſiaſme eſt de tous les climats.

Entre les Ecrivains du ſeizieme ſiecle, l'on ne peut compter que Bleſkin: dans le ſiecle ſuivant il n'y a que la Peyrere, qui plein de ſes idées ſur les Préadamites, s'appliqua à l'hiſtoire du Nord dans l'eſpérance d'y découvrir les preuves

de ſon ſyſtême, qui n'avoit pas beſoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaiſir les Relations qu'il a publiées de l'Iſlande & du Groenland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en ſoit défectueuſe, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits abſolument controuvés.

Avec tous ces ſecours, il ne ſeroit pas poſſible de donner des éclairciſſements & des notions ſatisfaiſantes ſur les Eskimaux, ſi rarement viſités par des voyageurs éclairés, ſi l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le ſavant Wormius avoit toujours ſoupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne different en rien des Groenlandois, & qu'ils conſtituent tout enſemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'inſtinct, les mœurs & la figure ſont parfaitement ſemblables. La Peyrere avoit avancé de ſon temps, ſans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Groenland n'étoit pas intelligible pour les Sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis ; Anderſon avoit répété la même opinion : de ſorte que tous les Savants modernes de la Suede & du Danemarck s'étoient confirmés dans ce commun préjugé ; mais en 1764 un Miſſionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Groenlandois, entreprit, à la ſollicitation de M. Hugh Palliſer, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique ſeptentrionale. Il pénétra fort avant dans le Labrador ; & après pluſieurs courſes, il rencontra, le 4 ſeptembre de la même année, une troupe de deux cens Eskimaux, auxquels il parla Groenlandois. Ces Américains le comprirent ſans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui eſt l'idiome national de leur pays (1) : charmés de voir un étranger ſi

(1) En 1752 un Capitaine de navire Anglois avoit déjà formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Groenlan-

inſtruit, ils l'accablerent de careſſes, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne conſentirent à ſon départ qu'après lui avoir arraché une promeſſe ſolemnelle de revenir l'année d'enſuite : ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantſik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européans & tous les étrangers du titre de *Kablunet* (1), ce qui revient à peu près à l'épithete de *barbares*, dont on ſe ſert ſi indiſtinctement, & quelquefois à l'égard de ſes voiſins, parce que les hommes ſont exceſſifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Groenlandois, leur compara les Eskimaux, ſans pouvoir démêler la moindre différence entre les uſages, les phyſionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces Sauvages.

Il eſt ſuperflu de rechercher vers quelle époque les Américains ſe ſont jettés dans le Groenland : ils avoient vraiſemblablement déjà occupé cette partie de leur Continent avant l'an 700 de notre Ere, puiſque les Iſlandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme ſiecle leurs premieres colonies au Groenland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec leſquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles : ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiſer, & en vou-

---

dois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même ſignification chez ces deux peuples ; mais il n'avoit ſu tirer aucun fruit de cette découverte. *Crantz, Hiſt. v. Groenland. t.* 1. *page* 337.

(1) Les Groenlandois ſe nomment auſſi eux-mêmes *Innuit* & *Karalit*, ce qui ſignifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes relations, ne ſont que des corruptions, *Egede, Hiſtoire naturelle du Groenland*, *page* 2.

lant envahir une partie de la côte occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'eſt une erreur extrême de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groenland, & que de-là leurs filiations ſe ſoient avancées dans l'immenſe Continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a ſemblé ſi commode, ſi plauſible aux yeux de quelques Savants, qu'ils ont adopté ſans examen ce ſyſtême romaneſque comme une vérité hiſtorique : cependant rien n'eſt moins vrai ; on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques ſeptentrionales conviennent que les Danois, les Iſlandois & les Norvégiens ſont étrangers au Groenland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple aſſez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui ſont les reſtes des Eskimaux qui les premiers poſſéderent cette terre de déſolation. M. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de ſoin les anciennes traditions nationales, aſſure poſitivement que les peuplades Groenlandoiſes, ſans en excepter une, ſont originaires de l'Amérique. Ce ſentiment ne peut plus eſſuyer la moindre contradiction, depuis qu'il eſt démontré pas les faits que le langage des Eskimaux ſitués ſur le rivage occidental du détroit de Davis, eſt exactement le même que celui des Groenlandois, ſans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Iſlande, de la Norwege & de la Samoyédie ; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut ſe procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Laponne, & une Grammaire Groenlandaiſe, qui prouvent que

ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs ſyntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'eſt figuré de ſi épouvantables difficultés à faire paſſer les Américains au Groenland, qui eſt une partie de leur Continent, & non du nôtre; ils ont pu y venir, ſans le moindre obſtacle, par la terre ferme, en côtoyant la pointe de la baye de Baffins, entre le 79e & le 80e degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percée, comme on l'a cru ſi long-temps: auſſi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui giſent encore au-delà, de ſorte qu'il eſt clair que le Groenland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il eſt uni. Les Géographes qui l'ont aſſigné à l'Europe ou à l'Aſie, auroient pu l'aſſigner avec autant de raiſon à l'Afrique, puiſqu'il ne peut appartenir à aucun diſtrict de notre Continent: quand même il y auroit eu dans le fond de la baye de Baffins un détroit, ce détroit ſeroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainſi que celui de Forbisher, & celui d'Ollumlengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux on pu & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'Iſle de Diſco, & ſi étranglé au-delà de cette hauteur, que dans pluſieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courſes beaucoup plus longues & plus audacieuſes, pour chaſſer les baleines & les chiens marins: les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de ſe cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Iſle, & ſe rembarquent dès que leur pêche eſt achevée: les Samoyedes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble,

Zemble, qu'ils laiſſent inhabitée le reſte du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en tranſportant plus vers le Pole leur dernier établiſſement de Noogſoak, ne s'appercevront un jour que les Groenlandois & les Eskimaux communiquent enſemble pendant l'été, & paſſent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui préſenta en 1577 trois Eskimaux à la Reine Elizabeth : on les promena ſur de petits chevaux de Corſe, & ils ſervirent pendant quelques jours d'amuſement à la populace de Londres, toujours avide de ſpectacles inſenſés.

On a depuis expoſé pluſieurs de ces Sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curioſité du public, dans quelques Villes du Danemarck & de la Hollande, où les vaiſſeaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis ; comme les Académiciens Français enleverent, au-delà de Torneo, deux Lappons, qui, obſédés & martyriſés par ces Philoſophes, moururent de déſeſpoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à ſix ans, une fraude ſinguliere à quelques charlatans forains d'Amſterdam : ils traveſtirent en ſecret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graiſſe noirâtre, l'accoutumerent à avaler ſans répugnance des gobelets pleins d'huile de baleine, à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux de chiens marins & d'inteſtins de poiſſons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune Sauvage, né au Texel, fit ſon perſonnage avec un ſi grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la Ville.

Les véritables Eskimaux ſont les plus petits

des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetiſſée davantage par l'action du climat: ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excedent cette meſure ſont ſans comparaiſon plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graiſſe, leur port eſt mal-aſſuré; & en examinant les extrêmités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organiſation a été gênée dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terreſtres. L'homme néanmoins réſiſte plus avant vers le Pole que les chênes & les ſapins, puiſqu'au-delà du ſoixante-huitieme degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buiſſons, pendant qu'on rencontre des Sauvages à trois cens lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont ſans exception le teint olivâtre : la Peyrere aſſure qu'on en trouve d'auſſi noirs que des Negres Sénégals; mais c'eſt une pure fiction, & les efforts qu'ont faits les Naturaliſtes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des terres Arctiques, ont été des dépenſes d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer n'eſt pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Crantz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une ſeule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en eſt même ſi peu foncée dans le viſage, qu'elle laiſſe tranſparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues; les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une légere nuance de brun.

Comme ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de poiſſon huileux, leur chair en a, pour ainſi dire, contracté la ſubſtance; & ce ſymptôme ou ce phénomene de leur conſtitution me paroît bien plus remarquable que l'obſcurité de leur teint,

ſerni par la mal-propreté & la violence d'une athmoſphere fort condenſée. Leur ſang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine ; & en touchant leurs mains, elles paroiſſent poiſſées, parce qu'il ſuinte, de tous les pores de leur peau, une matiere graſſe & muqueuſe, aſſez ſemblable à cette viſcoſité qui enveloppe les poiſſons ſans écailles : auſſi eſt-ce la ſeule nation où l'on ait obſervé que les meres lechent leurs enfants nouvellement nés, à l'inſtar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuſe qui recouvre l'épiderme des Groenlandois & des Eskimaux, eſt très-différente de cette graiſſe luiſante qui paroît ſur la peau des Negres ; & lorſqu'elle s'obſtrue dans le tiſſu cellulaire, il en réſulte une ſorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poiſſon, ſont, au rapport de Pontoppidan, aſſez ſujets ; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'eſt l'extrême chaleur de leur eſtomac & de leur ſang ; ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'aſſemblent en hiver, que les Européans s'y ſentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur eſt trop graduée : auſſi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune ſaiſon, & ils ignorent l'uſage des cheminées, ſous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croiſſe par d'arbres chez eux, les ſubſtances combuſtibles ne leur manqueroient pas, s'ils vouloient en uſer, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné (1), des

(1) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent ſur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Iſlande, & du Groenland, ont longtemps été l'objet des recherches des Navigateurs & des

monceaux d'algue, de mouſſe, & d'autres herbages marins, qui étant deſſéchés pourroient être employés à nourrir le feu ; mais ils ſe contentent d'entretenir dans leurs caſes une lampe allumée, au-deſſus de laquelle ils ſuſpendent un chaudron de ſmectide, ou de pierre ollaire, deſtiné à cuire leurs viandes ; car ils ne mangent la chair du gibier & du poiſſon entiérement crue que quand ils ſont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creuſent pas ſous terres, comme on l'a répété tant de fois : ils bâtiſſent avec de gros cailloux, à rez du ſol, où il leur ſeroit impoſſible de pratiquer des caves ou des tannieres, parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif : le plus fort dégel n'effleure, pour ainſi dire, que la ſuperficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte ſubite des neiges les ſubmergeroit, s'ils avoient l'imprudence de ſe loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des ſouterreins.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux ſe diſtinguent par la petiteſſe de leurs pieds & de leurs mains, & la groſſeur énor-

---

Phyſiciens, qui, faute d'avoir des connoiſſances ſur le giſement des terres polaires, & ſur les claſſes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, ſe ſont épuiſés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés, il y a de petits buiſſons d'aune, d'oſier, & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groenland, où les flots les déracinent : quant aux troncs de la groſſeur d'un mât, ce ſont des corps de trembles, de méleſſes, de cedres de Sibérie, de peſſes, & de ſapins, que les rivieres débordées voiturent du centre de la Sibérie, & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient auſſi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui ſe dirige vers les plages de Kamſchatka, & vers l'embouchure du Lena, où il ſe forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan diſperſent.

me de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européans, ils ſont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face platte, la bouche ronde, le nez petit, ſans être écraſé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur mâchoire inférieure dépaſſe celle d'en haut, & la levre en eſt auſſi plus groſſe & plus charnue ; ce qui défigure étrangement leur phyſionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieilleſſe : leur chevelure eſt d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit ; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux levres qu'à la circonférence du menton : & quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne ſont guere élevées que de quarante-ſept pouces. Elles ſe tracent ſur le viſage, ſur les mains, & ſur les pieds, des lignes noires avec un fil graiſſé de ſuie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépoſe une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles ſont ſi longues & ſi flaſques, qu'elles peuvent allaiter, ſans peine, au-deſſus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples ſauvages de l'Amérique & de l'Aſie, eſt purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à ſix ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le ſein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre ſes hanches, pour en ſaiſir le bout : cette tenſion continuelle amollit & allonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole eſt, dans les Groenlandoiſes & les Eskimauſes, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur ſoit propre ; on l'oſerve auſſi aux Sámoyedes, & en général toutes les femmes baſanées ou olivâtres ont l'iris du ſein d'une nuance plus foncée que le reſte du teint.

Oléarius rapporte qu'on viſita une femme & une fille Groenlandoiſe à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil ſur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'eſſuient jamais l'écoulement périodique, il ſe trompe : l'Evêque Egede s'eſt aſſuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Groenland. Au reſte il eſt certain qu'elles ſont peu fécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la baye de Hudſon, de la Samoyede & du Groenland, dont les habitants ſubſiſtent principalement de la pêche, paroît réfuter le ſentiment de M. de Monteſquieu, qui avoit cru que les parties huileuſes du poiſſon ſont plus propres à fournir cette matiere incompréhenſible qui ſert à la génération que toute autre eſpece d'aliment : ce ſeroit une de ces cauſes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuple qui eſt au Japon & à la Chine, où l'on ne vit preſque que de poiſſon. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales ſont une exception à la regle commune, parce que le froid exceſſif met un obſtacle à la multiplication de ces Ichthyophages ; mais comme il eſt avéré qu'on conſomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poiſſon, il ſemble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'uſage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de cauſes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poiſſon qu'on y mange ne peut être comptée pour une cauſe principale ou unique. La longue paix dont jouiſſent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroiſſement de leur population ; pendant que les miſérables guerres que ſe font ſans ceſſe les Souverains de l'Europe y détruiſent l'eſpece dans des flots de ſang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, ſur les Mé-

moires de madame T. H., l'hiſtoire de la fille ſauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi près de Châlons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il eſt difficile de perſuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaiſon d'incidents & un concours d'incroyables aventures, tranſporté, à l'inſu de tout le monde, depuis la terre de Labrador juſques dans les bois de la Champagne. Dailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le ſein, ni l'habit des Eskimauſes : elle n'avoit aucun ſignalement, aucune marque nationale aſſez déciſive pour réaliſer une conjecture ſi extraordinaire.

En 1731 elle entra un jour, vers le ſoir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redreſſés ſous une calotte de calebaſſe, le viſage & les mains noires comme une Négreſſe : armée d'un gros bâton, elle en aſſomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la ſurprendre, & grimpa enſuite, avec une preſteſſe étonnante, ſur un arbre fort élevé, où elle paſſa la nuit. On peut aſſommer un dogue & grimper ſur un arbre, ſans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebaſſes dont on puiſſe faire de coëffures.

Le lendemain, le Vicompte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans ſon château de Songi : on la baigna, & elle devint blanche comme une Européanne, ſans qu'on pût remarquer d'autre ſingularité, dans toute l'habitude de ſon corps, ſinon la groſſeur extrême de ſes pouces à proportion du reſte de ſes mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune ſauvage (1) étoit née en France, com-

(1) Cette jeune Sauvage, devenue enſuite mademoiſelle le Blanc, a toujours aſſuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également ſauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on ſuppoſe qu'elle eſt morte des ſuites d'une bleſſure à la tête,

me l'on a toujours ſuppoſé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de ſe tenir en équilibre ſur ſes pieds; pendant qu'il paroit démontré, par le méchaniſme de notre articulation, que l'homme eſt un véritable bipede. Ce ſolitaire, rabaiſſé au niveau des quadrupedes, n'avoit conſervé qu'une foible étincelle de la raiſon, & de la puiſſance que nous exerçons ſur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui ſoit auſſi ingénieuſement organiſé que nous: il ôtoit très-adroitement les appâts des pieges aux loups, & ſavoit ſe garantir contre le jeu du reſſort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Groenlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mouſſe, ils aiment leur patrie plus paſſionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la ſienne ſous le ciel le plus ſerein & le plus fortuné: la cauſe qui attache ainſi les derniers habitans du Nord à leur climat natal, paroît purement phyſique: ils ſe ſentent mal par-tout ailleurs que chez eux: à Coppenhague, à Amſterdam, l'athmoſphere eſt déjà trop tiede pour qu'ils puiſſent la reſpirer long-temps. Ils ſont naturellement mélancoliques à cauſe du ſcorbut qui épaiſſit leur ſang: la conſcience de leur foibleſſe les rend lâches & farouches; ils ſeroient peut-être plus cruels, s'il étoient plus forts. Il eſt vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur inſtinct. Sans loix, ſans culte, ſans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne ſe conduiſent pas ſi mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le ſoin de ſe procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe ſans ceſſe: les inſtants leur ſont ſi précieux qu'ils ont toujours prétendu

---

qu'elle avoit reçue en ſe battant avec ſa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre que le hazard leur avoit fait trouver.

qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à aſſiſter aux ſermons des Miſſionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brûlants de zele & de piété ; dès qu'on leur en a refuſé, ils ſont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, en ſe moquant des inſtructions & des catéchiſmes, qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau-de-vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter juſqu'aux prêches des Freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Groenland leurs extravagances myſtiques, & les excès de leur imagination échauffée : comme ſi la magie, à laquelle les nations Polaires ſont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, ſous prétexte d'aſſiſter au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemarck ſes ſentiments plus abſurdes que dangereux. A la vue d'un Negre & d'un Groenlandois qu'on venoit de baptiſer dans la grande Egliſe de Coppenhague, ſon enthouſiaſme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la converſion des Sauvages, en leur envoyant des Miſſionnaires de ſa ſecte naiſſante. Comme il eſt preſqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Siléſie, auroit pu ſe perſuader de bonne foi qu'il importoit au ſalut des Africains & des Lappons de connoître les ſottiſes pieuſes qui lui avoient paſſé par l'eſprit depuis ſa ſortie du College, on a ſuppoſé que des vues de fortune, adroitement cachées ſous le voile du plus haut fanatiſme, avoient dirigé les entrepriſes de ce Novateur ſingulier : il commença apparemment, comme tous les chefs de ſecte, par être la dupe de ſa vanité & de ſon imagination ardente, & finit par ſe déſabuſer aux dépens d'autrui. Il ſe déſabuſa ſans doute, lorſqu'à force de prêcher le mépris des richeſſes, il vit neuf cens mille écus réunis dans la caiſſe commune de ſes adhérents, dont il s'étoit réſervé les clefs.

En 1733, des Catéchiſtes Zinzendorfiens partirent pour le Groenland; & ce qu'il y eut de remarquable c'eſt qu'un dévot de Veniſe fit les frais de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux Sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Groenland ravagé par le fléau de la petite-vérole, que d'autres Miſſionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des peſtiférés, dont la vue avoit occaſionné une épidémie ſi épouvantable qu'on ne ſe ſouvenoit pas d'avoir eſſuyé un ſemblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit preſque toutes les nations Septentrionales au quatorzieme ſiecle

Ce ne fut qu'en 1758 que les Groenlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencerent à ſe rapprocher du canton où les nouveaux Apôtes, dépourvus de ſecours, ſe déſeſpéroient ſur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits préſents à ces Sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jéſuites ont raſſemblées au Paraguai & à la Californie : enſuite ils publierent des *Lettres Edifiantes* ou des Relations, dans leſquelles ils aſſurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles ſur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais ſur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établiſſements du Groenland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, ſelon Egede, déjà pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européans ; mais ſi les opinions métaphyſiques des peuples policés ſont ſi incertaines, ſi compliquées, ſi difficiles à éclaircir,

il faut être en garde contre ces magnifiqnes ſyſtêmes que les voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de ſa ſpiritualité, je crois que la vie animale & agreſte n'effaceroit jamais de ſon cœur cette notion primitive ; mais ſi ce n'eſt que par une gradation de raiſonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'eſt élevé à cette hypotheſe ſublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raiſonnent pas. En général ce que l'on lit ſur la religion des peuples ambulants & diviſés par petits troupeaux, doit nous paroître ſuſpect ; parce que l'on ne ſauroit affirmer poſitivement qu'on penſe dans une famille comme dans une autre, là où chacun ſe forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de ſociété, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune ; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de ſociété ?

Il reſteroit, à la vérité, un moyen pour s'aſſurer ſi une telle horde a eu de telles ou de telles idées ; ce ſeroit d'examiner ſi dans ſon langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abſtraites. Or, en ſuivant cette méthode, il s'enſuivroit que les Eskimaux & les Groenlandois n'ont jamais eu la moindre notion diſtincte ni de la Divinité ni de l'immatérialité de l'ame ; puiſque leur idiome, borné aux ſeuls objets ſenſibles, aux ſeuls beſoins, ne contient pas des termes pour rendre le ſens que nous croyons attacher à ces expreſſions.

Un autre point, non moins conteſté, c'eſt de ſavoir ſi les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers. M. Surgy a récuſé le témoignage de tous les voyageurs, qui ſoutiennent que cet uſage exiſte de temps immémorial : il dit, pour ſes raiſons, que ce qui eſt indécent à nos yeux ne ſauroit plaire à perſonne, & cite le journal de la Mothraie, le valet de chambre de M....., qui parcourut la Lapponie

ſans que perſonne lui fit aucune politeſſe de cette nature ; mais l'autorité de la Mothraie ne paroît pas ſuffiſante pour rejetter le rapport preſqu'unanime de plus de vingt Européans de conſidération qui ont dépaſſé le cercle Boréal, & qui n'ont pu touſe tromper ſur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces triſtes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la baye de Hudſon préſenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglois, en faiſant toutes les démonſtrations poſſibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (1)

l'Evêque Egede, à qui quinze ans de ſéjour chez les Groenlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête ſa femme à un autre, ſans en témoigner la moindre répugnance.* (2)

Si la jalouſie outrée eſt le vice phyſique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'etonner de voir un vice contraire dans des climats oppoſés, puiſqu'en cela les inclinations ne feroient que ſe plier aux influences ; mais ce n'eſt ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouſes à des étrangers d'une ſtature prévenante, robuſte & élevée : ils eſperent de fortifier, par ces mêlanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air : & ce ſentiment intime qu'ils ont de leur propre foibleſſe, eſt encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent ſe ſervir pour embellir leur poſtérité. Il ne faut pas croire qu'ils faſſent cette civilité indiſtinctement à toute ſorte d'étrangers ; ils doivent être très-perſuadés d'avance qu'on n'eſt

---

(1) *An account of voyage for the Diſcovery of à North-Weſt paſſage by Hudſons Streights, in the year 1746 and 1747.*

(2) *Hiſtoire naturelle du Groenland, page 198, Copenhague 1763.*

venu chez eux que dans des vues pacifiques, ſans la moindre intention d'abuſer de leur ſimplicité : les habitans de la Lapponie n'eurent garde de préſenter leurs épouſes aux enrôleurs Suédois qui voulurent, ſous Guſtave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerent la ruſe & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes Sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme ; de ſorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire ſervir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la néceſſité les a rendus téméraires ſur ce ſeul élément : rien n'eſt plus leſte, ni plus agile que leurs canots couſus de peaux, & tellement conſtruits que les vagues qui les renverſent ne ſauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils ſurnagent après avoir plongé. C'eſt dans ces barques qu'ils maſſacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur eſt d'un uſage indiſpenſable ; c'eſt la ſeule drogue qui puiſſe entretenir la chaleur de leur eſtomac. Auſſi obſerve-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus ſeptentrionales, ſont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graiſſe huileuſe qui empêche leur ſang de ſe figer, & leurs muſcles & leus cartilages de ſe roidir : les arbres mêmes qui ſe plaiſent le plus avant vers le Pole, ſont pour la plupart réſineux ; tels que les pins, les peſſes, les ſapins rouges & blancs, les genevriers, les meleſſes, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enſeigné aux Eskimaux à ſe ſervir d'une eſpece de lunettes qu'ils portent tout l'été ſur les yeux : ce ſont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alêne ou une arrête de poiſſon ; de ſorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le paſſage de la lumiere : cet inſtrument, qu'on atta-

che derriere la tête avec un boyau de phocas ; paroît plus propre que les crêpes dont on ſe ſert en Sibérie, pour empêcher l'éblouiſſement occaſionné par le reflet des rayons du ſoleil ſur la neige, qui y couvre la ſurface de la terre pendant neuf mois. Ces préſervatifs ne peuvent cependant prévenir entiérement la cécité, très-commune dans ces pays, mais point ſi univerſelle que le ſcorbut cauſé par l'excès du froid, par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent ſe tenir les indigenes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers: tapis alors dans de chétives cabanes, ſi étroites qu'ils ne ſauroient s'y promener, ſi exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut ſe renouveller par aucun ſoupirail, ils reſpirent dans un brouillard infect, qui, en paſſant continuellement par leurs poulmons, altere la maſſe de leur ſang. Il eſt très-ſurprenant que les Groenlandois, ſitués ſous le 68e degré, ne ſe ſervent pas, contre les affections ſcorbutiques, du *Cochlearia*, l'unique herbe qui ſe plaiſe dans leur climat, & que la Providence ſemble avoir plantée tout exprès ſous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique: ils uſent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Telephium* & de l'Angélique ; mais ils témoignent, en tout temps, une répugnance ſinguliere à ſe nourrir d'herbages. (1)

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la forme de leurs habits fourrés, de leurs veſtes d'inteſtins de poiſſons, de leurs dards, de leurs harpons: ces objets ont été décrits & deſſinés par des voyageurs qui ne ſavoient deſſiner & décrire que de ſemblables minuties ; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phyſionomie de ces nations des portraits gravés auſſi vrais que le ſont les figures des Samoyedes, dont on eſt rede-

(1) *Cranz Hiſt. von Groenland, tome* 1. *page* 129.

table au crayon du célebre Corneille de Bruin.

L'Hiſtorien de la nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui aient de la barbe & le teint blanc ; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groenland. (1) Cet admirable Ecrivain ignoroit que les Groenlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît juſqu'à préſent plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux : tous ceux que le Miſſionnaire Danois rencontra en 1764 n'avoient point de poil au menton : ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le viſage pour ſe garantir de la piquûre des mouſtiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des Sauvages qui ont de la barbe, ils ſont ſans doute originaires de la Norwege ou de l'Iſlande, dont les habitants, preſſés par cette inquiétude ſinguliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer ; & par leur ſeul établiſſement au Groenland en 770, ils pourroient diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau Monde. En pénétrant plus avant dans les ténebres hiſtoriques répandues ſur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyſcandre, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturleſen nous ont con-

---

(1) *Hiſtoire de la Nouvelle France, T. 5, pag. 262. Paris 1744.*

ſervés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onzieme ſiecle, touché aux plages de l'Amérique ſeptentrionale: vers le 49e degré de latitude: ils y découvrirent, dit-on, des Provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland* & le *Weinland*, (1) qu'on prend pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador : ſi ces aventuriers laiſſerent des colonies dans ces contrées, il eſt poſſible qu'il y exiſte encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils ſont d'extraction Européane, & auſſi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Eſpagne.

Les Groenlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, diſent auſſi qu'en avançant dans leur pays, vers le Nord-Eſt, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barde: ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Iſlandoiſe, fondée au huitime ſiecle, & dont on n'a jamais pu avoir de nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie diſſipée, & en partie éteinte par la peſte de 1350. Les foibles reſtes de cet établiſſement,

---

(1) M. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif en parlant de ces découvertes, dans ſon *Introduction à l'Hiſtoire du Danemarck:* il ne s'eſt pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui eſt fort douteux, il s'eſt gliſſé dans ſon diſcours un anachroniſme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croiſſoit, au rapport d'Adam de Breme, de très-bons raiſins, *quod ibi vites ſponte naſcantur optimun vinum ferentes ?* Le Botaniſte Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreſte, dont le fruit, toujours verd, rend un ſuc horriblement aigre : on dit que les Iſlandois en rapporterent quelques ſeps dans leur Iſle, qui y moururent de froid. Il eſt certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre pluſieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour ſe mettre en poſſeſſion des pays à vignobles.

ment, abandonnés à leur deſtin par le Danemarck en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu juſqu'à la mémoire de leur métropole, & la néceſſité les aura réduits à la vie ſauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage eſt devenu impraticable aux moindres bâtiments; de ſorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage du Groenland, où il y a eu jadis une ville, un évêché & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une obſervation ſur les peuples Septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrêmité de la Zone tempérée, en-deçà du cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuſe, la taille haute: ils ſont hardis, courageux, guerriers & inquiets: un penchant ſecret les a toujours portés à s'expatrier & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux: on les a vu ſe déborder juſqu'en Afrique; toute l'Europe & une grande partie de l'Aſie ſont peuplées par leurs deſcendants. Il n'y a point de nation parmi nous qui ne tire ſon origine du nord, ou qui ne ſoit mêlée avec des races ſeptentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'eſpece humaine, & ces contrées d'où ſont ſortis ces grands eſſains d'hommes, on eſt ſurpris de les trouver déſertes: le Danemarck n'a que deux millions d'habitants; la Suede n'en a que deux millions & demi (1): l'Empire de

(1) Suivant le calcul de Tempelman, la Suede, la Finlande & la Lapponie Suédoiſe contiennent 228000 milles en quarré à 60 milles ſur le degré: il dit que ce pays, eu égard à cette ſurface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, ſi le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les mon-

Ruſſie, reſpectivement à ſon étendue, eſt une ſolitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés ni mieux policés qu'ils le ſont de nos temps: la population y étoit-elle donc plus conſidérable, lorſque le ſol n'y produiſoit que des forêts au lieu des moiſſons, lorſque l'on y ignoroit juſqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoiſſoit que la vie ſauvage? Non, ſans doute, car cette aſſertion ſeroit à la fois abſurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en ſuppoſant que pluſieurs petites nations vagabondes, qui occupoient une immenſe étendue de terrein, ſe ſoient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier; de facon que le pays reſtoit, après leur ſortie, abſolument vuide & dépeuplé pendant ſix à ſept générations: auſſi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants & leurs beſtiaux, dont ils ſubſiſtoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans les Tartares ne ſe ſont pas remués: on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la foibleſſe de leur population, épuiſée par la derniere conquête de la Chine & de l'Aſie, qui ſera dorénavant d'autant plus expoſée à leurs invaſions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppoſe des barrieres inſurmontables.

Les Sauvages ſitués directement ſous le cercle Boréal, ou reculés au-delà, ſont bien différents

---

tagnes n'y mettoient d'invincibles obſtacles à l'Agriculture. Le Baron de Plemming croit que, malgré ces obſtacles, la Suede pourroit pouſſer ſa population à 20 millions d'habitants; mais il y a loin de la poſſibilité à l'effet.

de ceux dont nous venons de parler, & cette différence eſt également ſenſible, ſoit qu'on conſidere leurs figures, ſoit qu'on faſſe le parallele de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, baſanés, foibles, dégénérés du genre-humain, ils paroiſſent conſtituer la race la plus chétive & la plus mépriſable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone Torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agiſſent donc à peu près de même ſur les facultés & la conſtitution de l'homme, & ces cauſes, ſi contradictoires en apparence, produiſent des effets qui ſe reſſemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un ſéjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en-deçà du Cercle Polaire, les extermineroient ſur leur paſſage, ou les repouſſeroient ſans combattre ; mais heureuſement pour eux, un ſingulier amour de la patrie qu'eux ſeuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées ; la modération de leurs déſirs équivaut à toutes les richeſſes que les autres nations poſſedent, ou qu'elles oſent ſouhaiter.

Tant que le climat reſtera le même à leur égard, on les verra perſévérer dans l'abrutiſſement & la barbarie : s'ils ſe réuniſſoient en ſociété, la faim les feroit périr, parce que l'agriculture qui nourrit les Villes, eſt impraticable dans leurs ſolitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été ſi foible, depuis *la Peſte noire*, qu'elle l'eſt de nos jours, & leur nombre a conſtamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite-vérole a étendu ſes ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européans leur a porté un coup mortel, comme ſi c'étoit la deſtinée de tous les peuples ſauvages de s'éteindre,

dès que les nations policées viennent ſe mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, ſur toute la côte occidentale du Groenland, trente mille indigenes : en 1746 il n'en reſtoit plus que dix-neuf mille ; & à peine en compte-t-on encore maintenant ſept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui ſe ſont moins reſſentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à peu près dans l'ancienne proportion, qui eſt de huit cens perſonnes, ou de deux cens familles, ſur une liſiere de côtes de cinquante lieues de France : dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant preſque l'unique reſſource de ces Barbares, la diſette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & ſe cabaner fort avant dans le Continent, où ils errent ſeulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monſtrueux poiſſons du Nord ſe mettent en mouvement, ils les ſuivent en canots, & en font de groſſes proviſions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner ; car ils changent preſque tous les ans de demeure, & ſont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant & en chaſſant, & rien ne leur coûte moins que de conſtruire une miſérable hutte par-tout où la mauvaiſe ſaiſon les ſurprend. Leur terre n'eſt à perſonne ; le gibier & le poiſſon ſont à tous : ils ignorent ce que c'eſt que la propriété, & la ſervitude qui en émane ; & cet avantage vaut bien les melons, les piſtaches, les ſorbets & les pilaux dont ſe nourrit l'eſclave le plus titré de la Perſe & de la Turquie.

SECTION II.

Des Patagons.

Les Savants de l'Europe ſe ſont long-temps amuſés avec les géants de l'Amérique ; ils ont parlé hardiment de la conſtruction de leurs cerveaux, de la groſſeur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds ; & perſonne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'exiſtence de leurs corps.

Si, pour faire connoître les Patagons, il a fallu raſſembler les rapports & les dépoſitions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes, on a eu la précaution de racourcir, autant qu'il a été poſſible, ce tiſſu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux ſiecles & demi : ſi l'on avoit voulu ſe charger de diſcuter les moindres particularités, le loiſir eût manqué, quand le courage eût ſuffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la ſtérilité d'un ſujet que l'abondance des détails : auſſi la prolixité & la diffuſion ſont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes ſans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéreſſant, confondu & comme ſubmergé dans des circonſtances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou faſtidieuſes, qui impatientent & déſeſperent : on eſt dans le cas d'un Botaniſte qui, pour trouver une plante dont il veut connoître les caracteres, eſt quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriſer dans toute une Province avant que d'être ſatisfait.

La méthode des abrégés a également ſes inconvéniens : en écartant les détails intermédiaires, en

dépouillant les faits de leurs acceſſoires, elle reſſerre l'Auteur dans un cercle ſi étroit, qu'il y eſt comme en captivité; ſa narration en devient aride, & cette aridité eſt un vice eſſentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on ſuppoſe que le lecteur prend aux matieres qu'on traite ſommairement pour ménager ſon temps: ſi entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la ſuivre.

La patrie des Patagons eſt proprement cette plage qui s'étend depuis la riviere des Sardines juſqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes *la côte déſerte des Patagons*; parce que c'eſt un pays déſolé & preſqu'inhabitable, où les Européans n'ont aucun établiſſement, & où ils n'en auront vraiſemblablement jamais. Le ſol y eſt nud, pâle, mêlé de ſable, de gravier, de nitre, de talc & de coquillages foſſiles: toutes ces matieres hétérogenes, confuſément entaſſées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont les dépouilles marines tapiſſent le ſommet, & des vallées irrégulieres où aucun arbre ne végete: on n'y voit que des buiſſons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires: l'eau douce y manque preſqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes ſources; celle qu'on puiſe dans les fondrieres, eſt ſaumâche & imprégnée de ſalpêtre qui s'attache au penchant des Dunes ſous la forme du verglas, & que les pluies délaient & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique ſitué au centre de la Zone tempérée auſtrale, éprouve de longs hivers: la terre y eſt cachée alors ſous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux: les vents y dominent avec tant de véhémence, qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des Navigateurs.

C'eſt ſur ce rivage enchanté que les premiers Eſpagnols crurent voir une race d'hommes gigan-

teſques: d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déſerte, aſſurent qu'ils habitent ſur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrein eſt, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche : une troiſieme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau Monde, depuis l'iſle de Chiloë juſqu'au Cap Victoire : une quatrieme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de ſable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans, que les mouvements inteſtins du globe y ont allumés.

Il eſt très-probable que les Sauvages de ces contrées ne conſtituent plus une nation originelle ou indigene ; mais qu'ils ſe ſont confondus avec d'autres peuplades de la Plata & du Chili, qui, pour ſe ſouſtraire à l'inſupportable joug des Eſpagnols, auront cherché un refuge dans les ſolitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mêlanges & ces émigrations ont commencé vraiſemblablement vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle ; car MM. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude poſſible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une ſeule & même eſpece d'hommes, exactement ſemblables par les linéaments de la phyſionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans ; & je ne ſais pourquoi un Géographe s'eſt tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni auſſi petits, ni auſſi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques : c'eſt qu'ils n'eſſuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organiſation des Eskimaux & des Groenlandois. Du reſte, ils n'ont ni barbe ni poil ſur tout le corps : leur chevelure, d'ailleurs très-noire, eſt beaucoup plus rude ſur le front juſqu'à l'occiput, qu'ils ont tout applati ; cette difformité vient de la ſtructure groſſiere de leurs

berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en courſe, emporte ſur ſes épaules : ce qui fait beaucoup ſouffrir la tête de l'enfant cahoté ſur une mauvaiſe planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien ſerrées : en parlant ils glouſſent & râlent du goſier : la voix des femmes eſt plus douce ou moins rauque : elles ont auſſi plus de corpulence, le viſage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres ſe peignent la face avec de la ſanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaiſe, & s'appliquent ſur tous les membres une couche de graiſſe & de couleur ; mais les Navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge ; goût d'autant plus ſingulier, qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyedes, les Tunguſes & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'eſt ni ſi âpre ni ſi rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'eſt que les Eskimaux ſe tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds juſqu'à la tête dans des fourrures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chauſſons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres fauſilées. Quand ils ſont en action, ils ſe mettent tout nuds, ſans qu'ils paroiſſent trembler de froid.

La miſere de leur vie ambulante par des pays ſtériles effraie l'imagination : ils ont très-ſouvent à combatre, comme tous les peuples chaſſeurs, contre la faim & la diſette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des ourſins, des crabes, des buccins, des huîtres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoiſſoient anciennement d'autres animaux domeſtiques que les chiens muets, qui exiſtoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au tems de la découverte : aujourd'hui ils ſe ſervent auſſi de chevaux, que les Chiliens refugiés parmi eux leur ont

ſans

ſans doute appris à dompter. Ces chevaux ſont de race Européane, tranſplantés au nouveau Monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayres; ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupedes, une dégénération ſenſible, ſont devenus moins puiſſants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient ſe faire tranſporter ſur de pareilles montures, quoi qu'en diſe le Commodor Byron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitieme ſiecle.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les diſtingue du reſte des Indiens occidentaux. Malgré leur foibleſſe & leur lâcheté, ils s'irritent, ainſi que les animaux, contre quiconque les offenſe, & ſe laiſſent captiver par les careſſes & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, ſuivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Eſpagnols eſt la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge : quand ils ſe ſont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroiſſoient être Eſpagnols, ils les ont aſſaillis à coups de traits; quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du Ciel, ne ſont, diſent-ils, ni leurs freres, ni leurs ſemblables, & voilà pourquoi ils les mangent, ſelon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adouciſſent à meſure que l'on avance vers le 47e degré, en tirant ſur Buénos-Ayres : là ils compoſent des hordes plus nombreuſes, où l'on croit entrevoir quelque apparence de ſubordination. En 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux Officiers Anglois du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques priſonniers Eſpagnols le lui

avoient apparemment fait accroire. (1) Les Anglois confirmerent ce Cacique dans ſon erreur, en lui aſſurant que nos climats favoriſoient beaucoup la propagation des plus monſtrueux géants qu'on eût jamais vus ſous le ſoleil. N'eſt-il pas ſurprenant que les Patagons ſe trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci ſe ſont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, meſure d'Eſpagne, qui n'a pas toujours été la meſure du bon ſens?

Si ces barbares avoient une religion, elle ſeroit aſſurément abſurde; mais juſqu'à préſent on n'a remarqué parmi eux aucun veſtige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne ſont pas des actes religieux, puiſque M. l'Abbé de la Caille a aſſiſté à de ſemblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il aſſure être dépourvus de toute idée ſur l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'obſervation des phaſes de la lune, peuvent inſenſiblement s'accoutumer à faire quelques ſignaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la ſaiſon propre à chaſſer ou à pêcher de certains animaux de paſſage, ſans avoir la moindre envie de faire des oraiſons. Ceux-ci d'ailleurs ſont trop pauvres pour avoir des Prêtres: on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les inſtruire. Auſſi n'ont-ils jamais été viſités par ces aventuriers qu'on nomme des Miſſionnaires, & qui préferent, comme tout le monde ſait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux ſables Magellaniques, & au ſalut de leurs miſérables habitants. Quelques Auteurs diſent qu'ils craignent ſi fort les ſpectres qu'ils n'oſent marcher ſeuls dans les ténebres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils

(1) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandants le vaiſſeau le Wager*, pag. 127. in-4°. Lyon, 1756.

ſont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre compoſée de ſubſtances ſulfureuſes, ſalines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir. Ils ne ſont pas les ſeuls, d'entre les Américains, où l'on ait obſervé cette terreur panique : les eſprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des Sauvages du nouveau Monde, parce que l'homme eſt peureux à proportion qu'il eſt ignorant & abruti : les météores, les éclypſes, les cometes le conſternent, & les exhalaiſons lumineuſes qui paroiſſent pendant la nuit, ſont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet expoſé, qui ſuffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, ſelon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'exiſtence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaiſſeau *la Victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, ſans fonction & ſans caractere, avoit fait la courſe ſur ce navire, donna à ſon retour les plus grands détails ſur les prétendus Titans de ces contrées : il dit que ſon Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chauſſé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds reſſembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *Port S. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhauſſés de huit pieds. Une conſpiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet inſtant, de ſe ſaiſir de quelques Patagons, comme il en avoit envie; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga (1), auteur du trou-

(1) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué ſur le vaiſſeau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Iſles Philip-

ble, après avoir fait décapiter l'Aumônier du vaiſſeau, & écarteler Gaſpard Queſado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ſes ſoldats d'aller prendre quelques géants du pays. On en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obſtina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le ſecond vécut juſqu'à ſon arrivée à la mer du Sud, où le ſcorbut le tua. Les Eſpagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriſer ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiſer par un zele de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & maſſacré leur Confeſſeur.

Tel eſt à peu près en ſubſtance le rapport de Pigafetta ; car ce qu'il ajoute des démons qui aſſiſtent régulièrement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame ; ce qu'il dit de leur prodigieux goſier, où ils s'enfoncent une fleche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomiſſent une bile verte, mêlée de ſang, eſt trop puérilement imaginé pour que l'on ſoumette de pareils détails à l'examen d'un Lecteur raiſonnable. Pourquoi le vaiſſeau *la Victoire* n'apporta-t-il en Eſpagne aucune dépouille de ces deux Sauvages monſtrueux expirés à ſon bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leurs crânes, ou enfin tout un ſquélette ? Il ne faut pas croire qu'il en fût empêché par la ſuperſtition des matelots Eſpagnols, qui refuſent, dit-on, de manœuvrer ſur les bâtiments où il y a des cadavres humains, puiſque l'on ſait que le corps de Chriſtophe Colomb fut après ſa mort embarqué à Cadix, &

---

pines. Arrivé au port S. Julien, il fit ſoulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriſer un de ſes parens, qu'il vouloit faire Chef-d'Eſcadre, comme il avoit fait des Prêtres dans ſon dioceſe : il fut très-juſtement châtié.

conduit à S. Domingue ſur un navire ſervi par des mariniers Eſpagnols.

Si l'on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il eſt ici queſtion, on ſe convaincra que l'on ne ſauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain; & que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres.

Quiros, qui navigea aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux frais de Carjaval, Evêque de Plaiſance, n'y vit point de géants; mais en revanche il eſſuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caiſſes de ſon navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui ſemblent ſuivre l'homme, firent dans la ſuite d'incroyables ravages; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de ſa coûteuſe entrepriſe.

Depuis l'an 1525 juſqu'en 1540, les Eſpagnols firent, ſous la conduite de Garcie de Loaiſe, de Camargo & d'Alcazova, trois voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race coloſſale décrite par Pigafetta. Un vaiſſeau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au Port de Las-Zorras, laiſſa à l'équipage aſſez de loiſir pour ſe procurer des connoiſſances & des éclairciſſements ſur l'intérieur du pays; mais il ne put, malgré ſes recherches, découvrir le moindre veſtige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en anglois (1), nous apprend que

(1) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southſea, and there hence about whole globe of the earth.*

Ce navigateur étant deſcendu dans l'iſle des Crabes en Amérique, il y fut à l'inſtant environné par ces animaux; quoiqu'il fût armé, quoiqu'il fît une longue réſiſtance, il dut ſuccomber Ces monſtrueux cruſtacées, les plus grands qu'on connoiſſe dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs ſerres, & rongerent ſon cadavre juſqu'aux os.

cet intrépide marin, qui le premier de ſa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de l'eſcadre de Drake, a publié un journal particulier de cette courſe, où il s'exprime en ces termes : » le 22 de juin 1578 nous eûmes, dit-il, » un démêlé fort vif avec les Patagons, qui tuerent » un de nos matelots, & un de nos Officiers nom- » mé M. Gunner. Ces Sauvages ne ſont pas de ſi » grande taille que les Eſpagnols le diſent ; il y » a des Anglois plus grands que le plus haut d'en- » tr'eux : les Eſpagnols ont ſans doute abuſé des » termes dans leurs relations, n'imaginant pas » que nous viendrions ſi-tôt ici pour les convain- » cre de menſonge. «

Ce ne fut pas là le ſeul fruit que cet Officier retira de ſon voyage ; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti ; c'eſt une excellente épice, qui, ſans avoir le feu de la canelle de Ceylan, en poſſede toutes les autres qualités. (1)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs, dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne ſe ſeroit évanouie d'elle-même ? Mais, tout au contraire, un corſaire Eſpagnol nommé Sarmiento, qui croiſa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de ſon hiſtorien Argen-

(1) Quelques Botaniſtes définiſſent ce cannellier, *Pereclymenum arboreſcens, erectum, foliis laurienis, cortice acri, aromatico.* On tire de cet arbre l'*écorce ſans pareille* & la *gomme alouchi* ; mais on en fait peu d'uſage.

ſola, des Sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une meſure ſi folle & ſi exceſſive : auſſi convient-on généralement qu'Argenſola étoit un écrivain romaneſque, & l'héroïque Sarmiento un viſionnaire qui crut voir, dans les dunes & les ſables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établiſſement de Philippeville.

Il perſuada au Roi d'Eſpagne de bâtir, entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, ſous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaiſſeaux ennemis le paſſage à la mer du Sud : ce projet contenoit plus d'une abſurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de ſon temps le plus ignorant en géographie, puiſqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différents, ſans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaiſſeau ne paſſe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépenſa pas moins de quatre millions de piaſtres pour fonder cette ville, dont le deſtin fut déplorable : elle ne ſubſiſta que trois ans, & éprouva dans ce court eſpace tous les déſaſtres qui peuvent ſe réunir en un ſiecle. La flotte deſtinée à ſa fondation partit d'Eſpagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enleverent cinq cens ; le reſte, découragé, arriva à ſa deſtination ſans vivres, & eut à peine aſſez de forces pour jetter les fondements de cette malheureuſe bourgade : les graines d'Europe qu'on ſema dans une ſaiſon contraire, dans une terre ſauvage, ne germerent point : la famine augmenta. Les Eſpagnols ſans reſſource voulurent ſe diſperſer dans le pays pour y vivre de chaſſe ; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, ſaiſirent cette occaſion pour ſe venger ; ils défirent les colons ſa-

méliques en détail, & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du ſecours pour ſon établiſſement, fut fait priſonnier par le célebre Raleig, qui avoit fait de ſon côté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita enſuite à Londres pour avoir le premier appris aux Anglais à fumer du tabac; au moins les Juges alléguerent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il eſt vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an ſur cette plante Américaine, il eſt ſurprenant que Raleig n'ait pas encore une ſtatue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans ſa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de déſolation, qui reſſemblât le moins du monde à un géant; mais il aſſure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux; & on les ſoupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé pluſieurs Eſpagnols, délaiſſés à Philippeville par l'inconſidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candi h retourna une ſeconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane, Secrétaire du Contre-Amiral, qui ne parle point de géants; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port Déſiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes. Il meſura deux cadavres nouvellement enterrés ſur le rivage, & les trouva de 14 empans de long; il obſerva un autre Patagon, pris au *Port S. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils ſont, dit-il, ſi vilains, ſi chétifs, ſi petits, qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des Pygmées ſans proportion à côté d'une nation coloſſale, abandonna le ſervice de la Grande-Bretagne & entra dans

celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriſer l'opinion adoptée ſur l'exiſtence des géants. Le ton emphatique, une paſſion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractériſent tellement la relation de ce transfuge, qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe faire impreſſion, même ſur des Lecteurs crédules.

Un Gentilhomme Anglais du comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ſes propres frais, l'équipement de trois navires, avec leſquels il cingla vers l'extrêmité auſtrale de l'Amérique. Un ſeul de ſes bâtîments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Eſpagnol, s'attrouperent ſur le rivage, & aſſommerent ſept de ſes gens qui vouloient débarquer. Le reſte de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y eſſuya, retourna en Europe ſur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entr'ouvrir contre un rocher ſur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a compoſé lui-même une relation confuſe & traînante de ſes aventures & de ſes malheurs : il dit qu'étant arrivé au *Port S. Julien*, il s'y préſenta un nombre d'Américains de ſi grande taille, que pluſieurs voyageurs les ont qualifiés de géants ; façon de parler extrêmement vague, puiſqu'il n'eſt pas ſi difficile de décider ſi un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorſqu'on eſt à portée de le meſurer. Pour prouver au reſte quel fond on peut faire ſur le témoignage de Hawkins, il ſuffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un ſyſtême fort ſingulier : il ſoutenoit qu'une colonie Anglaiſe avoit au douzieme ſiecle peuplé tout le Continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puiſqu'ils deſcendoient en droite ligne d'*Owen-Guineth*,

Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, ſans qu'on ait jamais pu avoir de leurs nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques ſavants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Diſſertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui eſt un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la compoſition des langages Américains.

Les marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique : un Allemand, qui ſe trouva ſur l'eſcadre, je ne ſais comment, en publia un journal très-mal raiſonné ; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baie-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut : on en tua ſur le champ quelques-uns à coups de mouſquets, & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement, derriere lequel ils ſe cacherent, & où l'Auteur auroit dû ſe cacher auſſi de honte d'avoir écrit des fables ſi inſipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amſterdam : la mere, à qui on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé ſa croiſſance. Ainſi les faits dépoſent contre le récit du Germain Jantzſoon.

Trois ſemaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Auſtrale, les Provinces-Unies y envoyerent une ſeconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nord, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon Pilote, mais mauvais Logicien : il aſſure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Déſiré* des Patagons de grande ſtature, qui tuerent trois matelots débarqués. Les

Hollandois, revenus de la frayeur que cette bruſque réception leur avoit inſpirée, pourſuivirent leurs ennemis à l'iſle de Naſſau; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorſqu'on les examina, n'avoient rien de giganteſque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces Sauvages avoient voulu ſe refugier, on y découvrit ſix enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandoiſe en trois jours, ſe mit à faire des contes à l'équipage pour le déſennuyer : il rapporta, entr'autres choſes, que dans un pays nommé *Coin* il exiſtoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'eſt plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants de *Tiremenen*; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il eſt ridicule de ſuppoſer qu'un enfant ſauvage puiſſe dans un inſtant apprendre le Hollandois, & être à la fois un excellent Géographe, ſur l'autorité duquel on atteſte des faits qui contrediſent la nature, autant qu'elle nous eſt connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614 : Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut diſtinguer de loin, ſur les collines de la terre Del-Fuego, un ſeul homme coloſſal, occupé à ſauter d'une hauteur à l'autre avec une adreſſe inimitable. Le navire ayant enſuite touché à l'iſle *Pinguin*, on y découvrit deux ſépultures, qu'on fouilla avidement dans l'eſpérance d'en tirer les oſſements d'un géant; mais les Hollandois ne furent pas médiocrement ſurpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européan, emmailloté dans des peaux de Pinguins. L'étonnement augmenta,

lorſqu'on ſortit le ſecond ſquélette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuſer Corneille de Maye d'avoir eu une illuſion optique, en regardant les collines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne ſont pas ſi ſonores que ceux de Hylas & de Jaſon, découvrirent, en 1615, un nouveau paſſage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au 56e degré de latitude méridionale. Le Commis de leur vaiſſeau, qui publia le journal de cette courſe mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un ſeul géant ſur les côtes Magellaniques; mais qu'en creuſant vis-à-vis *l'iſle du Roi* on déterra quelques oſſements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occaſion de ſe brouiller, & s'accuſerent mutuellement d'avoir fait inſérer, dans la relation de leur Commis Aris, des faits abſolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus oſſements exhumés par le travers de l'*iſle du Roi*, c'eſt qu'ils eurent des menſonges ſi importants à ſe reprocher qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il eſt plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité: & avec les meilleures intentions il eſt difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la Cour d'Eſpagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux ſur les plages Magellaniques; mais le Pilote de ſon ſecond navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des

Sauvages d'une taille immenſe, ſans nommer la côte où il les avoit rencontrés ; omiſſion qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a compoſé le journal de cette flotille Eſpagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques Lhermitte, qui partit en 1623 de Roterdam avec une eſcadre d'onze vaiſſeaux, deſtinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de compoſer l'hiſtoire de cette expédition, dont cet Officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. On trouve dans ſon ouvrage de très grands détails ſur les habitants de l'extrêmité de l'Amérique, qui ſont, dit-il, d'une complexion aſſez vigoureuſe, & d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par MM. Wood & Narborough : ces Anglois ont examiné ce pays plutôt en philoſophes & en naturaliſtes qu'en navigateurs curieux, & ont poſſédé à la fois l'art difficile de faire des obſervations intéreſſantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient obſervés. Partis par ordre de la Cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de ſoin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau Continent, où ils entrerent en liaiſon avec les Indigenes, qu'ils nous repréſentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les Français, qui ont de tout temps laiſſé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-ſeptieme ſiecle pour naviger aux terres Magellaniques. MM. de Gennes & Beauchene-Gouin entrerent ſucceſſivement au détroit de Magellan en 1696 & en 1699 : les deux hiſtoriens de leurs eſcadres s'accordent ſur la ſtature des Patagons.

» Ce ſont, diſent-ils, des Sauvages de taille ordinaire, qui ſe peignent le viſage de rouge & » ſe barbouillent tout le corps. Quelque froid qu'il

» faſſe, ils ſont toujours nuds, à l'exception des
» épaules, qu'ils couvrent de manteaux four-
» res. Ils vivent ſans religion, ſans aucun ſouci,
» ſans demeure aſſurée; leurs caſes conſiſtent ſeu-
» lement en un demi-cercle de branchages, qu'ils
» plantent & entrelacent pour ſe mettre à l'abri du
» vent. Ce ſont-là ces Patagons que quelques Au-
» teurs nous diſent avoir dix pieds de haut, &
» dont ils font tant d'exagérations, juſqu'à leur
» faire avaler des ſeaux de vin. Ils nous parurent
» fort ſobres, & le plus haut d'entr'eux n'avoit
» pas ſix pieds. «

Pour donner le moins d'étendue poſſible à cet article, on a ſupprimé le rapport des voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons ſans y relâcher. Tel eſt, par exemple, le Capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'iſle de Juan Fernandez un ſolitaire dont les aventures méritent ſans doute que l'on en diſe un mot. C'étoit un Ecoſſois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo, dans la province de Fife, qui avoit vécu ſeul pendant quatre ans quatre mois dans l'iſle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Stradling l'avoit délaiſſé avec ſes habits, ſon lit, un fuſil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chauderon, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ſes inſtruments & ſes livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de ſe détruire: il eut beaucoup de peine à ſoutenir ſon ame abattue contre l'horreur d'une ſi épouvantable ſolitude. Quand ſa proviſion de poudre fut conſommée, il s'exerça à la courſe pour prendre des chevres, & s'étoit rendu ſi agile, qu'il couroit par les rochers avec une viteſſe incroyable.

La ſollicitude & le ſoin de ſa ſubſiſtance avoient tellement occupé ſon eſprit, que toutes ſes idées morales s'étoient effacées; auſſi ſauvage que les

animaux, & peut-être davantage, il avoit preſqu'entiérement oublié le ſecret d'articuler des ſons intelligibles : & ſon libérateur Roggers obſerva avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernieres ſyllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou ſi ſon exil eût duré encore deux ou trois ans, il ſeroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'eſt donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il eſt à la ſociété : le plus grand Métaphyſicien, le plus grand Philoſophe, abandonné pendant dix ans dans l'iſle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, & ne connoîtroit rien dans la nature entiere. On peut aſſurer qu'il eſſuieroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans ſon déſert auſſi long-temps qu'il conſerva la faculté de faire des réflexions; mais lorſque, diſtrait par les beſoins phyſiques, il ceſſa de réfléchir ſur ſon état, le poids de l'exiſtence l'accabla beaucoup moins. L'hiſtoire réelle de ce ſolitaire a fourni le ſujet du Roman de Robinſon Cruſoé, compoſé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fond ſi riche une production plus achevée.

M. Frézier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, ſur un vaiſſeau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après ſon retour en France il publia la relation de ce voyage. Il eſt le premier qui ait changé & tranſporté la patrie des Patagons, pour des raiſons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'iſle de Chiloé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants; mais un Gouverneur Eſpagnol & deux matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre, qu'on avoit ſouvent eu affaire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il eſt ſurprenant que M. Frézier ſe ſoit laiſſé perſuader par de

tels témoins, qui ont voulu ou ſe jouer de ſa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû ſavoir que s'il y avoit eu des peuples monſtrueux au Sud de l'Amérique, leur exiſtence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit ſaiſis vifs ou morts, rien n'étant plus aiſé que d'envoyer en Europe des ſquélettes de géants d'un pays qui en ſeroit rempli, & où des navigateurs débarquent preſque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme réſolution d'égorger, pour l'avancement de la Phyſique, le premier Patagon coloſſal qui viendroit à la portée du fuſil ou du canon.

Ce n'eſt qu'à la vue même de pluſieurs ſquélettes conſervés & entiers qu'on doit ſe décider, & non ſur des fragments poſtiches, détachés de quelque grand quadrupede, avec leſquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les reſtes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliſte, qui prouva que c'étoient des débris d'un ſquélette éléphantin. M. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant : il les examina & les reconnut pour les oſſements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inſpirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (1)

En

(1) En 1678 on envoya de Conſtantinople à Vienne un grand os, qu'on diſoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moïſe maſſacra, ſelon une ancienne tradition orientale qui eſt fauſſe ; quand on examina cette piece avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un ſquélette éléphantin que la main d'un ſculpteur avoit tant ſoit peu défiguré, afin de le maſquer. Le Charlatan poſſeſſeur de cette relique, qu'il diſoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre-Sainte, en de-

En 1741 le fameux Chef-d'Eſcadre Georges Anſon relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, ſans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire ſoupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monſtrueuſe. Son eſcadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut aſſaillie d'une tempête horrible, qui démâta le vaiſſeau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une iſle de la côte occidentale des Patagons: les Anglois, jettés ſur ce rocher inhabité, ſe brouillerent entr'eux; & cette diviſion de ſentiments, plus funeſte que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités: le plus grand nombre, ſous la conduite du Lieutenant, tira vers le Bréſil, & abandonna huit de ſes compagnons ſur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons, qui les retinrent pendant huit mois parmi eux: ils eurent, par conſéquent, aſſez de loiſir pour étudier les mœurs, l'inſtinct & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a ſans doute acquis le droit de décider s'ils ſont ou s'ils ne ſont pas des géants; & cette déciſion me

---

mandoit deux mille ſequins, mais l'Empereur, aſſez raiſonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Conſtantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoiſſoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Paleſtine ſous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, ſelon qu'ils ſuppoſoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays; mais M. de Peyreſch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marſeille, toutes ces curioſités, s'appliqua, plus que les autres Savants, à en examiner la ſtructure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conſeilla à ſes compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Negres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du Commodor Byron, qui, pour ſe prêter aux vues du Miniſtere Anglois, a bien voulu ſe déclarer auteur d'une relation que le moindre matelot de ſon eſcadre n'auroit oſé publier. Byron dit que ſon vaiſſeau *le Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de décembre, à la terre Del-Fuego: il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés ſur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Auſſi-tôt que ces géants, montés ſur des chevaux nains, eurent apperçu le Commodor & ſon eſcorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le careſſerent beaucoup, en lui donnant des baiſers âcres; les femmes lui firent de leur côté eſſuyer des politeſſes encore plus expreſſives: *elles badinerent ſi ſérieuſement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarraſſer.* (1) Elles firent auſſi amitié au Lieutenant Cumins, & lui mirent la main ſur l'épaule pour le flatter; ce qui le fit tellement ſouffrir, qu'il reſſentit pendant huit jours des douleurs aiguës dans cette partie bleſſée par le poids de la main robuſte des Sauvageſſes.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, ſi connu par ſa petite taille & ſon Journal Britannique, ſe hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans ſa lettre adreſſée à M. de la Lande.

---

(1) Cet extrait eſt tiré du *Voyage autour du monde dans le vaiſſeau du Roi le Dauphin, commandé par M. Byron, Chef-d'Eſcadre, traduit de l'Anglois.*

Il faut obſerver que M. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

» L'exiſtence des géants eſt donc confirmée : » on en a vu & *manié* pluſieurs centaines. Le ter- » roir de l'Amérique peut donc produire des coloſ- » ſes, & la puiſſance génératrice n'y eſt point dans » l'enfance. «

Ce trait eſt, ſans doute, dirigé contre M. de Buffon, le ſeul Naturaliſte qui ait jamais ſoutenu que la matiere ne s'eſt organiſée que depuis peu au nouveau Monde, & que l'organiſation n'y eſt point encore achevée de nos jours : mais comme M. de Buffon a déclaré enſuite qu'il n'étendoit cette étrange hypotheſe qu'aux plantes & aux animaux, ſans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique, comme le Quinquina & la Vigogne, la réflexion du Docteur Maty n'eſt ni heureuſe ni bien adreſſée. D'ailleurs, en ſuppoſant pour un inſtant que l'Amérique poſſédât réellement une eſpece d'hommes giganteſques, s'enſuivroit-il que la nature n'y eſt plus dans l'adoleſcence ? Si la vieille nature ne produit dans l'ancien Continent que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau Monde doivent leur exiſtence à une puiſſance créatrice qui eſt encore dans ſa vigueur ou dans ſon enfance ? Mais c'eſt abuſer de ſa raiſon & de ſes lumieres que d'approfondir des ſyſtêmes ſi révoltants. Si la totalité de l'eſpece humaine eſt indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau Continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reſte, & qui eſt très-peu nombreuſe, au rapport même de ceux qui en atteſtent la réalité ? Au lieu de recourir à la puiſſance créatrice, que nous ne connoiſſons pas, ne vaudroit-il pas mieux dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus ſain ; d'une terre plus bénigne, qu'elle uſe d'aliments plus ſucculents que les autres races Américaines ? Mais le comble du ridicule eſt de vouloir expliquer des phénomenes inconteſtablement faux.

Depuis le voyage du Commodor Byron, on nous a communiqué deux relations différentes ſur les Patagons, une de M. Guiot & l'autre de M. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des iſles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix Charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude ſur le champ du combat. *On plaça*, ajoute M. Guiot, *leurs peaux & leurs ſouliers ſur la foſſe, pour que les autres reconnuſſent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginaſſent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les Français firent cet aſſaſſinat ſans raiſon, de ſang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu ſi grand tort de prendre ces Français pour des Anthropophages.

M. de la Giraudais, montant la flûte du Roi l'*Etoile*, parut le 31 mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureuſement il ne fit maſſacrer perſonne ; s'étant acheminé à la baye Boucaut, qui eſt à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitants du pays dont pluſieurs avoient environ ſix pieds de haut.(1)

N'eſt-il pas ſurprenant que deux obſervateurs qui ſe trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied ſur la taille des Patagons ? Cependant ſix pouces de plus ou de moins font dans cette dimenſion un objet de la derniere importance : un homme de cinq pieds eſt d'une ſtature peu avantageuſe ; un homme de quatre pieds & demi eſt déjà remarquable par ſa

(1) Cette relation eſt tirée du *Journal des Savants*, 1767, *tom. XXV. p.* 33.

petiteſſe ; ſix pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure, ſi non que les Patagons ne ſont pas des géants ? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes que d'autres.

l'Abbé de la Caille dit avoir meſuré, au Cap de Bonne-Eſpérance, un Hottentot haut de ſix pieds, ſept pouces, dix lignes : on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres conſtituent auſſi une famille coloſſale.

Si l'on excepte MM. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont viſité les terres Magellaniques, n'étoient que de ſimples marins, ou de ſimples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun ſens, accorder le titre de Philoſophes ou de Naturaliſtes ; de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'entr'eux qui, en atteſtant l'exiſtence des géants, ont rempli leurs relations de pluſieurs fauſſetés avérées relativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus ? Les ſeuls Phyſiciens qui aient côtoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le Pere Feuillé, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la ſtature monſtrueuſe des Patagons.

Il eſt bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition ſuivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cauſe de leur penchant à aimer des garçons qui étoient probablement auſſi des géants ; puiſque le judicieux Garcilaſſo obſerve que ces hommes énormes ayant écraſé, par leur maſſe, les femmes du Pérou en voulant s'en ſervir, ſe déterminerent entr'eux à la Sodomie comme moins périlleuſe (1) ; mais

(1) *Hiſtoire du Pérou, liv. IX, chap. 8, traduction de Baudouin.*

Garcilaſſo & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'abſurde par l'abſurde, ſelon la méthode de leur ſiecle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, ſi célebre par ſes violences & ſes crimes, avoit, au rapport des Indiens, ſéjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la terre des Brûlés*, & en Eſpagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres ponces, le ſoufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, dépoſent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuiſé. En 1543, Jean de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejio, y fit foſſoyer, & l'on y déterra des débris de ſquélettes d'une grandeur étonnante & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. M. le Gentil, qui y paſſa en 1715, y trouva encore une partie de ces oſſements prodigieux. On en a exhumé de ſemblables au Mexique, à Teſcuco, dans les iſles de Sainte Hélene & de Puna; & l'on s'eſt convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada juſqu'aux terres Magellaniques.

Waffer dit que de ſon temps le Duc d'Alburquerque, Gouverneur de Mexico, fit aſſembler les Médecins & les Profeſſeurs de la colonie Eſpagnole, afin de les conſulter ſur ces dépouilles: ils tomberent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturaliſtes plus habiles que ne l'étoient ces Eſpagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciſcain de Madrid, vient de renouveller dans ſa *Gigantologie*. (1) Cela n'empê-

(1) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'oſſements prodigieux, déterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont appartenu à des géants, & non à des animaux terreſtres ou marins, il fait la deſ-

che pas que tous les Savants ne regardent ces oſſements comme des reſtes indubitables de pluſieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont ſoutenu être des Mammouts, qui, au calcul de M. de Buffon, ont excédé ſix fois en grandeur le plus grand des éléphants; de ſorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

M. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établiſſant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais exiſté, ſinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Phyſiciens, entraînés, comme lui, au malheur des ſciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fourniſſent les plus grands os, ſont l'éléphant, le rhinocéros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinocéros, ni éléphants, ni giraffes: quelle eſt donc l'origine des grands os foſſiles qu'on y déterre? N'eſt-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y exiſtoient plus au moment de la découverte de cet hémiſphere par Chriſtophe Colomb en 1492?

Les cauſes qui ont détruit ces animaux, les eſpeces auxquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même-temps les points les plus intéreſſants de la phyſique du globe, & de l'hiſtoire des êtres.

---

cription d'un os foſſile de la premiere grandeur, tellement configuré, qu'on voyoit qu'il avoit ſervi à recevoir la tête de la cuiſſe, & que c'étoit l'*iſchium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le Perre Torrubia a pu ſe tromper en cela, comme en tant d'autres articles de ſon *Hiſtoire naturelle d'Eſpagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs & de ſuffiſance.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour de véritables débris d'éléphants, que l'Ambaſſadeur Isbrand-Ides (1), & ſon copiſte Gmelin, ſuppoſent s'être ſauvés dans ce pays, pour ſe ſouſtraire à un déluge ſurvenu dans la Zone Torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raiſonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un aſyle contre l'inondation, ſe ſeroient enfuis dans une région fort baſſe, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Aſrique & l'immenſe élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas ſi facilement atteindre. Quoique cette objection ne ſoit que ſpécieuſe, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au ſyſtême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce ſyſtême pour ſe procurer le plaiſir d'en bâtir un autre, dont on ſera peut-être auſſi mécontent. Il y a des Auteurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces maſſes animées ont péri par les fleches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop oppoſé à leur naturel. D'un autre côté M. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'hiſtoire naturelle, en recourant à l'hiſtoire politique des ſucceſſeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques Princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres inteſtines, ſe virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie ſupérieure, & le Tangut, pour ſe retirer en Sibérie, où ils fonderent un Empire dont les ruines ſont aujourd'hui cachées dans des ſolitudes,

(1) *Voyage de la Chine, page* 31. Feu M. Gmelin n'a fait d'autre changement au ſyſtême d'Isbrand, ſinon qu'il ſuppoſe que les éléphants ont été pouſſés en Sibérie par une inondation particuliere ſurvenue entre les Tropiques : Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre hémiſphere.

des, ſous des monceaux de ſable. N'eſt-il pas naturel de ſuppoſer, ajoute M. Surgy (1), que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Aſie méridionale, lorſqu'il la dévaſta, ſelon l'horrible manie des conquérants?

Je ne ſais ſi l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes enſemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire foſſile ſi incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils ſe ſont égarés d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolks, il reſte toujours à ſavoir comment & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique ſeptentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de MM. du Pratz & Lignery, quatre de leurs ſquélettes de la plus parfaite conſervation. Comme il eſt démontré que l'Amérique ne touche, par aucun iſthme, par aucun point de terre, à l'ancien Continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténebres s'épaiſſiſſent.

Quand même le détroit de mer qui ſépare actuellement le nouveau Monde d'avec l'ancien, au ſoixante-ſeptieme degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où eſt de nos jours l'Océan, il eſt certain que, ni les éléphants, ni la plupart des quadrupedes indigenes de la Zone Torride, n'auroient jamais pu ſe ſervir de ce paſſage pour traverſer d'un hémiſphere à l'autre, puiſque le défaut abſolu de ſubſiſtance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur inſtinct auroit pu les pouſſer à voyager au

(1) *Abrégé d'Hiſtoire Naturelle, &c. Tome III, p. 85. Paris 1764.*

travers des glaçons, à douze ou treize cens lieues de leur terre natale ? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles diſtances de ſon ſéjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curioſité.

Quelques Phyſiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris d'animaux aux viciſſitudes qu'ils ſuppoſent que notre malheureuſe planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique : j'avoue que cette ſuppoſition, que l'on a tant de fois fait ſervir de fondement à la théorie de la terre, rend compte de pluſieurs phénomenes ; mais il me paroît, d'un autre côté, que les ſupputations aſtronomiques les plus récentes & les plus exactes s'oppoſent à cette circonvolution générale & à ce tranſport ſucceſſif d'un même point terreſtre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en ſe redreſſant vers l'Equateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, ſelon M. Euler (1), ni même exceder l'eſpace de deux degrés & demi, ſelon d'autres Aſtronomes, qui ont ſoumis l'hypotheſe de M. Euler à de nouveaux calculs. Un troiſieme ſentiment ſoutient que l'obliquité de ce cercle eſt abſolument fixe & invariable, & que ſi les obſervations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'eſt que les Aſtronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris ſouvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon.

Je ne diſſimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands oſſements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraqué, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis ſitués dans la Zone Torride, à quelque diſtance qu'ils en

---

(1) *Dans ſon Mémoire ſur la variation des étoiles fixes, préſenté à l'Académie de Paris.*

ſoient éloignés de nos jours. Quelle énorme ſuite de ſiecles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada ſe trouvoit entre les Tropiques ? Il ſe ſeroit écoulé depuis cette époque plus de ſix cens trente mille ans : la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même ; mais je ne ſais s'il eſt probable que des ſquélettes d'animaux, expoſés preſque à fleur de terre, pourroient ſe conſerver pendant un tel laps de temps, qui ſuffiroit pour décompoſer & dégrader des montagnes : les os ramaſſés près de l'Ohio, dans le Nord de l'Amérique, loin de ſe reſſentir d'une telle vétuſté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fuſſent par leur ſituation expoſés aux atteintes & au choc de l'air ambiant ; car il n'eſt pas vraiſemblable que les Sauvages les avoient apportés dant cet endroit après les avoir déterrés dans un autre. (1)

Quoi qu'il en ſoit, il faut toujours revenir au point d'où on eſt parti : il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions phyſiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupede indigene qui exiſte aujourd'hui au nouveau Monde entre les Tropiques eſt le Tapir, qui n'a que la taille d'un

---

(1) La majeure partie de ces os foſſiles trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été dépoſée dan le cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernants cette découverte dan la *Relation de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz*, & dans le tome XI *de l'Hiſtoire des animaux, par MM. de Buffon & d'Aubenton, in-4° 1754, au Louvre.*

M. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier ſur les os foſſile, répete à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique : il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler ; il ne connoiſſoit donc pas le ſujet ſur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'inſtruire : il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

veau, tandis qu'en y creuſant ſous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des oſſements qui ont conſtitué des animaux ſix à ſept fois plus maſſifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'enſuit de cette obſervation que le nouveau Continent a ſouffert des viciſſitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de ſe garantir des eaux, & de ſe propager juſqu'au temps préſent: dans l'Amérique, au contraire, ils ont péri, faute de reſſource, faute de pouvoir découvrir un aſyle contre les ſecouſſes de la nature ébranlée. Si cette conſéquence eſt inconteſtable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ſes montagnes, a pu éprouver des inondations ſi deſtructives pour le regne animal. On ignore ſi ces cataſtrophes ont été uniquement cauſées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleverſé par les élémens: s'il a toujours été, comme il l'eſt de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'aient été ſubmergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé ſur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toiſes (1), eſt par ſa hauteur

(1) Ulloa, dans ſes *Obſervations aſtronomiques & phyſiques*, *pag.* 114, donne au Chimboraço 3380 toiſes de hauteur; je crois qu'on ne varie ſur l'élévation de cette montagne qu'à cauſe de la façon dont on l'a meſurée au barometre, cette méthode étant défectueuſe en bien des points.

Suivant les expériences de M. Caſſini, aucun animal ne ſauroit vivre à la hauteur de 2446 toiſes au-deſſus du niveau

même inacceſſible & inhabitable. Pour ſe ſauver au temps d'un cataclyſme, les hommes & les animaux doivent ſe retirer, non pas ſur des pointes de rochers nuds & incultes, mais ſur des élévations convexes qui aient aſſez de ſurface pour fournir à leur nourriture, & aſſez de hauteur pour être au-deſſus du niveau de la plus forte inondation que notre planete eſſuie alors. Or il eſt certain que l'ancien Continent poſſede un plus grand nombre de ſemblables endroits que l'Amérique.

Quant aux claſſes génériques auxquelles ſe doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes occidentales, on ne peut rien dire de poſitif; on ſait ſeulement que les oſſements recueillis dans le Canada & tranſportés en France par M. de Longueil, ont appartenu à des ſquélettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même Officier a auſſi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres

---

de la mer, parce qu'il ſuppoſe que l'athmoſphere eſt à ce point une fois plus dilatée qu'à la ſuperficie de la terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire, tue dans la pompe pneumatique tous les animaux qu'on y condamne: cependant les Eſpagnols ont grimpé au Pérou ſur le ſommet d'un mont qui eſt élevé de 2935 toiſes, & la ſubtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fuſſent à 489 toiſes plus haut que le point indiqué par les expériences de M. Caſſini, ſur leſquelles il ne faut point trop tabler.

Les obſervateurs envoyés pour la meſure de la terre ſous l'Equateur, ont long-temps vécu ſur la crête du Mont Pichincha, qui a 2471 toiſes & demie de hauteur au-deſſus du niveau de la mer; ils étoient par conſéquent à 25 toiſes & demie au-deſſus du point indiqué par les mêmes expériences de M. Caſſini. Ce n'eſt pas tout, ces obſervateurs campés ſur le Pichincha, voyoient ſouvent voler des vautours qui ſe ſoutenoient à deux cens toiſes au-deſſus du ſommet de la montagne; ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barometre ne ſe ſetoit ſoutenu qu'à 14 pouces.

d'Hippopotames, qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les Provinces méridionales n'ont point été aſſez exactement obſervées & décrites pour qu'on puiſſe les rapporter à une eſpece connue : il eſt d'ailleurs très-poſſible que cette moitié du monde a poſſédé pluſieurs races animales de la premiere grandeur, très-différentes de celles qui ſubſiſtent maintenant. Le globe a ſouffert aſſez de criſes & de révolutions pour juſtifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques Savants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants ſauvages en Toſcane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Aſie : ils citent, pour leurs raiſons, pluſieurs découvertes de dents éléphantines, dont les Romains faiſoient trop de cas, diſent-ils, pour les avoir jettées ou enfouies. Quoique MM. Gori & Tozzeti (1) aient ſaiſi toutes les probabilités poſſibles pour venir au ſecours de cette opinion, s'il eſt permis de parler ainſi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toſcane ait pu nourrir des éléphants ſauvages, il faut que ſon climat ait été alors auſſi brûlant que celui de la Zone Torride; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique : il falloit donc avant tout démontrer la réalité de ce changement, ſans quoi les conſéquences déduites d'un principe conteſté prouvent moins que rien. On ſait que les éléphants apprivoiſés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede, lorſqu'on les habille de pelliſſes, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal tranſplan-

(1) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti.*

té, auquel l'homme prête ſon induſtrie & ſes ſervices pour le garantir contre l'âpreté du froid & lui préparer ſa nourriture, & un autre animal tranſplanté qu'on voudroit abandonner à ſes propres reſſources, à ſon propre deſtin dans nos forêts ; les éléphants ainſi délaiſſés ne ſauroient réſiſter ni en Toſcane ni en Eſpagne, ni en Portugal, ni en Perſe.

L'ivoire foſſile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domptés & amenés au-delà de la mer par les Romains & les Carthaginois, les Epirotes & d'autres peuples, amis ou ennemis, qui ont pu ſe rendre dans ce pays avant les temps dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir.

Je me ſuis ſouvent imaginé que l'idée des Européans qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu ſa ſource dans la tradition des Américains ſur l'exiſtence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il eſt étonnant que les annales de toutes les anciennes nations de la terre ſoient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé ſi univerſellement répandu ſoit voilée de ténébres ſi épaiſſes : entre les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obſcurité, il n'y en a pas de plus ſinguliere que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour-à-tour la *Geneſe*, les *Métamorphoſes d'Ovide* & la *Bibliotheque orientale* de *d'Herbelot*, aſſure ſérieuſement que notre globe n'eſt qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer : c'eſt à cette premiere race, dit-il (1), qu'on doit attribuer les grands oſſements foſſiles

(1) Voyez *Eſſai ſur l'origine de la population de l'Amérique par E.... Tome II, p. 298. Amſterdam* 1767.

parſemés dans les deux Continents, & la fable des Titans ſi accréditée dans les Mythologies. Après la deſtruction des Anges, on vit naître l'eſpece humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à ſon tour.

Si l'on liſoit dans une Relation de l'Indouſtan, qu'un Fakir ravi en extaſe avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche penſoit que la fable des géants n'étoit que l'hiſtoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient perſonnifié les phénomenes occaſionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analyſant les noms de la plupart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne ſignifient que des dérangements ſurvenus à la terre, à l'athmoſphere & aux éléments : le nom de l'épouvantable *Briarée* déſigne l'obſcurité ou la lumiere éclipſée, celui d'*Othus* le renverſement du temps & des ſaiſons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevaſſes de la terre : celui de *Thyphée* ſignifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes* le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les ſonges effrayants ou les nuages noirs. On ne ſauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un ſens très-clair ; mais ce qui n'eſt pas également clair, c'eſt ce prétendu conſentement de tous les peuples du monde à perſonnifier de la même façon, ſous les mêmes emblêmes, des météores & des cataſtrophes phyſiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains & les Bretons, ſe ſoient exactement rencontrés dans leurs allégories, & aient conſpiré à métamorphoſer les phénomenes terreſtres & aériens en géants ; cela, dis-je, eſt toujours re-

marquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux aient puiſé cette tradition dans l'Egypte, il n'en eſt pas moins vrai que l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Norvégiens, qui ont compoſé l'*Edda* des Iſlandois, aient eu quelque connoiſſance des livres Egyptiens : l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Péruviens, qui n'ont jamais ſu ni lire ni écrire, aient extrait cette fable des anciens livres Japonois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau Monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en aviſe à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous repréſenter les prétendus géants comme des êtres mal-faiſants & redoutables, qui renverſerent des montagnes, qui déracinerent des Iſles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, dont le Ciel put à peine réprimer les attentats, il faut convenir que l'on ne ſauroit diſtinguer un ſens raiſonnable dans ces peintures, qui le ſont ſi peu, qu'en ſuppoſant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes viciſſitudes phyſiques, qui en ſoulevant la Nature contre elle-même, qui, en combinant la puiſſance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de ſa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combuſtion, & la frayeur a dû faire la même impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui, échappés aux inondations & aux volcans, ont repeuplé la terre déſolée & couverte de fange, de laves & des débris des ſociétés anéanties : le ſouvenir de ce malheur, en paſſant de génération en génération, aura pris inſenſiblement la forme d'une hiſtoire fabuleuſe, & incroyable pour ceux qui, n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront

pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilaſſo de la Vega place dans une Province du Pérou des ſtatues coloſſales, & des bâtiments d'une fabrique & d'une grandeur démeſurée, qu'il eſt tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit ſur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobaſa, deux Auteurs ſi obſcurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces conſtructions merveilleuſes, je ſuis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais exiſté, ou du moins que ce ne ſont que des tas de pierres monſtrueuſes & figurées, ainſi que celles qu'on nomme en Angleterre *la chauſſée des Géants*, & que tout le monde ſait être une production naturelle du regne minéral; il n'y a guere de Provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire ſuppoſe avoir été taillées & tranſportées par des bras giganteſques. MM. Bouguer, de la Condamine & Ulloa, qui ont pris la peine de meſurer la hauteur des portes d'une vieille maſure Péruvienne, preſque la ſeule que l'on connoiſſe, ont trouvé ces ouvertures ſi baſſes & ſi étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y paſſer à ſon aiſe. (1)

Si les géants du Pérou avoient bâti des maiſons à leur uſage, où il leur eût été impoſſible d'entrer, j'avoue volontiers que cela ſeroit plus ad-

---

(1) Voyez *la Deſcription d'un ancien édifice du Pérou nommé Cagnar.* Les portes ont trois pieds de large, & à peu près une toiſe de haut; mais les jambages n'étant pas paralleles, & ſe rapprochant par leurs ſommets, cela étrangle l'ouverture à peu-près d'un demi-pied. Nous aurons encore occaſion de parler de cet édifice dans le ſecond volume, où nous marquerons la différence qui ſe trouve entre la deſcription de M. de la Condamine & celle d'Ulloa.

mirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune aient groſſiérement façonné des blocs de pierre en figures coloſſales avec des haches de cuivre trempé, cela n'eſt ni fort ſurprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque choſe de neuf ſur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chefs-d'œuvres de cet art les ruines de Perſépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire ſurtout les ſculptures ſaillantes, pendant que les Académiciens Français n'ont pas obſervé une ſeule pierre ſculptée dans la maſure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. M. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où, ſuivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majeſtueux que le Comte de Caylus préfere à tout ce que la Grece & l'Italie ont produit de plus achevé ; mais ſi cet illuſtre Ecrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations menſongeres de Garcilaſſo & de ſes ſemblables, on ſe ſeroit au moins attendu à un jugement plus équitable de ſa part ſur les ruines de la prétendue Perſépolis : les deſſeins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & Bruin, prouveront à jamais que ce ſont des reſtes d'une conſtruction déſordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des deſpotes Aſiatiques, en qui la corruption du goût eſt le premier fruit du pouvoir abſolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité ſur les Patagons, les raiſons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'eſpece humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille giganteſque dans une petite province de la Magellanique : on s'eſt uniquement borné à conſidérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes relations publiées depuis l'an 1520 juſqu'à nos jours, d'où il ne réſulte aucune preuve déficive ; puiſque le témoi-

gnage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des ſquélettes, en Europe. Cet argument eſt ſans replique pour les perſonnes raiſonnables; & s'il ne l'eſt pas pour les partiſans aveugles du merveilleux, ce n'eſt pas notre faute: s'ils veulent croire à l'exiſtence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'eſt le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, diſoit M. de Fontenelle.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES
MATIERES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

A

A. Bo (Evêque d') réfute l'hypothese de la retraite des eaux de la mer, 86. *n.*

Abrégés, leurs inconvéniens, 237.

Abus, il ne faut pas en tirer des inductions, 106.

Abyssinie, son élévation au-dessus du niveau de la mer, 85.

Académiciens Français, martyrisent deux Lappons, 217.

Acadie, abattis qu'on y a faits, 22.

Accoucheuses de l'Europe: on condamne leur procédé, 125.

Acéphales fabuleux, ce qui y a donné lieu, 126.

Acosta, son ouvrage *de situ novi orbis*, 85.

Adanson, (M. d') ses travaux en Afrique, 152.

Æthiops animal, ce que c'est, 157.

Afrique, conquise par les Arabes, qui y changent de couleur, 105.

Agriculture, a policé l'homme, 83.

Ahnit Zol, accusé par les Espagnols d'avoir égorgé 64000 hommes dans un temple, 175.

Ahouai, arbre, ses propriétés, 63.

Akansans, la plus belle race Américaine, 111.

Albuquerque, (le Duc d') fait assembler à Mexico les Médecins Espagnols, 262.

Alexandre VI (Pape) veut faire son bâtard Empereur d'Allemagne, 66. Ses idées romanesques, *ibid.* Ses bassesses, *ibid.*

Alexis, Médecins des Sauvages, leurs secrets, 37.

Almagre, son origine & son caractere, 69.

Alphonse V. demande la possession de l'Afrique à Rome, 77.

Américe Vespuce voit des femmes nues, 51. Ce qu'il dit du gonflement du membre viril, 52. Ce qu'il dit de la prostitution des Américaines, 53.

Américaines. Voy. *Femmes*.

Américains abrutis, 2. Ce qu'ils pensent de l'origi-

ne du mal Vénérien, 15, Sont énervés, 28. Leur taille, leur foibleſſe, *ibid.* Pris pour les Orangs-Outangs, 29. N'approchent pas les femmes pendant leur écoulement, 49. Les maltraitent, 50. Les premiers Américains amenés en Europe enragent, 61. *n.* Ne tirent point leur origine de la Scythie, 95. Ils ſont moins laids que les Kalmouques, 112. En quoi ils reſſemblent aux Tunguſes 116. Ce qui empêche leur peau de noircir, 162. Leur teint n'a pas changé depuis l'arrivée des Eſpagnols, 164. Leur tradition ſur l'exiſtence des géants, 261.

Amérique, ne nourrit pas de grands animaux quadrupedes, 8. Ce qu'elle contient en lieues quarrées, 80. Elle a nourri des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'exiſtent plus, 263.

Amour, lien de la ſociété, 95. Manquoit aux Américains, *ibid.* L'amour de la liberté n'eſt pas plus fort dans les Américain que dans les autres hommes, 96.

Anacarde, les Médecins varient ſur ſes propriétés, 124.

Anderſon, Bourguemeſtre de Hambourg, ſon hiſtoire du Groenland remplie de fables, 211.

Anglais, leurs relations ſatyriques induiſent en erreur, 103.

Animaux, défectueux en Amérique, 9. Ceux de l'Aſie & de l'Europe dégénerent en Amérique, hormis les cochons, *ibid.* Animaux qui meurent de faim, 105. Ingratitude de leurs petits, *ibid.* Ceux des régions boréales ſont chargés de graiſſe, 229. Quels animaux fourniſſent les plus grands os, 263.

Anſon (le Lord) découvre les progrès des Jéſuites en Califorie, 132. Ne découvre point des géants Patagons, 256. Aventure de huit hommes de ſon équipage, 257.

Antermony (M.) ce qu'il dit des Tunguſes, 113.

Anthropophages Américains; leur nombre exagéré, 182. Trois eſpeces d'Anthropophages en Amérique, 184. Leurs différents goûts, 187.

Anthropophagie, ſon origine, 176, 182.

Antiquités anti-diluviennes, on n'en connoît point, 87. Antiquité Péruviennes décrites par les Académiciens Français. 274.

Aplatiſſement du globe, moins conſidérable qu'on ne l'a cru, 205.

Anville (M. d') réfuté, 27.

Arabes, diviſés en tribus, 95.

Arbres Américains, n'enfoncent pas leurs racines, 6. Arbres à noyaux ne proſperent pas en Amérique, 10. Arbres fruitiers de l'Europe, ſont pour la plupart exotiques, 93. Arbres flot-

tants dans la mer du Nord, d'où ils viennent & leurs différentes especes, 219.
Arras de la Guianne, 163.
Artillerie, inutile en Amérique, 64.
Arum, plante, ses propriétés, 4.
Astruc (M.), ses expériences sur la nutrition, 193.
Atabaliba pris, 62. Sa réponse au Moine de la Vallée-Viridi, 69. Sa rançon, 72.
Atac-apas, Anthropophages de la Louisiane, 183.
Atkins, ses erreurs sur les différentes especes d'hommes, 157, 158.
Augustin (S.), ses visions extraordinaires en Ethiopie, 126. Ses propres paroles citées, *ibid.*
Aurores boréales, non occasionnées par des vapeurs terrestres, 204. Leur lueur ne fait pas d'impression sur les thermometres, *ibid.* Depuis quand devenues fréquentes, *ibid.*
Auteurs vendus à la Cour de Madrid, imposteurs, 55. Auteur de l'*origine des arts* (l'Abbé Goujet) réfuté, 84.
Auto-da-fé, moins exécrables que les repas des Cannibales, 175.
Axe terrestre, ses extrémités ne vomissent point de feux, 205.

B

Bacon (le Chancelier), son opinion sur l'origine du mal Vénérien, 191. Son sentiment réfuté, 193.
Baffin, le Navigateur, trouve des Esquimaux sous le 73e degré de latit. N. 207.
Bagues de la Chine, ce que c'est, 55. *n.*
Baleines, surpassent en grandeur toutes les productions de la Nature, 209.
Barbe, manque à tous les Américains, 30. Raison de ce défaut, *ibid.*
Barcelone, premiere ville de l'Europe où le mal vénérien se déclare, 196.
Barque des Canaries portées par des vents contraires en Amérique, 163.
Bataille de Breme, 97.
Baumgarten, son histoire de l'Amérique est puérile, 127.
Baye de Baffin, n'est point percée à son extrémité, 216.
Bauchene-Gouin (M.) ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques, 253.
Bedas de Ceilan, sont sauvages, & ont le teint blanc, 160.
Beering, ses navigations malheureuses, 143.
Bellin, sa carte cylindrique, ce qu'elle dit des Russes échoués, 144. *n.*
Benjamin (le Juif), les observations qu'il fit en 1173 dans l'Abyssinie, 156.
Bentink, ses relations, 113.
Berecillo, gros chien, ses services signalés & récompensés, 64.

Bergeron, ſa collection de voyages citée, 110.
Bible, inconnue en Amérique avant l'an 1492, n'a point été & ne ſera jamais traduite en Américain, 173.
Biſſadoa, riviere en Eſpagne : les habitants de ſes bords ont les oreilles longues, 128.
Bleſſures faites à la tête, entraînent la ſtupidité, 122.
Boerhave (M.), en quoi il s'eſt mépris, 205, 206.
Bœufs & Bufles n'exiſtoient pas en Amérique, 93.
Bonheur, s'il y en a plus dans la ſociété que dans la vie ſauvage, 106.
Bonzes, n'ont jamais été en Amérique, 25.
Botanique, unique étude du Sauvage, 42.
Bouebe (le Sr), ſa poudre nutritive, copiée ſur celle des Sauvages, 92. *n.*
Bouquet (le Colonel) ſon expédition ſur l'Ohio, 98.
Bouſſole, où elle ceſſe de ſe diriger, 206.
Brancas (M. l'Abbé de), ſon mémoire ſur les os foſſiles, 267. *n.*
Braſſavole, ſon indiſcrétion envers le Pape Pie II, 200.
Bréſil, calculs ſur l'or qu'il produit, 71.
Brutus, gros chien, ſes exploits, ſa mort, 65.
Bruyn, (Corneille de) deſſine des Samoyedes, près d'Archangel, 231. Deſſine fidélement les antiquités de Perſépolis, 275.
Buache (M. de) marque les limites de la Californie ſans la connoître, 132.
Buellio (le Moine) eſt un des premiers qui apporte le mal Vénérien en Europe, 14. Excommunie Chriſtophe Colomb, *ibid.*
Buffon (M. de) réfuté, 18. Ce qu'il dit de l'antiquité des Américains, 164. Son hypotheſe ſur l'organiſation de la matiere en Amérique, 259. Ne croit point les Américains originaires de l'Amérique, *ibid.*
Bulle originale qui déclare les Américains hommes, 29. Bulle de Clément XI. qui déclare la race quarteronne blanche en Amérique, 161. Bulle d'Alexandre VI. par laquelle il donne l'Amérique à l'Eſpagne, 67. Texte original de cette Bulle, *ibid.* Réflexion à ce ſujet, 68. Bulle qui autoriſe le commerce des Negres, 78.
Byron (le Commodor) publie une relation abſurde ſur les Patagons, 258.

C

Caamini, arbuſte, ſes propriétés, 39.
Caille (M. l'Abbé de la) réfute Kolbe, 100. *n.* Ce qu'il dit de la religion des Hottentots 241. Meſure un Hottentot au Cap de Bonne-Eſpérance, 261.
Calculs ſur les Negres tranſplantés en Amérique,

que, 23. Sur la population en Amérique, 94. Calculs sur le produit des mines du nouveau Monde, 71. Sur les finances de l'Eſpagne, 74. Sur ſa population, *ibid.* Sur la deſtruction des Américains, 78. Sur la population du Groenland, & du pays des Eskimaux, 236.

Californie, reſtée long-temps inconnue, 131. Sa deſcription, *ibid.*

Californiens, peuples, leur portrait & caractere, 140.

Calm (M.), ſes découvertes Botaniques dans le Nord de l'Amérique, 39. Ce qu'il dit des coquillages du nouveau Monde, 86. De la mer du Nord, *ibid. n.*

Canada, quand il a pu ſe trouver dans la Zone torride par le changement de l'Ecliptique, 266.

Candish, ſon voyage, écrit par le Chevalier Pretty: il ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques, 248. Il y retourne pour la ſeconde fois, *ibid.*

Cannellier de Winther, ſa définition, 246. *n.*

Canots des Groenlandois, ne coulent jamais à fond, 229.

Cantharides, excitent le priapiſme, 54.

Capitaine Hollandois, s'éleve à un degré du Pole, 204.

Caractere des Sauvages du Nord de l'Amérique différemment dépeint, 102.

Caraïbes, leurs fleches empoiſonnées, 63. Mangent 6000 hommes, 183.

Caribane, Sauvages ſinguliers qu'on y rencontre, 127.

Carpi, découvre le mercure, 17.

Carthagene, affligée par des ſerpents, 5.

Carthaginois, violent la parole qu'ils avoient donnée de ne plus ſacrifier des enfants, 187.

Caſtration, ſon origine, 188.

Cat (M. le), place des Negres dans le Nord, 149.

Cataclyſme, les Prêtres Egyptiens en reçoivent la tradition des Abyſſins, 85.

Cauſes de la dégénération des Américains, 88. De leurs guerres nationales, 97. Cauſes qui refroidiſſent l'air en Amérique, 160.

Cavazzi, Auteur ridicule, 190. *n.*

Cartier (Jacques) ſes relations menſongeres, 109.

Caylus [Comte de], ſon ſentiment ſur les antiquités Péruviennes, 275.

Cécité, maladie particuliere aux nations polaires, 230.

Celaſtrus, plante, décrite, 40.

Célibataires en Eſpagne, leur nombre, 74. *n.*

Cendres de bois cauſtiques en Amérique, 4.

Céſalpin fait un conte ridicule ſur le mal Vénérien, 196, 197.

Céſar Borgia, monſtre, 77.
Cétacées, poiſſons carnaſſiers, 209. Leur inſtinct groſſier, leurs organes obtus, 210.
Chair humaine, un Auteur prétend que ſon uſage n'eſt pas contraire à la loi naturelle, 178. Si elle engendre la maladie Vénérienne dans ceux qui en mangent, 191.
Chaleur, ſes effets ſur la conſtitution de l'homme, 149.
Chameaux, ne peuvent propager au nouveau Monde, 10.
Chardin [M.], ſes plants de Perſépolis exacts, 275.
Charles-Quint, abandonne le bois de Gayac, pour ſe ſervir de la racine de la Chine, 200.
Charleville [M. de] mangé par les Américains, 183.
Charlevoix réfuté, 31.
Chaſſe, entretient la guerre parmi les peuples chaſſeurs, 99. Elle ne fournit qu'une ſubſiſtance précaire, & familiariſe l'homme avec le carnage, 101, 102.
Chaſſeurs (peuples), leurs mœurs, 84.
Chenard de la Giraudais, ſa relation ſur les Patagons, 260, *ibid.*
Cheveux longs, permanents, & non friſés, des Américains, 43.
Chidley trouve les Patagons de taille ordinaire, 248. A un démêlé avec eux, *ibid.*
Chiens Européans, perdent leur inſtinct au nouveau Monde, 9. Sont employés à la conquête de l'Amérique, 65. Reçoivent une paie comme les ſoldats, *ibid.* Forment la premiere ligne au combat de Caxamalca, *ibid.* Leur animoſité contre les Américains dure encore, *ibid.* Chiens attelés à des traîneaux en Sibérie, 119. *n.* Chiens Eſpagnols préferent la chair des hommes à celle des femmes en Amérique, 190.
Chiliens, ſe défendent contre les Eſpagnols, 64.
Chinois, ont les dents autrement arrangées que nous, 180. S'ils ſe ſont ſervis d'Eléphants dans leurs guerres contre les Tartares, 264. A quoi l'on attribue leur population, 222.
Chinoiſes, leurs petits pieds feroient croire que les Chinois n'ont pas le ſens commun, 127.
Chiriguai, ſa dépopulation, 47.
Chrétiens, leurs excès, 64.
Chriſtophe Colomb, aidé par une fille, 58. Son étonnement en arrivant en Amérique, 146. On embarque ſon corps pour l'enterrer à S. Domingue, 250.
Cimraëgue (la langue) eſt un dialecte du Celtique, 250.
Climat de l'Amérique, contraire aux animaux & plus encore aux hommes, 2. Plus froid que celui des parties correſ-

pondantes de l'ancien Continent, 8. Moyen pour juger de sa nature, 10. Le climat du nouveau Monde se corrige, 18.

Climats contraires au Christianisme, 139.

Cluvier, son sentiment sur l'origine de l'Anthropophagie, réfuté, 176. *n.*

Coca, ses propriétés, 39.

Cochlearia, plante, les Groenlandois ne s'en servent pas contre le scorbut, 230.

Cochons, changent de forme en Amérique, 9.

Colonies en Amérique, leur sort, 76. Leur commerce interlope, 77.

Commerce pernicieux entre l'Amérique & la Chine, supprimé par le Roi d'Espagne, 138.

Communauté de biens excite des guerres civiles, 96.

Comparaison des deux Hémispheres de notre globe, 79.

Compilateurs de voyages, les maux qu'ils ont faits, 237.

Concile de Lima, refuse les Sacrements aux Américains, 29.

Condamine [M. de la], ses expériences, 8. Ce qu'il dit du teint des Amérirains, 163. Ce qu'il dit des Anthropophages du Sud de l'Amérique, 188.

Conquérans de l'Amérique, éprouvent l'horreur de la famine, 2. Ils sont attaqués de différentes maladies, 21.

Conquête de l'Amérique, de quelle façon elle s'exécute, 62. Conquêtes, où elles ont été rapides, 63.

Constantin fait une loi singuliere, 175.

Continent (le nouveau) a souffert des viciſſitudes plus destructives que l'ancien, 268.

Contre-poison tiré de l'absinthe & du rocou, 3.

Coquillages, on n'en trouve point sur les plus hautes montagnes de l'Amérique & de l'Europe, 18. Les plus beaux se trouvent à la côte de la Californie, 54.

Cordilieres, couvertes de neiges éternelles, 161.

Cordes (Simon de), son voyage aux terres Magellaniques, écrit par Jantzsoon, 250.

Corps muqueux, ce que c'est, 150. Sa couleur dans les basanés & les blancs, 151.

Cortez, le nombre de ses troupes, 48 & 62.

Couleur des Américains, 146. Cause de la couleur des Negres 152. Elle ne constitue point les especes ni dans le regne animal, ni dans le végétal, 157. Couleur rougeâtre des Américains inhérente dans leur liqueur spermatique, ainsi que celle des Negres, 166.

Cour de Rome, ses excès honteux, 78.

Courage, la vie sauvage ne l'éteint pas, 89.

Crâne, sa flexibilité dans les enfants, 125.

Cranz (David), le premier volume de son hist.

toire du Groenland eſt intéreſſant, le ſecond pitoyable, 212.
Crocodiles, abâtardis en Amérique, 6.
Cultivateurs en Amérique, n'ont pu dompter le terrein, 3.

D

Danois, état de leurs colonies au Groenland en 1764, 206. Ils n'ont pas les premiers peuplé le Groenland, 208.
Dapper réfuté, 48.
Decker (le Capitaine) écrit le voyage de Jacques Lhermite, 263. Dit que les Patagons ne ſont point des géants, *ibid.* Auteur eſtimé, *ibid.*
Découverte du nouveau Monde, accompagnée de circonſtances ridicules, 66. Malheurs qui en euſſent réſulté ſi elle s'étoit faite plutôt, 200.
Dégénération, commence par les femelles, 45.
Déluge particulier de l'Amérique, 85. Preuve de cet événement, 86.
Dents, il en manque deux à quelques nations, cauſe de ce défaut, 129. Dents canines, n'excedent point le nombre de quatre dans l'eſpece humaine, 80. Dents molaires foſſiles, trouvées en Amérique, 270.
Dépopulation de l'Amérique, ſes cauſes, 47. Des terres arctiques, 222
Députés des Sauvages, leur déclaration, 99.
Deſpotes, comparés à Tibere, 106.
Détroit de Forbisher bouché par la glace, 216.
Dias, le Jéſuite, les Sauvages veulent le manger, 189.
Dictionnaire Encyclopédique, l'art. *Jagas* y eſt double & exagéré, 286. *n.*
Différence des deux Hémiſpheres de notre globe, 80. Réflexions à ce ſujet, *ibid.*
Diodore de Sicile parle d'Antiquités anti-diluviennes, 88.
Donation du Pape, ſert de titre aux Eſpagnols, 68.
Dorado [El-] cherché par les Jéſuites, & ce qu'en dit Gumilla, 137.
Drake [l'Amiral] fait le tour du monde, 245. Mangé vivant par les Crabes, *ibid.* Trouve les Patagons de la taille ordinaire de l'homme, 246.
Droits ſacrés de l'homme mal défendus, 78.
Duclos (M. l'Abbé) ſon Mémoire ſur les Druïdes excite des querelles, 173.
Dumont [M.] cité, 5. Ce qu'il dit de la façon de guérir la folie, 40.

E

Eaux ſtagnantes, mortelles en Amérique, 3. Exhalent des brouillards chargés de ſel, *ibid.*
Ecliptique, ſi ſon obliquité eſt conſtante, 266.
Ecoulement du ſexe, peu abondant dans les pays

froids & chauds, 46.
Edda, ancien livre sur les Islandois, 273.
Edit singulier du Parlement de Paris touchant le mal Vénérien, 15.
Egede, Evêque de Groenland, manquoit de connoissances physiologiques, 212.
Eléphantiase Egyptienne, attaque les gens de qualité, 200
Eléphants, jamais transplantés en Amérique, 10, *&c.* S'il est vrai qu'ils se sont sauvés en Sibérie, 264, 265. Transplantés où ils peuvent vivre, 270.
Ellis, où il fixe les bornes des habitations Américaines, 207. Son voyage à la baye de Hudson auroit pu être plus intéressant, 212. Se fonde mal à propos sur le témoignage de Charlevoix, *ibid.*
Embonpoint des Américaines, leur sert de tablier, 44.
Emigrations des Septentrionaux, comment il faut les expliquer, 234.
Empire Romain, causes de sa décadence, 74.
Enfants Européans, meurent en Amérique, 22. Ceux des Américains méridionaux naissent, dit-on, avec une tache brune sur le dos, 167.
Epiceries, leur commerce entre les mains des Venitiens, 75.
Epiderme de l'homme, n'est point composé d'écailles, 150. *n.*
Erreurs vraisemblables, peuvent conduire à la vérité, 153.
Eskimaux, variété remarquable dans l'espece humaine, 108. Ils habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, 202. Ils ne different en rien d'avec les Groenlandois, 213. Leur nom propre, 214. Ce qu'ils disent à un Missionaire Danois, *ibid.* S'établissent au Groenland, 215. Par quel chemin ils y sont venus, 216. N'habitent point à Terre-Neuve, *ibid.* Quand les premiers ont été montrés en Europe, 217. Faux Eskimau montré à Amsterdam, *ibid.* Portrait des Eskimaux, *ibid.* Si l'on en trouve qui ont de la barbe, 219, 231.
Espagnols, se mangent les uns les autres, 2. Huit millions passent en Amérique, 64. *n.* Leur population exagérée, *ibid.* Leurs finances épuisées, 70. Sont frappés de vertige, 71. Sont sujets aux écrouelles, & comment ils cachent ce défaut, 129. Leurs infames actions en Amérique. 190. Martyrisent un Patagon & le baptisent, 243.
Esprit-de-vin, dissout les résines, 54. Où il se gele, 206.
Etablissements des Européans au nouveau Monde, infectés de bêtes venimeuses, 5.
Euler [M.], ce qu'il dit

du changement de l'Ecliptique, 266.
Europe, ſi elle a gagné à connoître l'Amérique, 75. Le prix des denrées y hauſſe huit fois, *ibid.* Quand elle a ceſſé d'être ſauvage, 93.
Européans, leur mauvaiſe conduite envers les Américains, 98. Ils n'auroient pas dû les détruire, 100. Pourquoi ils ont voulu trouver des géants aux Terres Magellaniques, 271.
Expériences ſur le climat du nouveau Monde faites au thermometre, 8. Pour blanchir les Negres, 156.

F

Fable des géants, adoptée par tous les peuples, 273.
Fallope fait un conte ridicule ſur l'origine du mal Vénérien, 196.
Fanatiques de la ville de Tentire, mangent un fanatique de la ville d'Ombe, 182.
Femmes Américaines, leur laideur, 44. Accouchent ſans douleur, *ibid.* Abondance de leur lait, 45. Se font tetter par des chiens, *ibid.* Leur écoulement irrégulier, 46.
Fer, on en trouve dans le ſang humain, 192. *n.* inconnu chez les Sauvages, 94.
Ferdinand, Roi d'Eſpagne, emprunte de l'argent d'un Domeſtique, pour conquérir l'Amérique, 70.
Fiel, défectueux dans les Américains, 37.
Figures différentes imprimées aux têtes des enfans Américains, 125.
Fille ſauvage trouvée dans les bois de la Champagne, n'étoit pas née au pays des Eskimaux, 233. Ses aventures, *ibid.*
Fioravanti [*Sir*], ſes *Caprices medicinaux* cités, 192. Ses expériences, 193.
Foë [David] Auteur du Roman de Robinſon, 255.
Folie guérie par l'Anacarde, 124.
Forêts, les plus grandes ſont en Amérique, 161. Elles contribuent à refroidir l'air, *ibid.* Envahiſſent les terreins dépeuplés, 109.
Formation ſpontanée, pourquoi elle a occupé les anciens Philoſophes, 81.
Fourmis, ravagent le Bréſil, 5. Piquent les femmes qui ont eu leur écoulement, 50.
Fous, reſpectés en Orient, en Turquie, en Suiſſe, & chez les Sauvages, 122.
Français, ſe mangent les uns les autres, 2. Font un traité ſingulier & glorieux avec les Atac-apas, 187. Laiſſent faire aux autres nations les grandes découvertes, 253.
François I. meurt du mal Vénérien, 15. A reçu des frictions mercurielles par Maître le Coq, 200.
François d'Aſſiſe fait l'eſpion, 70.
Freret [M.] ſes calculs chronologiques, 87. *n.*

Fréſier, [M.], ſon voyage aux terres Magellaniques, 255. Change la patrie des Patagons, *ibid.* Se laiſſe induire en erreur par de faux témoins, *ibid.*
Froid, augmente par degrés juſqu'aux poles, 103.

G

Galion d'Acapulco chargé par les Jéſuites, pris par les Anglois, 138.
Garcilaſſo, ce qu'il dit de la Sodomie des Péruviens, 57. Réfuté, *ibid.* Ce qu'il dit des anciens bâtiments Péruviens eſt exagéré, 274.
Géants Patagons : on auroit apporté de leurs ſquélettes s'ils exiſtoient, 256. Etymologie de leurs noms, 272.
Gengiskam dévaſte l'Aſie, 265. Ses ſucceſſeurs ſe font la guerre, & fondent un Empire en Sibérie, 264.
Gennes [M. de] ne trouve point de géants aux terres Magellaniques, 253.
Genre-humain, s'il n'a qu'une tige ou pluſieurs, queſtion inutile, 158.
Gentil la Barbinay (M. de) voit de grands oſſements au Pérou, 262.
Gibier, peu nombreux dans les pays peuplés, 209.
Giraffes, n'exiſtent pas en Amérique, 263.
Glands de chêne, on en fait du pain, 84.
Glaces, on n'en trouve point dans la haute mer, & pourquoi, 203.
Gmelin (M.), ſa deſcription de la Sibérie 118. *n.*
Goîtres, ce qui les occaſionne, 128.
Goîtreux, hommes en Amérique, 129.
Gonflement énorme du membre viril, 31. Occaſionné par des inſectes, 52.
Grenouilles d'un poids énorme, 5.
Groenland, les Européans y ont un établiſſement ſous le 71e degré 6 min. de latitude, 207. Ses anciennes traditions recueillies, 215. Fait partie du Continent de l'Amérique, 216. Son rivage oriental devenu inabordable, 233.
Groenlandois, originaires de l'Amérique, 24, 215. Ce qu'ils diſent des dernieres habitations dans le détroit de Davis, 207. Parlent le même langage que les Eskimaux, 213. Leur langage differe de celui des Lappons, 215. Leur portrait, 217, 218. Ne font jamais du feu dans leurs huttes, 219. Portrait de leurs femmes, 221. Ils doivent être payés pour aſſiſter au ſermon, 225.
Guerres perpétuelles entre les Sauvages, 96. Raiſon de ces guerres, *ibid.*
Guiane, ſa dépopulation, 47. Singuliere occupation de ſes Roitelets, 49.
Guiot, ſa relation ſur les Patagons, 260.
Gumilla, le Jéſuite, ſes extravagances, 79.

H

Haller (M.), ſon obſervation ſur les coquillages, 19. *n.*
Hans-Sloane (M.) confond un charlatan, 256.
Hawkins (Richard) s'explique vaguement ſur la taille des Patagons, 249. Prétend que les Anglois ont les premiers peuplé l'Amérique, *ibid.* Son opinion abſurde défendue par des Savants, 250.
Hécla, ſes tourbillons de feu ne ſauroient fondre la glace, 205.
Hémiſpheres de notre globe, ſéparés par un détroit, 265.
Herbe Paraguaiſe, ſes propriétés, 4.
Hermite, Jacques l'), ſon voyage aux terres Magellaniques, 253.
Herrera : peinture qu'il fait du temple de Mexico, 175.
Hippopotames, n'exiſtent pas en Amérique, 263.
Hiſtoire de la traite des Negres, 13, 14. Hiſtoire, elle eſt en défaut ſur l'origine des nations, 81.
Hiſtoire univerſelle, ouvrage ridicule, 113. Ce qu'elle dit des *Jagas*, 186. *n.*
Hiſtoire naturelle & civile de la Californie, ouvrage très-ſingulier & plein d'impoſtures, 132.
Hiſtorien de la nouvelle France, fait un portrait abſurde des Eskimaux, 231.
Hoffmann (M.) ſe déclare vivement contre l'uſage de l'Anacarde, 124.
Hog, prétendu géant dont on veut vendre une dent pour 2000 ſequins, 256. *n.*
Hollandois, apprivoiſent les Hottentots 69. Leur paient leur terrein, 100. Hivernent au Spitzberg, 208. Mangent le cœur de de Wit, 181. Meſurent deux cadavres de Patagons à l'iſle de Pinguin, 251.
Holmos (Jean de) fait foſſoyer près de Puerro-Vejio, 262.
Hommes à une jambe, ce qu'en diſent les Emiſſaires du Pape, 109. Hommes marins fabuleux, 111. Hommes ruminants : opinion ſur cette maladie, 129. Hommes ventriloques, *ibid.* Hommes noirs ; on n'en a pas trouvé en Amérique, 160. Plus les hommes ſont baſanés, plus leur liqueur ſpermatique eſt colorée, 168. Leur aveuglement, 175. Ne ſauroient vivre au-delà du 80e degré de latitude Nord, 203. A quelle hauteur au-deſſus du niveau de la mer ils peuvent vivre, 268, 269. *n.*
Homme ſauvage trouvé dans le Hanovre, devenu quadrupede, 224.
Hôpitaux de lépreux, leur nombre dans la Chrétienté, 200.
Horn (Georges de), ſon livre *de Originibus American.* Ouvrage ridicule, 113.

Horrebouw (Niel), ſon Hiſtoire d'Iſlande eſtimée, 211.
Hoſtie, origine de ce mot, 176. *n.*
Hottentots, ſe connoiſſent en plantes, 43. Demandent un miracle, 100. Leur diſcours aux Hollandois, *ibid.*
Humidité de l'atmoſphere en Amerique, 17.
Huns, leurs expeditions, 114.
Hypotheſe ſinguliere ſur le teint des Negres, 146, 147.

I & J.

Jalofes cabalés au Sénégal, 159.
Jamaïque, maladies qui y regnent, 21, 22.
Jauniſſe des enfants, 37.
Idées relatives d'amitiés, manquent aux Américains ſauvages, 95.
Idiomes différents multipliés en Amérique & en Tartarie, 115.
Jérôme (St.) ſe fait limer les dents mal à propos, 180.
Jéſuites, font ſouvent communier les Paraguais, & pourquoi, 29. Ne ſont jamais véridiques, 50. Exécutent le projet de Las-Caſas, 101. Quand ils ſe ſont introduits en Californie, 133. Etat de leurs miſſions dans cette province, 134. Ils faſcinent l'eſprit du Roi d'Eſpagne, 135. Commandent les troupes en Californie, & y volent des perles, *ibid.* Leurs recherches inutiles ſur l'origine des Américains, 142.
Iguans, leur chair aigrit le germe variolique, 11. Elle n'eſt pas ſi pernicieuſe en Aſie, *ibid.* Deſcription de l'Iguan, 12.
Immortalité de l'ame, ſi les Sauvages en ont quelque idee, 226, 227.
Incas, font des loix contre les Sodomites, 57.
Inceſte, commun chez les Sauvages, 51. *n.*
Innocent IV. (le Pape) envoie une ambaſſade ridicule au Kan des Tartares, 110.
Inoculation de la petite vérole, ſes différentes manieres, 42 *n.* Memoire à ce ſujet, *ibid.* Inoculation à la Chinoiſe mortelle en Angleterre, *ibid.*
Inſcriptions lapidaires fauſſes, 145.
Inſectes exceſſivement multipliés dans les pays incultes, 169. L'huile & la fumée les tuent, 170.
Inſenſibilité des Américains, 60. Leur fait mépriſer la mort, *ibid.*
Jongleurs (Médecins), entreprennent de guérir la folie de leurs compatriotes à la Louiſiane, 123.
Jonſton (le Naturaliſte), ſa *Thaumathographie* citée, 34. *n.*
Joppé (la ville de); ce qu'en diſent Mela, Pline & Solin, 88.
Irlande, on doit y goudronner les beſtiaux qui paiſſent dans les prés jour & nuit, 171.
Iroquoiſes (femmes), craignent l'enfantement, 50.
Iſla (Dias de), ſon ouvrage intitulé *Contrà las*

Bubas, cité, 196, 197.
Iſlande, juſqu'a quel dégré les thermometres y deſcendent, 205.
Iſle de la Croyere (Mr de l'), ſes obſervations aſtronomiques faites ſur la mer du Nord, 144. *n.*
Iſle (Mr. Nicolas de l'), a oublié des poſitions intéreſſantes dans ſes cartes géographiques, *ibid.*
Iſles de l'Archipélague Indien; leurs habitants ne ſont pas Negres, 160.
Juifs ne ſe méſallient pas par fanatiſme, 156.
Ivoire foſſile de Sibérie; ce qu'en dit Mr. Surgy, 264. Ivoire foſſile d'Italie; ce qu'on en dit, 270, 271.

K

Kamſchatka; on y parle un langage différent de l'Américain, 143.
Kamſchatkadales amenés en Amérique, *ibid.*
Karalit, nom que ſe donnent les Eskimaux & les Groenlandois, 214. *Skreling* en eſt une corruption, *ibid. n.*
Knivet exagere la taille des Patagons, 248. Paſſe au ſervice de Portugal & craint un *Auto-da-Fé*, 249.
Kolbe (Pierre); ſes impoſtures, 100.
Kraft, ſon livre moins impertinent que celui de Lafiteau, 104.

L

Lacs, leur grand nombre en Amérique, 85. Reſtes d'une inondation, 86.
Lait des hommes en Amérique, 34.
Lama (le Grand); ſon culte expliqué, 27. On mange ſes excréments, *ibid.* On lui fait faire diete, *ibid.* Son pouvoir comparé à celui du Pape, 68.
Langueur des Americains en amour, 51.
Lapins ravagent l'Eſpagne, 7.
Lappons, on ignore leur antiquité, 24. Font de la fumée avec des éponges pour chaſſer les inſectes, 170. Ne peuvent ſervir dans les armées, 229.
Lapponnes (femmes) éprouvent l'écoulement menſtruel, 46.
Las-Caſas (Barthelemi), les calculs ſur la deſtruction des Indiens, 78. Son projet pour policer les Américains, 101. Offre un mémoire à la cour d'Eſpagne ſur la traite des Negres, *ibid.* Eſprit intrigant, *ibid.*
Lépreux, vivent long-temps, 38.
Léontopodion, plante; ſes propriétés, 54.
Lettres Edifiantes, ſource impure, 49.
Leuvenhock, illuſions optiques de ſes microſcopes, 151. *n.*
Liberté, elle a à ſe plaindre des deſpotes & des eſclaves, 106.
Lieue quarrée (une) peut nourrir 800 perſonnes, 52.
Linneus (Mr.), ſa *Flora Lapponica* citée, 46.
Lions Américains abatardis, 6.

Liſter, réfuté, 53.
Lobelia, plante anti-vérolique décrite, 39.
Loix Saliques, défendent de manger de la chair humaine, 182.
Lopez d'Aazevedo, ſa harangue ridicule, 77.
Louiſiane, les femmes y ſauvent les Français, 59.
Loup ou *Lupus*, Commentateur de Saint Auguſtin, tâche d'excuſer les viſions de ce Pere de l'Egliſe, 126. *n.*
Loups, quand ils ſe ſont introduits dans la Californie, 133.
Lunettes des Eskimaux & des Groenlandois, leur uſage, 229.

M

Macoco (le grand), ce qu'on dit de ſes repas, 186. *n.*
Magellan fait pendre l'Evêque de Burga, & décapiter l'aumônier de ſon vaiſſeau, 243. Fait pendre deux Patagons, 244.
Maillet (Mr. de), ſon *Telliamed* cité, 109.
Mairan (Mr.), ſon Traité ſur les Aurores boréales eſtimé, 203.
Maire (le) double le Cap Horn, 252. Trouve un nouveau detroit, *ibid.* Déterre de grands oſſemens, *ibid.* Se brouille avec ſon compagnon Schouten, *ibid.*
Mal de Siam, 42.
Mal Vénérien, donné en échange de l'Evangile, 15. Les Français le reçoivent des Eſpagnols, & pourquoi appellé *mal de Naples*, 198, 199. Avoit fait le tour du monde en l'an 1700, *ibid.*
Mal pédiculaire, où il eſt endemique, 170. *n.*
Maladie Vénérienne, ſa véritable cauſe, 38. Moins violente en Amerique qu'ailleurs, 40.
Maladies differentes du Nord de l'Amérique, 42.
Malheur commun des hommes, 96.
Mallet (Mr.), ce qu'il dit des decouvertes des Norvégiens dans ſon *Introduction à l'Hiſtoire de Danemarck*, 232. *n.*
Mammelles des animaux mâles, 37. Leur uſage, *ibid.* Pourquoi allongées dans les femmes ſauvages, 221. Leur alvole eſt noirâtre dans les Eskimauſes & les Samoyedes, *ibid.*
Mammout, animal fabuleux, cru reel par Mr. de Buffon, 263.
Mandelſlo, ce qu'il dit des hommes blancs établis dans la Zone Torride, 154.
Manet (Mr. l'Abbé de) baptiſe les enfants Portugais métamorphoſés en Afrique, 154. Son Hiſtoire de l'Afrique Françoiſe citée, *ibid.*
Manihot, ſes qualités, 3.
Maranes, chaſſés d'Eſpagne, baſanés comme les Calabrois, 156, 157. Le Pape Alexandre VI

leur vend un afyle, *ibid.*
Maigraff, ſes obſervations, 6.
Maricus ſe dit Dieu incarné, 171. *n.* Les lions refuſent de le mordre, 172.
Marina, Maîtreſſe de Fernand Cortez, le ſeconde durant ſes conquêtes, 58.
Martiniere, ſon Dictionnaire géographique peu judicieux en bien des points, 251.
Mary (le Docteur) croit à la fable des géants Américains, & la divulgue mal à propos, 258. Comment il veut réfuter l'hypotheſe de Mr. de Buffon, 259.
Maures chaſſés d'Eſpagne, portent le mal Vénérien en Afrique, 15. Ils ſont moins noirs que les Negres, 148. Nombre de leurs générations en Eſpagne, 156. N'y ont pas changé de couleur, *ibid.*
Mays auroit dû policer les ſauvages de l'Amérique, 92.
Mead (Mr.), ſa Méchanique des venins citée, 191.
Mekel (Mr.), ſes Recherches anatomiques citées, 149. *n*
Médailles, elles n'ont aucune antiquité reſpectivement à la durée du monde, 87. *Voyez* Phidon.
Médecins du XV & XVIe. ſiecle, de quoi on les accuſe, 199. Médecins Eſpagnols, ce qu'ils diſent des os foſſiles trouvés au Mexique, 262.
Mer (du Nord) ſe retire, dit-on, de quarante-cinq pouces en un ſiecle, 86. *n.*
Mercure, où il ſe fixe, 206.
Merian (Mademoiſelle de), ſes inſectes deſſinées, les figures en ſont frappantes, 5 La meilleure édition de ſon ouvrage eſt celle de 1719, à Amſterdam, *ibid. n.*
Meſanges (le Moine), ſa deſcription du Groenland eſt puérile, 21.
Métifs nés d'un Américain & d'une Européane ont de la barbe, 166. Métifs du Pérou, leur portrait, 168.
Mexicains, payoient un tribut en pucerons, 5. D'où ils paroiſſent être venus, 165.
Mexique, ſa population exagérée, 47.
Mines du Nouveau Monde, les hommes de notre continent n'y réſiſtent pas, 44.
Miracle fait par A. Vander Steel, 100.
Miſſionnaires mangés par les Antropophages, 183. N'ont jamais été chez les Patagons, & pourquoi, 243,
Miſſiſſipi, les rivages de ſon embouchure ſubmergés, 165.
Mœbius, ſes extravagances, 25.
Monde (le nouveau), les peuples de l'Afrique n'y avoient pas paſſé avant l'arrivée des Européans, 162.
Monnier (Mr. le), ſon

ſentiment ſur les lueurs boréales & auſtrales, 204.

Montagnes; c'eſt à leur penchant ou ſur leur ſommet qu'on a découvert les nations les plus anciennement raſſemblées en Amérique, 165. Si l'on peut vivre ſur une montagne haute de 2446 toiſes, 268.

Monteſquieu (Mr. de), en quoi il s'eſt mépris, 90. Ce qu'il dit de la propagation des peuples Ichthyophages ſemble très-ſuſpect, 222.

Montezuma accuſé par les Eſpagnols d'avoir égorgé 20000 enfants en un an, 174.

Montezuma (frere de l'Empereur), premier Americain mort de la petite vérole, 15.

Morera, ſes aventures, 144.

Morts, pourquoi reſpectables, 179.

Mutilations, ne peuvent aſſervir la nature, 32.

N

Naires de Calicut, ont des jambes monſtrueuſes, 108.

Narborough décrit les terres magellaniques avec beaucoup d'exactitude, 253.

Nature, elle n'eſt morte qu'en apparence dans les terres Arctiques, 208. Donne à l'Océan ce qu'elle refuſe à la terre, 209. Si elle eſt encore en enfance au nouveau Monde, 259.

Naufrage (droit de), & *Strandrecht*, brigandages difficiles à extirper, 143.

Negres preferent la chair des ſerpents & des lézards à toute autre, 13. Ne ſe policeront jamais, 83. N'exiſtent que dans la Zone Torride, 148. Ne ſont pas la douzieme partie du genre-humain, comme on l'a cru, *ibid.* La ſubſtance de leur cerveau, de leur moëlle, de leur glande pineale, de leur ſang, de leur ſperme, eſt noirâtre, 148. Leur épiderme vu au Microſcope, 151. Leur ſueur noircit le linge blanc, *ibid.* Leur peau paroît échauffée, *ibid.* Pourquoi on en fait de bons eſclaves, 152. Cauſe de leur ſtupidité, *ibid.* Pourquoi ils ſe découpent la peau du viſage, 172.

Negres dont les pieds ſont faits en queue d'écreviſſe, ce qui a donné lieu à cette fable, 111.

Negres à phyſionomie de tigres, fabuleux, 181.

Négrillons & *Négrites*, naiſſent blancs, & n'ont du noir qu'aux ongles & aux parties génitales, 152, 153. Explication de ces phénomenes, *ibid.*

Nodal (Garcie de), ſon voyage aux terres Magellaniques, 252.

Noé, où ſa chaloupe s'arrêta ſuivant un théologien, 25.

Nord Câpre, destructeur des harengs, 209.

Nort (Olivier du), part pour les Terres Magellaniques, 250. Son voyage écrit par un anonyme mauvais Logicien, qui fait des contes absurdes sur les Patagons, 250, 251.

Norvégiens, inquiets comme tous les peuples septentrionaux, 231. Decouvrent le Groenland en 770, *ibid.*

Nourriture des Américains tirée d'une plante empoisonnée, 3, 4.

Nunnez (Vasco), fait dévorer par ses chiens le Cacique de Quarequa & ses courtisans, 55. Est surnommé Hercule, *ibid.* Est sauvé par les Americaines, 58. Ce qu'il rapporte de la Cour de Quarequa, 162.

O

Odeur forte qu'exhale le corps des Américains, & pourquoi, 171.

Oiseaux aquatiques, incroyablement multipliés aux terres polaires, 219.

Olearius, en quoi il s'est trompé, 208, 209.

Ollum Lengri (détroit de), bouché par les glaces, 216.

Or, regardé comme marchandise, 75.

Oreilles allongées, à la mode en Amerique, 127. Les sucs nourriciers de la tête augmentent l'allongement factice des oreilles, 128.

Orientaux adonnés de tout temps à la magie astrologique.

Orénoque, pourquoi les Jesuites s'y cantonnent, 137.

Os fossiles exhumés en Amérique, 87. Ce que les savants en disent, 263. Os fossiles de la Sibérie, ce qu'on dit de leur origine, 263, 264. Os fossiles déterrés au Canada, 262, 264. Apportés à Paris, 267. *n.* 269, 270. Sentiment de l'Auteur sur ces découvertes, 268. Opinion ridicule d'un Theologien sur l'origine des grands os fossiles, 271.

Os du prétendu géant *Tautchobus* promené en Europe, ce que c'étoit, 256. Os de baleines montrés pour ceux d'un géant, *ibid.*

Oviedo apprend la vertu du Gayac, 17.

Owen-Guineth, Prince de North Galles, ses enfants s'embarquent, on ne sait pour où, 249.

P

Pacha-Choui, chef des Patagons, ce qu'il demande aux Anglais, & comme on le trompe, 241.

Page du Pratz (Sieur le), son histoire de la Louisiane citée, 183. *n.* Donne la relation de la découverte des grands os fossiles sur l'Ohio, 267.

Panama affligé par des serpents, 5.

Papin, son Digesteur par le moyen duquel on peut tirer une nourriture saine des os, 195.
Paraguai, ses productions & sa situation défavorable au commerce interlope, 131.
Paresse excessive dans les Américains, 103.
Parisiens mangent du pain fait d'os humains, 194.
Parole remarquable de Tibere, 103.
Pasteurs, (peuples), leurs mœurs, 83.
Pâtes alimentaires, leurs composition & leur usage chez les Sauvages, 91.
Patagons ou *Patagons*, comme on doit s'y prendre pour les connoître, 237, 238. Description de leur pays, 238, 239. Comment les voyageurs varient sur leur patrie, *ibid.* Ils ne forment plus une nation originelle, 239. Pourquoi ils ne sont pas si petits que les Eskimaux, *ibid.* Leur portrait, 259. Leur caractere moral, 241. Etymologie de leur nom, 243. Pourquoi les Espagnols n'ont jamais rapporté de leurs ossements, 244. Ne sont point des Geants, 261.
Pays inconnu qu'on soupçonne être au Nord-Est de la Californie, 136. Pays le plus chaud en Amérique, 166.
Paysans du Palatinat paient un tribut en têtes de moineaux, 5.
Peaux de bêtes adorées chez les peuples chasseurs, 118.
Pêche des perles, abondante en Californie, 134.
Pêche de la baleine; sa meilleure station, 211.
Pédérastie en vogue au nouveau monde, & pourquoi, 52.
Perles dérobées par les Jésuites, & ce que le Roi d'Espagne pense de ce vol, 134, 135.
Persépolis, jugement sur son architecture, 275.
Péruviens, paient un tribut en pucerons, 5. Leur population exagérée, 47. Leur taille & leur physionomie, 120. Beaucoup d'hommes défectueux parmi eux, *ibid.* Ils arrosent de sang humain leur pain sacre, 178.
Peste Egyptienne, sa marche, 28. *n.* Peste noire, ravage les terres Artiques & le Groenland au quatorzieme siecle, 232.
Peuples chasseurs, allaitent long-temps leurs enfants, 45. Peuples laboureurs, les premiers dans l'ordre moral parmi les Sauvages, 83. Peuples pêcheurs, leurs mœurs, 84. Peuples habitans entre le tropique du Cancer & la côte des Patagons décrits, 121. Tous les peuples ont sacrifié des hommes dans leurs cérémonies religieuses, 177. Peuples qui se liment les dents, 181.

Peuple qui perfectionne les mœurs, eſt à plaindre quand il ne peut perfectionner ſa religion, 178.
Peyrere (le Sr. de) place des Negres dans le Groenland, 149. Pourquoi il s'applique à l'hiſtoire du Nord, 212 Jugement ſur ſes relations, 213.
Peyreſch (Mr. de) reconnoît la nature des grands os foſſiles envoyés du Levant, 257. *n.*
Phidon, ſa médaille paſſe pour la plus ancienne, 87. L'Auteur l'examine & la croit fauſſe, *ibid.*
Philippe II. ruiné.
Phippeville bâtie dans le détroit de Magellan, 247. Elle éprouve des déſaſtres terribles, *ibid.*
Philoſophie rurale citée, 76.
Phyſiciens du quinzieme ſiecle, ce qui les déſeſpere, 146.
Pica, maladie, 180.
Pic Adam, ſon ſommet eſt froid, 169.
Pic de Ténériffe, les voyageurs gelent ſur ſon ſommet, d'où l'on voit l'Afrique occidentale, 159, 160.
Pie II. Pape, attaqué du mal Vénerien, 200.
Pierre I. (Czar) ſa loi ſinguliere par rapport aux prophetes de Sibérie, 117.
Pigafetta, ce qu'il dit des Antropophages de l'Amérique, 181. Répand le premier le faux bruit en Europe ſur l'exiſtence des géants Américains, 243. Ses relations ſont abſurdes, 245.
Piſon cité, 6.
Pizarre, dénombrement de ſes troupes, 62. Son origine, ſon caractere, 69, 70.
Plantes tendres dans nos climats, ligneuſes en Amérique, 4. Plantes paraſites très-multipliées au nouveau monde, 6, 7. Plantes potageres, ſont pour la plupart exotiques en Europe, 92, 93.
Poëme épique ſur une expédition de voleurs, 64.
Poëte qui compoſe le premier des vers ſur le mal Vénérien, 16.
Poil ſingulier qui croit aux enfants ſauvages en Amérique, 32. Sa végétation, *ibid.* Pourquoi laineux dans les Negres, 151. Les Groenlandoiſes n'en ont pas hormis à la tête, 222.
Poiſſons extrêmement multipliés dans la mer du Nord, 206.
Pole Arctique, ſa nature, 203.
Polygamie des Américains, 50. Preuve de leur tiédeur en amour, *ibid.*
Pontoppidam (l'Evêque), ſon hypotheſe ſur les aurores boréales eſt fauſſe, 204. Jugement ſur ſon Hiſtoire naturelle de la Norvege, 211.
Porto belo affligé par des crapauds, 5.
Portugais, demandent à Rome la permiſſion de doubler le Cap de bonne Eſpérance, 77. Leur mé-

tamorphoſe en Afrique, 156.
Portugal, ſes finances, 72. Son agriculture & ſa population, *ibid.*
Potoſi, ſon produit, 71.
Pouls acéléré & vif des Negres, 151.
Préjugés, excuſent les vices & ne pardonnent aucun ridicule, 123.
Préſomption des Sauvages, 104.
Priſe de poſſeſſion ridicule, 68.
Priſonniers traités de différentes façons chez différents peuples, 182.
Progreſſion de la vie ſociale, 94.
Pronoſtic ſur la durée du mal vénérien, 16.
Propriété, excite des guerres, 96.
Pyrrhoniſme hiſtorique, doit avoir des bornes, 195.

Q

Quadrupedes de la Zone torride de l'ancien continent, n'ont pu paſſer par le Nord pour aller en Amérique, 265, 266.
Querelles théologiques ſur l'incarnation de la Divinité, 182.
Quinte-Curce ne ſavoit ni le Perſan ni le Scythe, 102.
Quiola, ſes habitants ne ſont pas Negres, quoique ſitués près de l'Equateur, & pourquoi, 159.
Quivira (Pays de), chimérique, 142.
Quiros apporte le premier les rats & les ſouris au Pérou, 245.

R

Raleig, ce qu'il dit des peuples de la Guiane, 162. Cherche l'El-Dorado, *ibid.* Eſt décapité à Londres pour avoir appris à fumer le Tabac aux Anglois, 248. Dévroit avoir une ſtatue, *ibid.*
Ramuſio, ſa collecton faite ſans goût, 53.
Rapidité ſurprenante du mal vénérien, 17.
Rats & ſouris portés en Amérique, 245.
Recettes des Sauvages de l'Amérique contre la folie, 123.
Recherches pour connoitre juſqu'a quel degré de latitude le globe eſt habité, 202, 203.
Religions, idées affreuſes ſur leſquelles elles ſont fondées, 177. Religion des Sauvages, ce que les voyageurs en diſent eſt ſuſpect, 227, 228. Elle eſt difficile à définir, 228. Les Patagons n'en ont pas 242, 243.
Renaudot (Mr. l'Abbé); on cite la relation de la Chine, 177. *n.*
Réproduction, eſt très-rapide dans la mer du Nord, 209, 210.
Réſine élaſtique, uſage extraordinaire qu'en font les Sauvages, 54.
Riccioli, ſes erreurs, 48.
Riz, ſi ſon uſage favoriſe la multiplication de l'eſpece humaine, 222.
Rhennes, ſauvages en Amérique, domtees en Laponie, 93.

Rhinocéros n'exiſte point en Amérique, 263.
Robinſon Cruſoé, ce qui a donné ſujet à ce Roman, 255.
Rœmer (Mr.), ce qu'il dit dans ſa deſcription de la Guiane, 179.
Roggers le navigateur, en quoi il ſe trompe, 164. Il délivre un ſolitaire de l'iſle de Fernandez, 254, 255.
Romains, comment ils conquirent l'Eſpagne, 64.
Rome, cauſe de ſon inſalubrité, 22.
Roupies Indiennes, on ignore leur antiquité, 87.
Ruitz (le Jéſuite), pourquoi les Sauvages du Paraguai veulent le manger, 189.
Ruſſie, quand le mal vénérien s'y eſt déclaré, 199.

S

Sacrifice humain fait à Rome, 176. *n.*
Salvaterra, Provincial des Jéſuites, ſon caractere, 133 Ses friponneries, 134. Son Factum, 135.
Saſſeparille, ſon uſage, 39.
Samoyedes, naviguent annuellement à la nouvelle Zemble, 217.
Sang des Américains mélangé, 33. Mal élaboré, 34. Viſqueux, 38.
Sarmiento, croiſe ſur les côtes des Patagons, 246. Il a des viſions dans la terre Del-Fuego, 247. Conſeil ridicule qu'il donne au Roi d'Eſpagne, *ibid.* Eſt enfin pris par les Anglais, 248.
Sauvages du Nord tourmentent leurs priſonniers, 59. Ne perfectionnent rien, 103. Sont toujours enfants, *ibid.* Ils ſe reſſemblent tous, 95. Maltraitent leurs vieillards, 105. Sauvages à queue, les auteurs qui en parlent, 108. Sauvages vivants dans les bois, moins baſanés que ceux des plaines, 166. Se frottent le corps de graiſſe, 169. Craignent les ſpectres, 242.
Savants de la Suede, leur opinion ſur la retraite de la mer du Nord, 86. Sur l'origine des Groenlandois, 213.
Savanois, on exagere leur barbarie, 183.
Schouten, ſon voyage aux terres Magellaniques, 252.
Scorbut peu dangereux, 38. Endémique chez les nations polaires, & ſa cauſe, 230.
Scorpions, leur morſure excite le priapiſme, 53.
Scroton, ſa longueur dans quelques Sauvages de l'Amérique, 30.
Sculter, ce qu'il dit de la chair humaine, 194.
Scythes, leurs mœurs, 95.
Seba, ſon *Theſaurus R. N.* cité, 19.
Sel Marin propre à la propagation, 32. Les Sauvages n'en uſent point, *ibid.* Contrepoiſon contre les fleches enveninées, 63. Le ſel

abonde dans le ſang humain, 192.
Selkirk (Alexandre), vit ſeul pendant 4 ans & 4 mois dans l'iſle de Fernandez, 254. Ses aventures, *ibid.* Oublie à parler, 255. Devient ſauvage, *ibid.*
Septentrionaux adonnés à la Magie par inſpiration, 142. Leur portrait & leur caractere, 117.
Sépulture, ſi elle ſe reſſent du climat, 116.
Sépulveda, ennemi de Las-Caſas, ne lui objecte pas ſon Mémoire ſur la traite des Negres, 101.
Serpents très-multipliés en Amérique, 4. Ceux du Paraguai violent les filles, à ce que dit le P. Charlevoix, 131.
Siamois ont naturellement les oreilles longues, 128.
Sicile, laiſſée en friche, 74.
Soldats Eſpagnols, mécontents des Jéſuites, 136.
Solis (Antonio), ſes exagérations, 174.
Soto (Ferdinand) conquiert la Floride par le moyen d'une fille, 159.
Spectacle de la Nature; l'Abbé Pluche y inſulte Newton & Deſcartes, 147. Son ſentiment ſur l'origine des Negres, 148. Ce qu'il dit dans ſon *Hiſtoire du Ciel* ſur les géants, 272.
Spilberg, ſon voyage aux terres Magellaniques, 251.
Spitzberg, il y a là des animaux quadrupedes, 208.
Squelettes eléphantins, montrés pour des ſquelettes de géans, 256.
Saint Domingue dévaſté, 63, 64. Ses habitants empoiſonnent l'air, *ibid.*
Strabon cité, 31.
Sucre, contre poiſon contre les fleches envenimées, 63.
Suede, ſa population & ſon étendue, 233, 234. *n.*
Suicide commun parmi les Américains, 62.
Suppreſſion des regles n'empêche pas la génération, 46.
Surgy (Mr. de) rejette mal à propos le rapport des voyageurs, 227.
Suſmilch (Mr.), ſa *Table des Vivants* vicieuſe, 48.

T

Tabac ſauvage, croît dans tout le nouveau Monde, 142.
Table généalogique des Métifs & des Negres de générations mêlées, 150. *n.* & *ſ.*
Tablier des Hottentotes exagéré, 44.
Tacite cité ſur l'incarnation de la Divinité chez les Germains, 26. *n.*
Tapir, le plus grand quadrupede de l'Amérique méridionale, 268.
Tartares diviſés en tribus, 96. Leur réponſe aux Ambaſſadeurs du Pape, 110. *n*
Tartares (les petits) portent des chemiſes enduites de ſuif, 177. *n.*

Telebium, plante, les Groenlandois s'en ſervent contre le ſcorbut, 230.
Tempelman, ſes calculs ſur l'Aſie, 49.
Temples de Mexico, leur nombre exagéré, 174.
Terrein fétide de l'Amérique, produit plus d'arbres venimeux que les autres parties du monde, 3. Il eſt froid dans l'Equateur, 6. Terrein ſtérile, cauſe de la vie ſauvage, 95. Son élévation contribue beaucoup à refroidir l'atmoſphere, 159. Terreins ſablonneux, les plus grands ſont en Afrique, 161. Sont plus exhauſſés en Amérique qu'en Afrique, 162.
Terres éternellement gelées dans la Zone glaciale, 220.
Terres Magellaniques, les Eſpagnols y font pluſieurs voyages, 246. Bien décrites par Narborough & Vvood, 253.
Terres des brûlés, ce que c'eſt, 262.
Têtes pyramidales, 121. Coniques, *ibid.* Têtes de boules peuple de l'Afrique, *ibid.* Têtes plattes, *ibid.* Têtes cubiques, 122.
Théologiens, injuſtes envers leurs prédéceſſeurs, 146. Ce qu'ils diſent du teint des Negres, 147.
Thermometre, dans les climats où il monte à trente-huit dégrés, on rencontre des Negres parfaits, 159.
Théorie de loix civiles par M. Linguet, pleine de paradoxes, 99.
Tigres Américains, poltrons, 6.
Timberlache compare les harangues des Sauvages à celles de Démoſthene, 102. Réfuté, *ibid.*
Tite-Live accuſe les Carthaginois d'être Antropophages, 175.
Torquemada veut débrouiller la mythologie des Péruviens, 262.
Torrubia (le Moine), ſa Gigantologie, 263. *n.*
Toſcane, ſi elle a nourri des éléphants, 270, 271.
Tozzetti (Sige), ſon opinion ſur les éléphants, 270, 271.
Toynard (Mr.) fait un conte à Mr. l'Abbé de Longuerue, 186. *n.*
Tribus, tirent leur inſtitution de la vie ſauvage, 95. Sont ennemies les unes des autres, 96.
Tſcherikovv, ſa navigation, 143.
Tunguſes, adonnés à la ſorcellerie, 117. Leurs Schames, ce que c'eſt, *ibid.* Leurs mœurs, 115. Pourquoi ils portent un petit réchaud ſuſpendu au bras, 170, 171.
Turcs, ont connu la foibleſſe des Chrétiens, 257. *n.*

U

Ukraine, ſon climat favorable aux ſauterelles, 170. *n.*
Ulloa (*Dom Juan de*) cité, 60. Ce qu'il dit du

mont Chibora , 268. *n.*

Uſage des ſeptentrionaux d'offrir leurs femmes aux étrangers ; ſon origine, 227, 228.

Uſages bizarres , leur énumération , 184 , 185.

Utilité, elle a deifié différents objets, 119.

V

Vaiſſeaux envoyés à la pêche de la baleine , leur nombre , 210.

Valle-Viridi (le Moine de la), ſon diſcours impertinent, 69. Sa friponnerie , 70.

Vapeurs de la mer, refroidiſſent l'air, 159.

Variétés dans l'eſpece humaine en Amérique, 109. Elles ne ſont pas circonſcrites par une ligne réelle, 158.

Végétaux aquatiques, réuſſiſſent au nouveau Monde, 10.

Velleda déifiée , 26. Son pouvoir , 27.

Vengeance , vice commun aux Sauvages , 103 , 104.

Vénitiens , leur demande extravagante à Rome , 77.

Vent d'Eſt, ne rafraîchit pas tant l'air en Amérique qu'on l'a cru , 161.

Vérole (la petite), donnée en échange de la grande, 15. A ſon foyer au Paraguai , 40. Portée par les Hollandois chez les Hottentots , *ibid.* Chez les Groenlandois par les Miſſionnaires Danois, 41. Y occaſionne des ravages terribles , *ibid.* Portée par les Suédois chez les Lapons , par les Ruſſes chez les Tunguſes , *ibid.* Par les Tunguſes chez les Tartares , *ibid.* Fait le tour du globe , *ibid.* Se deſſeche lentement ſur le corps des Negres , 151.

Vers rongeurs des Vaiſſeaux , apportés de l'Amérique , 7.

Vers Aſcarides & cylindriques , tourmentent les Américains, 37.

Vice ſecret qui arrête la population au nouveau Monde , 21.

Victimes, étymologie de ce mot , 176. *n.*

Victimes humaines , combien on en avoit immolé ſous le regne de Montezuma , 176.

Vie ſauvage , peut rendre l'amour périodique , 51.

Vignes , ne réuſſiſſent pas au nouveau monde, 139.

Vin de la Californie, ſa qualité , *ibid.*

Virginie , ſa dépopulation , 47.

Volcans, ne ſauroient échauffer les terres polaires , 205.

W

Walfiſch-aas, ce que c'eſt, 209. *n.*

Vveinland , trouvé par les Norvégiens , 232. Ce qu'en dit Adam de Breme, *ibid. n.*

Vvert (Sebalde de), voyage aux terres Magellaniques , 250. Ramene une fille Patagonne en Hollande , *ibid.*

09768

Vvinter (le Capitaine) contredit les Espagnols sur la taille des Patagons, 346. Rapporte une ecorce aromatique en Europe, *ibid.*

Vvitsen, sa relation de la Tartarie, 112.

Vvood, bon observateur, décrit les terres Magellaniques avec exactitude, 253.

Vvoodvvard réfuté, 19. *n.*

Vvormius, son sentiment sur l'origine des Groenlandois se trouve vérifié, 213.

X

Xantan, défendu par deux légions romaines, & pris par Claudius-Civilis, 26. *n.*

Ximenès (le Cardinal) rejette le projet de la traite des Negres, 13. *n.*

Y

Yavvs & *Frabyavvs*, maladie des Negres, 17.

Ysbrands Ides, sa relation citée, 217. Il visite les forciers en Sibérie, *ibid.*

Z

Zacharie, Pape, déclare que l'Amérique n'existe pas, 76.

Zarate, bon historien, cité, 21. *n.*

Zinzendorf (le Comte de), son projet sur la conversion des sauvages, 225.

Zinzendorfiens, vont prêcher leurs extravagances au Groenland, *ibid.* Se desesperent à leur arrivée, 226. Publient des relations mensongeres, *ibid.* Disent que Dieu a fait plus de miracles sur les bords du détroit de Davis, que sur les rivages de la mer de Tibériade, *ibid.*

Zone glaciale, ses habitants aiment extrêmement leur patrie, 224. S'il est vrai qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers, 227. Ils sont poltrons, & ne s'expatrient jamais, 235. En quoi consiste leur bonheur, *ibid.*

Zone Torride, comment les Européans y vivent, 154. Symptômes que les étrangers y éprouvent, *ibid.* Son étendue & sa largeur, 158, 159. N'est pas toute habitée par des peuples Negres, *ibid.*

Fin de la Table des Matieres.

Collated with G. E. Church
copy, July 30, 1912. Church
has last leaf bound
in Vol. II

J777
P336r
v.1

John Carter Brown